

LOUIS et JEAN

COLLECTION CANADIENNE

JEAN DU SAGUENAY

St

LOUIS ET JEAN

L'Aisance

qui

vient

L'Aisance qui vient

VIE DU COLON FRANÇAIS

DANS LA PRAIRIE CANADIENNE

Vie
du



Short

F

1027

•V65

1912

BLOUD & C^{ie}, ÉDITEURS, A PARIS-6^e

7, place Saint-Sulpice

Shorff

F

1027

V65

1912

L'Aisance qui vient

COLLECTION CANADIENNE

JEAN DU SAGUENAY

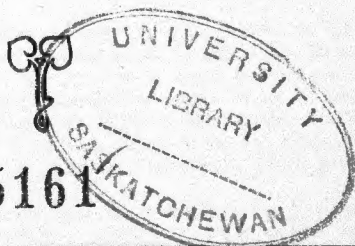
LOUIS ET JEAN

*Louis Viel de St. Laurent, Man.
et
Léopold Lien de Paris, France.*

L'Aisance qui vient

VIE DU COLON FRANÇAIS
DANS LA PRAIRIE CANADIENNE

105161



BLOUD & C^{ie}, ÉDITEURS, A PARIS-6^e

7, place Saint-Sulpice

1911

Tous droits de traduction et de reproduction
réservés

MAR 15 1951

Collection Canadienne

JEAN DU SAGUENAY

Librairie BLOUD, 7, place St-Sulpice, Paris (VI°)

Répandre dans la vieille Gaule des connaissances précises sur le Canada, évoquer ainsi des souvenirs chers à nos cœurs, intéresser la race française au développement de l'admirable pays qui fut la Nouvelle-France, tel a été le but du créateur de la *Collection Canadienne*. Pour y atteindre, ses collaborateurs et lui se sont efforcés de donner, dans une série de livres d'un prix modéré, des renseignements sûrs et abondants qui puissent être accueillis en toute confiance. Egalement éloigné d'un enthousiasme irréfléchi et d'un stérile esprit de dénigrement, ils fournissent au lecteur les éléments nécessaires d'appréciation, sans porter atteinte à sa liberté de jugement et d'initiative. Puisse cette œuvre contribuer à accroître les sentiments de sympathie fraternelle qui unissent les Français des deux côtés de l'Océan ; puisse-t-elle travailler, si peu que ce soit, à l'expansion et à la prospérité de notre race !

★★

La Terre pour rien, par J. du Saguenay, un volume in-16, avec plusieurs cartes, dont une en couleurs. Prix : 2 fr., franco : 2 fr. 25.

L'extraordinaire développement du Canada justifie la prophétie de M. Laurier : « Le xix^e siècle a été le siècle des Etats-Unis ; le xx^e siècle sera celui du Canada. » Jean du Saguenay se propose de faire connaître les ressources agricoles de ce beau pays, pratiquement indépendant, où règnent les libertés civiles et religieuses, et qui, digne toujours du nom de la Nouvelle-France, reste moralement une colonie magnifique pour notre race.

Bien qu'il se limite à la question de colonisation, l'auteur donne d'abord des renseignements généraux mais précis sur l'histoire, la géographie, l'organisation politique du Canada. Puis il décrit, au point de vue agricole, la province de Québec et cet Ouest canadien où le gouvernement donne aux colons — d'où le titre du livre — de riches concessions de 64 hectares de terre. Ici, et ce n'est pas la moindre originalité de l'ouvrage, sont passées en revue les paroisses rurales et les principales missions de la langue française de l'Ouest. Dans un dernier cha-

pitre, Jean du Saguenay fournit à l'émigrant des indications précises sur son voyage, son établissement, etc..., et au capitaliste des renseignements sur les placements fonciers de premier ordre qui se font au Canada.

Pour l'un et pour l'autre, ce volume écrit en vue de l'expansion de notre race sera un guide indispensable.

★★

Le Fondateur de la Nouvelle-France. — *Champlain* (dessins et carte de Champlain).

La vieille Capitale. — *Québec historique.*

L'Épopée canadienne. — *Montcalm.*

L'Épopée canadienne. — *Lévis.*

Quatre élégantes plaquettes, illustrées de photographies de nombreuses gravures anciennes et rares, par J. du Saguenay. Prix : 1 franc chaque (Canada, vingt cents ou sous) ; port en sus.

C'est tout un passé de gloire qui revit à nos yeux dans ces récits où les héros nous disent souvent eux-mêmes leurs pensées et leurs actions. Avec l'inlassable et avisé Champlain nous voyons s'installer la civilisation chrétienne et la puissance française sur les rives du Saint-Laurent ; l'histoire de Québec, la plus noble cité de l'Amérique, nous présente en raccourci l'histoire même du Canada ; enfin Montcalm et Lévis conduisent la splendide et dernière épopée. Cette histoire de la Nouvelle-France est tissée d'héroïsme ; comme elle réveille en nos âmes engourdies des sentiments d'admiration et comme elle réchauffe notre foi dans l'avenir !

Le Canada, ce joyau oublié de notre patrimoine, réclame sa place dans toutes les bibliothèques ; on ne saurait mieux l'offrir qu'à cette grande dame, Québec, à ce fondateur d'empire, Champlain, à ces chefs, galants seigneurs et généraux illustres, Montcalm et Lévis.

La reproduction de curieuses gravures, anciennes et rares, l'intérêt du texte, où, bien des détails sont inédits, donnent aux plaquettes une véritable valeur. Elles conviennent au lecteur sensible au charme du passé. Mais nous les recommandons principalement comme livres de prix et d'étrennes, car elles exaltent les sentiments de foi et d'honneur : dans cette histoire vraie, plus séduisante et émouvante que le meilleur roman d'aventures, les jeunes gens puiseront des leçons d'énergie, de dévouement, de patriotisme, et, dans leur âme éprise d'idéal, les hauts faits des aïeux susciteront un noble et pur enthousiasme.

★★

Manuel de renseignements pratiques. — *Mesures françaises et canadiennes* — *Tables de conversion*, par MM. M. Hodent et

C. Maillard ; une plaquette in-8, 0 fr. 50 ; Canada, 10 cents ou sous.

Dans cet opuscule les tables sont présentées sous une forme très claire et commode ; elles permettront de calculer promptement la valeur métrique d'une mesure canadienne ou inversement.

Le développement du commerce et des relations de toute nature entre la France et le Canada rend de plus en plus nécessaires la connaissance et la comparaison constante des usages des deux pays.

Le présent opuscule est le premier d'une série où seront exposés les renseignements essentiels.

★ ★

Au Siège Social de *La Canadienne*

26, Rue de Grammont, PARIS (II^e)

Essai Géographique sur l'Alberta, par M. Guénard. — Prix : 1 franc.

Exposé méthodique et clair, d'après les documents officiels les plus récents. Petit livre absolument nouveau et unique sur le sujet.

★ ★

Notice sur le Canada. — Poids, 5 grammes ; prix, 5 centimes (0 fr. 10 par la poste). Franco en France : 100 exemplaires, 3 fr. ; 200 exemplaires, 5 fr. ; 500 exemplaires, 11 fr. ; 1,000 exemplaires, 20 fr.

La Notice sur le Canada est le meilleur instrument de propagande et le meilleur marché. Insérez une feuille dans vos lettres.

★ ★

Cartes postales illustrées, 0 fr. 40 la douzaine.

Reproduction de vieilles gravures. Sujets intéressants. Bon moyen de propagande.



LA CANADIENNE

Siège de l'Association : 26, rue de Grammont, Paris (2°)

Secrétariat : 10, rue François-Millet, Paris (16°)

EXTRAIT DES STATUTS

ARTICLES I ET II

Il est fondé à Paris une Association franco-américaine, sous le nom de « La Canadienne ». Elle se propose de resserrer de toute manière les liens qui unissent les Américains de race française aux Européens de langue française et de collaborer spécialement au développement de leurs relations d'ordre moral et économique.

ART. VI

L'Association se compose :

1° De *Membres actifs* versant une cotisation annuelle minima de 5 fr. (un dollar), pouvant être rédimée par un versement unique dix fois plus fort ;

2° De *Membres fondateurs* versant une cotisation annuelle minima de 20 fr. (4 dollars), pouvant être rédimée par un versement unique dix fois plus fort ;

3° De *Membres donateurs* effectuant un versement unique de 500 francs.

Pour avoir divers lots de cartes et brochures, envoyer 1 fr., 1 fr. 50 ou 2 fr. au siège social.

La Canadienne publie une Revue mensuelle (11 numéros par an) qui est envoyée à tous les membres de l'Association et qui contient des articles de fond et des nouvelles touchant toutes les questions franco-canadiennes, des renseignements sur la colonisation, le commerce et l'industrie, une chronique financière très soignée ainsi que la cote des valeurs canadiennes.

Toutefois, la Revue complète, avec son supplément, n'est adressée qu'aux membres versant une cotisation annuelle d'au moins 10 francs ou une somme unique dix fois plus forte.

La Canadienne accomplit une œuvre essentiellement nationale.

L'AISSANCE QUI VIENT

PREMIÈRE ANNÉE

I

L'Arrivée

Dans l'après-midi du 16 juillet 19... , un vieux garçon, François Rolland, colon français fixé depuis longtemps au Manitoba, se rendait en voiture aux *Trembles*, l'une des gares de la grande ligne interocéanique du C. P. R. (Pacifique Canadien), au devant de M. et M^{me} Girard qui, avec leurs deux enfants, arrivaient de France pour s'établir au pays.

D'un caractère franc et jovial, M. Rolland est encore, quoique il ait dépassé la cinquantaine, vif et fort alerte ; de taille médiocre avec une légère tendance à l'embonpoint, il possède ces vivantes couleurs, ce teint de brique que donnent indifféremment à la figure les grandes courses de montagne et le séjour prolongé dans la prairie canadienne.

Avant son départ de la mère-patrie il a quelque peu connu la famille Girard. Depuis lors le mari et la femme ont été employés chez un de ses parents et, sur la recommandation de ce dernier, il se promet d'aplanir, autant que possible, aux nouveaux colons les difficultés du début.

Après une longue course les chevaux s'arrêtent à la station ; elle n'était autrefois qu'une halte où les convois laissaient seulement des marchandises dont l'expéditeur avait payé d'avance les frais de transport. Un petit homme trapu, en bras de chemise, avertit M. Rolland de la proche arrivée du train : c'est le chef de gare. Au loin apparaît un panache de fumée, bientôt résonne la cloche de la locomotive, puis le train s'arrête devant le modeste bâtiment de la gare qu'un jardin agrmente. Des figures à la fois fatiguées et satisfaites... des corps et des colis qui s'agitent et se pressent... Voici la famille Girard. Après la sortie hâtive du char (wagon) et le colloque aimable et confus d'usage en pareil cas, les voyageurs montent dans l'*express* (voiture légère à quatre roues) qui va les conduire à la ferme de M. Rolland, la *Sapinière*, où ils doivent séjourner provisoirement, et qui est à cinq lieues de là.

Les époux Girard, amis d'enfance, appartiennent à la classe ouvrière ; mais, grâce à des parrains généreux, ils ont reçu une instruction plus que primaire et surtout une éducation assez soignée. Proche de la quarantaine, le mari est blond, avec cette pâleur des gens qui ont travaillé dans les bureaux ou les ateliers des villes ; ses yeux doux ont un air de bonté et même de bonhomie, mais le menton volontaire, les traits accentués, l'allure à la fois tranquille et assurée de ce corps un peu sec annoncent la décision et la vigueur. Sa femme, Marie, de quatre ans plus jeune que lui, est de taille plutôt petite et rondelette ; brune, ni belle ni laide, elle a une physionomie agréable grâce à ses beaux yeux noirs où se lisent, avec la gravité que donnent les heurts souvent rudes de la vie, la gaieté persistante et la franchise native. Brun comme sa

mère, le fils Léon est âgé de quinze ans et promet de devenir un robuste gaillard ; un peu musard, sans être cependant paresseux, il a plus de goût pour les exercices physiques que pour les études. Sa sœur, Madeleine, atteindra bientôt ses quatorze ans ; blonde, d'un tempérament vif et très gai, c'est une enfant d'esprit éveillé et curieux, et d'intelligence ouverte ; tous deux sont munis du certificat d'études et ont suivi les cours de l'école primaire jusqu'à leur départ.

La route parcourt une contrée mixte, c'est-à-dire traverse des fermes à céréales et des fermes d'élevage.

La soirée est splendide ; une légère brise a tempéré les ardeurs d'un soleil qui va bientôt disparaître, et le terrain plat laisse la vue s'étendre à des horizons lointains. Le silence n'est troublé que par le bruit des roues et des sabots des chevaux frappant un sol desséché par la chaleur du jour, et, accidentellement, par le bruit du vol des faisans et poules de prairie s'enlevant soudainement au passage de la voiture.

Après quelques instants de marche, M. Rolland demande à M. Girard quelles sont ses premières impressions. — Ma foi, répond celui-ci, elles sont en ce moment trop confuses pour que je puisse les démêler. Tout est si nouveau pour nous qui n'étions guère sortis de notre département ! La traversée, et surtout cette nourriture sur les bateaux anglais, si différente de la nôtre, nous a un peu lassés. En chemin de fer nous avons moins souffert parce que nous pouvions acheter ce qui nous faisait plaisir. C'est égal, j'ai besoin d'un peu de repos pour me remettre d'aplomb et pouvoir vous dire quelles sont mes réelles impressions d'arrivée.

En bonne épouse et en voyageuse fatiguée, M^{me} Girard appuie l'opinion de son mari et, ce dont

le lecteur ne sera pas surpris sans doute, soupire quelque peu au souvenir du pays natal délaissé.

Cependant, toujours en éveil, les enfants observent la robuste nature qui s'épanouit sous leurs yeux.

— Maman, dit Madeleine, regarde donc ce champ de blé dont on ne voit pas le bout. A perte de vue la plaine ondule ; on dirait une mer dont les vagues sont agitées par le vent qui vient de s'élever.

— En effet, s'écrie M^{me} Girard, c'est de toute beauté et voilà un spectacle que l'on ne verrait sans doute pas en France.

— Eh bien, Madame, reprit M. Rolland, cet océan de blé, comme l'appelle M^{lle} Madeleine, a poussé sur un seul labour et sans fumier. Cela ne durera probablement pas toujours. En attendant, on peut citer quantité de fermes qui, depuis vingt ou même trente ans, produisent du blé, chaque année, dans les mêmes conditions. Ne trouvez-vous pas que cela suffit bien pour démontrer l'excellence des terres à blé de notre province ?

— C'est tout simplement merveilleux !

Les deux bronchos (chevaux du Mentana élevés en liberté) attelés à l'express trottent toujours grand train avec l'endurance qui leur est particulière et bientôt le paysage change. On quitte les fermes à céréales pour entrer dans une zone des fermes d'élevage. Des prairies entrecoupées de petits bosquets s'étalent maintenant à perte de vue des deux côtés de la route, le tout faisant l'effet d'un immense parc anglais mal entretenu.

— M. Rolland, dit Léon en étendant le bras, voyez-vous cette grande masse noire qui fait tache près du ruisseau et qui par moments a l'air de bouger ? Le jour a trop baissé pour que je puisse distinguer quelque chose.

— C'est un troupeau de jeunes bêtes à cornes, la plupart couchées pour la nuit. Dans ce troupeau il y a des génisses (heifers) et des bouvillons (steers). Pendant que les vaches laitières rentrent tous les soirs à la ferme, ces jeunes bêtes restent dehors où elles trouvent l'herbe et l'eau, se mêlent aux animaux des fermes voisines et adoptent un quartier dont elles s'écartent peu. On se contente de les surveiller de temps à autre. Aux premières neiges elles se rapprochent des fermes et celles qui ont déjà hiverné rentrent d'elles-mêmes à leurs étables. Ce que vous avez pris pour un ruisseau n'est qu'une *coulée*, très petit lac généralement plus long que large et formé par la fonte des neiges. Très nombreuses au printemps, ces coulées se dessèchent pour la plupart dans le courant de l'été. C'est autour de ces coulées et dans les coulées mêmes, qui se sont entièrement desséchées, que l'on fauche sinon le meilleur du moins le foin le plus abondant.

Cependant on avançait toujours, et tout à coup Madeleine dit à Léon : Vois-tu toutes ces petites lumières qui apparaissent et disparaissent pour apparaître encore dans le lointain. Sont-ce des feux follets ?

— Non, Mademoiselle, répondit M. Rolland. Nous approchons du village et ce sont tout simplement les lampes des maisons que vous apercevez et qui, suivant l'endroit où nous sommes se trouvent successivement cachées par les bosquets de la prairie. D'ici le centre du village il y a huit kilomètres. Vous voyez comme les lumières se voient de loin dans ce pays plat. Souvent, dans les nuits obscures, ces lampes servent de guide aux voyageurs.

Nous n'avons plus qu'un kilomètre à peine pour être *at home* (chez nous), comme l'on dit ici. Enten-

dez-vous l'aboïement d'un chien? C'est Pataud, mon bon coolie ; il a senti les chevaux et va venir à notre rencontre. Tenez, je quitte la route pour prendre ce chemin de traverse à peine tracé, mais qui raccourcit la distance.

Peu après les voyageurs descendaient à la porte de la maison de M. Rolland et prenaient un repos bien gagné après un aussi long voyage.



CHAPITRE II

Conseils et Renseignements sur les Fermes à Céréales, les Fermes d'Élevage et les Fermes Mixtes

Le lendemain, après déjeuner, pendant que M^{me} Girard et les enfants allaient se promener dans la ferme, M. Rolland demanda à M. Girard s'il était arrivé avec des idées arrêtées et un plan tout tracé.

— Non, pas le moins du monde. Quand, après avoir perdu dans une faillite une partie de notre avoir, nous avons décidé de venir au Canada, dont on entendait tant parler, j'ai été consulter votre parent, qui m'a donné raison et m'a promis, comme il l'a fait du reste, de me recommander à votre bienveillance. J'ai déposé dans une banque de Winnipeg 3500 francs, ce qui, avec 2 ou 300 francs que nous avons sur nous, constitue toutes nos ressources et je ne dois compter que sur cet argent pour assurer le bien-être de ma famille. J'ai souvent entendu parler du Manitoba, tantôt en bien, tantôt en mal, mais j'arrive ici sans idées préconçues et bien décidé à me laisser guider par votre amitié et votre expérience. Vous savez que je ne recule pas devant la besogne. Les diverses cultures de France me sont restées familières, malgré ma récente vie de citadin après mes déboires, mais il est probable que les méthodes ne sont pas les mêmes ici et que j'aurai à acquérir une nouvelle expérience, pour

me conformer aux nécessités et aux habitudes et usages de mon nouveau pays.

— Allons, vous êtes un sage ! Si tous les colons français qui sont venus dans cette province avaient eu une faible partie de votre sagesse, bien moins nombreux eussent été ceux qui s'en sont retournés ruinés et exaspérés. Beaucoup déblatèrent aujourd'hui avec la dernière violence contre le Canada, les uns par mesquine vengeance, les autres pensant se justifier ainsi de leur déconfiture.

Plusieurs Français, fiers de quelque diplôme qui leur conférerait, eût-on dit, une supériorité universelle, se figuraient arriver dans un pays de sauvages et voulaient en remontrer à tout le monde. La déception ne fut pas longue à venir et, une fois dégonflé le portefeuille confié par les bons parents, ils durent s'en retourner, furieux de n'avoir pas été compris ni même écoutés ; certains, laissant en outre aux Manitobains quelques cruels souvenirs de leur débâcle.

D'autres, plus pratiques et surtout plus sérieux, apprirent à leurs dépens que les règles de l'élevage et de la culture ne sont pas invariables et que ce qui est bon dans une contrée peut être nuisible dans une autre. Beaucoup se sont ruinés en persévérant dans cette voie ; quelques-uns ont végété, tout en travaillant ferme ; enfin un petit nombre se sont rendus à l'évidence et je suis de ceux-là. J'ai su heureusement capituler à temps et depuis j'en ai été récompensé par une aisance plus que suffisante pour mes goûts.

Quand vous aurez passé quelque temps dans ce pays, vous jugerez par vous-même combien le Manitoba diffère de la France pour l'élevage et la culture.

Puisque nous avons du temps à nous, je vais vous donner de suite quelques renseignements généraux sur les fermes de notre province.

FERMES A CÉRÉALES

Laissons de côté ces prodigieuses fermes modèles appartenant à des sociétés et à des millionnaires et où tout marche à la vapeur, à l'électricité et à la gazoline.

En revenant hier de la gare, vous avez vu cette vaste plaine de blé appartenant à des fermes limitrophes. Comme je le disais à M^{me} Girard, ce blé a poussé sans fumier et sur un seul labour. Voilà le côté brillant du tableau et ce qui frappe et enthousiasme les colons français arrivant avec des capitaux et qui pensent devoir faire fortune dans le courant d'un lustre. Mais dans tout tableau il y a une ombre, et cette ombre, la voici :

Si, en France, le blé se fait sur fumure et après trois labours, le temps pour faire ces travaux ne presse pas ordinairement et le cultivateur n'a pas surtout à payer aux engagés le salaire de ce pays, qui, au moment des battages notamment, s'élève parfois jusqu'à 20 fr. par jour, sans compter une nourriture dont plus d'un bon bourgeois de France se déclarerait satisfait.

Au Manitoba, on ne fait, il est vrai, jusqu'à présent, qu'un seul labour, mais le temps pour le faire est fort restreint. Commencé à l'automne, en même temps que les battages (surcroît d'ouvrage) qui débarrassent le champ, il se termine au printemps, si la gelée n'a pas permis de le finir à l'arrière saison. Au printemps, que les labours soient terminés ou non, il faut, dès que la terre est suffisamment dégelée, ensemençer et herser au plus vite.

Ici, plus qu'en tout autre pays *Time is money* et pendant les périodes enfiévrées du labourage, du semage, de la moisson et des battages, le cultivateur, à cause de l'incertitude de la température, ne doit reculer devant aucun sacrifice pour gagner du temps le plus possible.

Jugez alors quel matériel agricole et quel personnel il faut pour labourer, semer, herser, moissonner et battre ces immenses étendues de terrain dans le laps de temps le plus court et combien doivent être grandes les avances que le cultivateur est obligé de faire.

Si le colon commence sans dette et avec l'argent nécessaire pour faire face à toutes les éventualités, une ou deux bonnes récoltes assurent son avenir, car les beaux bénéfices qu'il en retirera le mettront à même de supporter facilement les mauvaises récoltes futures.

Mais s'il débute au moyen d'emprunts ou s'il est obligé d'y recourir au moindre incident qui se présente, la position est fort risquée et, la première récolte manquant, le voilà à la merci de créanciers qui lui mangeront une partie de sa mise de fonds ; s'il persiste, ce sera la ruine complète, à moins de circonstances trop heureuses pour que l'on puisse les escompter.

Dans ces fermes, les bénéfices sont plus importants que dans les fermes d'élevage et les fermes mixtes, mais les risques sont aussi bien plus nombreux.

Un des mauvais côtés de la ferme à céréales, c'est que la culture, pour être vraiment rémunératrice, doit se faire sur une assez grande échelle. Autrement l'achat, l'entretien et l'usure du matériel agricole nécessaire, absorbent la plus grande partie du gain. On ne peut raisonnablement acheter une

moissonneuse-lieuse (*binder*) quand on ne cultive que trois hectares de blé et autant d'avoine, alors, il faut avoir recours pour la moisson aux voisins qui, bien entendu, ne travailleront pour vous que lorsque leur propre récolte aura été mise en sûreté.

Enfin, le travail sur ces fermes n'est pas uniforme toute l'année : à part les périodes enfiévrées, où le cultivateur doit exercer une surveillance de chaque instant, il n'a rien ou peu à faire. Pour plusieurs, cette saison de repos est néfaste et les entraîne à des voyages onéreux ou à des dépenses inutiles.

FERMES D'ÉLEVAGE

Passons à la ferme d'élevage, bien plus à la portée de nos compatriotes, surtout à leur arrivée dans le pays.

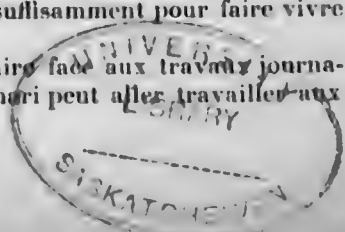
Le bon côté de l'élevage, c'est que vous pouvez commencer en petit ou en grand, suivant vos ressources.

L'installation première n'est point onéreuse et les 150 acres d'un homestead ne sont même pas nécessaires, puisque la libre pâture existe encore au Manitoba.

J'ai connu un Canadien ayant un troupeau de plus de deux cents bêtes à cornes et qui ne possédait qu'un hectare environ, sur lequel se trouvaient sa maison et ses étables. Il louait des terres à foin, ce qui se fait encore maintenant.

Evidemment ce n'est pas en commençant avec cinq ou six vaches laitières que le colon fera vite fortune, mais il ne risque rien ou du moins fort peu de chose et, pour peu qu'il ait quelques autres cordes à son arc, il gagnera suffisamment pour faire vivre sa famille.

Si la femme peut faire face aux travaux journaliers de la maison, le mari peut aller travailler aux



battages, aux chemins de fer, aux chantiers à bois, ou même s'occuper dans la commune à son état professionnel, s'il en a un.

Partie du gain servira à augmenter le petit troupeau, agrandir les étables et avec le croît annuel, il aura au bout de trois ou quatre ans assez de vaches laitières pour entreprendre la fabrication du fromage canadien. Son troupeau sera devenu assez important pour nécessiter tout son temps et il devra rester sur sa ferme pour surveiller, acheter, vendre et échanger au mieux de ses intérêts.

S'il est travailleur, économe et s'il sait surtout épargner autant que possible la main d'œuvre étrangère toujours très onéreuse ici, la situation est assurée et ne fera qu'embellir d'année en année, malgré les quelques pertes d'animaux qu'il pourra éprouver de temps à autre.

Dans les fermes d'élevage, à part la saison des foin, il n'y a point d'époques enfiévrées et le travail y est à peu près le même chaque jour de l'année.

Si ce genre de vie un peu monotone finit par l'ennuyer, rien ne l'empêchera, quand il aura gagné les capitaux suffisants, soit d'entreprendre la culture mixte, soit de s'adonner exclusivement à la culture des céréales, où, avec son expérience acquise du pays, il aura alors chance de réussir.

FERMES MIXTES

Ces fermes, où l'on cultive les céréales tout en faisant l'élevage, ont les avantages et les défauts des deux autres systèmes. Les bénéfices sont moins importants que dans les fermes à céréales, mais dépassent ceux des fermes à élevage.

Les risques annuels sont moindres, puisque si l'élevage ne réussit pas on peut se rattraper sur les

céréales et vice versa ; mais elles nécessitent au début un certain capital. Naturellement il faut prendre un homestead, louer ou acheter une terre et, à cause du matériel agricole, les frais d'installation sont assez lourds.

Voilà, grosso modo, M. Girard, les quelques renseignements que j'ai cru devoir vous donner de suite afin de vous mettre à même de prendre un parti.

M. Girard remercia son hôte de ses conseils, l'assura que son parti était déjà à moitié pris et l'on décida d'en causer le soir même en famille.



CHAPITRE III

Visite de la Ferme

M. Rolland fit à ses compatriotes les honneurs de *La Sapinière*, en commençant par la maison d'habitation.

Il leur demanda s'ils avaient aussi bien dormi qu'en France.

« Certes oui, Monsieur, répondit M^{me} Girard, malgré... »

— « Malgré ? »

— « ... l'absence de traversins » ajouta-t-elle en riant.

— « Et les draps en coton trop courts pour être bordés, n'est-ce pas, Madame ? Voilà, si j'ai bonne mémoire, un rapport inattendu avec les usages suisses. Avez-vous remarqué aussi que les oreillers sont rectangulaires au lieu d'être carrés et que le lit n'a qu'un seul matelas ? »

— « Ici, fit observer Léon, ce n'est pas comme en certains pays de France où l'on prendrait volontiers une échelle pour se mettre au lit ! »

— « Les lits sont en effet très bas au Manitoba, repartit M. Rolland. J'ajouterai qu'ils sont presque toujours en fer avec sommier élastique. — Etes-vous frileuse, Mademoiselle Madeleine ? »

— « Un peu, Monsieur ! »

— « Tant pis, car vous n'aurez pas d'édredon cet hiver. Ne le regrettez pas d'ailleurs ; le duvet donne

une chaleur assez malsaine, et l'on a soin au Canada de maintenir jour et nuit en hiver une douce température dans toute la maison : on ne sait se chauffer que dans les pays froids. »

— « Quels jolis tapis vous avez ! » reprit M^{me} Girard.

— « Ce sont pourtant de simples rapiécages, Madame. Ils sont faits avec toutes espèces de vieilles étoffes que l'on découpe préalablement en rubans. Les vieilles métisses excellent à faire ce travail au crochet et réussissent parfois à exécuter d'assez jolis dessins. »

— « Les couleurs en sont vives et donnent aux chambres une note de gaieté. Mais je vois que nulle part vous ne mettez de papier aux murs, d'ailleurs agréablement teints de nuances variées. »

— « Ils sont peints à la *jellite*, peinture que l'on vend à très bon marché et toute préparée. »

On eut bientôt parcouru du haut en bas la maison construite en grosses *logs* de sapin et plâtrée des deux côtés. Au rez-de-chaussée élevé sur cave, la salle à manger, une chambre et un petit cabinet ; au premier étage, sous toit à la Mansart, couvert en bardeau peint couleur ardoise, quatre chambres. Le long du côté nord et en appentis se trouvent la cuisine et un petit bâtiment servant à tous usages.

En sortant de la maison, M. Rolland dit à M. Girard : ma ferme n'est point très grande et elle est loin d'être aussi luxueuse et aussi bien bâtie que beaucoup de fermes environnantes ; mais cependant elle me suffit, car tout en évitant de trop grosses dépenses souvent inutiles, j'y ai réuni toutes les commodités qui me sont nécessaires.

De la cour où nous sommes vous pouvez avoir un aperçu de l'ensemble de ma propriété.

La terre forme un carré parfait de 800 mètres de

côté; elle est entourée d'une clôture en poteaux de chêne plantés de trois mètres en trois mètres et sur lesquels courent de trois à cinq fils de fer barbelés. Le parc à vaches, le parc à foin, l'enclos des pores et le jardin sont aussi fermés par des barrières. Approchons-nous de celle-ci. Voyez comme elle est construite : elle dessine sur le sol une ligne brisée dont les angles sont alternativement saillants et rentrants, dont les côtés ont de deux mètres et demi à trois mètres et dont les sommets sont marqués par les pieux verticaux qui soutiennent le tout ; cette forme donne de la solidité. Chaque pièce est faite de deux piquets de saule, entre les pieds desquels une grosse pierre sert d'appui à la première des perches en tremble placées transversalement d'un pieu à l'autre, qui forment les faces de la barrière et dépassent légèrement les pieux en s'y croisant avec les perches voisines.

Revenons près de la maison ; elle est, comme vous pouvez en juger, à deux cents mètres environ de la route. Sa forme n'a rien de recherché : elle est rectangulaire. L'extérieur est peint à la chaux, au moins une fois l'an et plus souvent deux fois, au printemps et à l'automne.

Retournez-vous maintenant : voyez ce bâtiment placé à trente mètres de la maison : il contient la fromagerie et la chambre où on laisse le fromage avant la vente.

Regardez à votre gauche, le long du parc aux vaches et sur les bords d'un gros bosquet, vous apercevrez une suite de bâtiments : ce sont l'écurie, l'étable aux vaches et la porcherie.

A ce moment MM. Rolland et Girard virent, précédant Léon et sa mère, Madeleine qui accourait vers eux en criant : Papa, j'ai vu un moulin à vent et des sangliers dans une étable !

— Peste, ma fille ! tu as fait là une belle découverte !

— Pas du tout, réplique M. Rolland, elle a parfaitement raison. Seulement le moulin à vent, au lieu de moudre du blé, comme en France, sert à élever, du puits sur lequel il repose, l'eau nécessaire à la maison et aux animaux. Voyez : on l'aperçoit d'ici. Quant aux sangliers, ce sont des porcs de race anglaise, entièrement noirs, ce qui a fait la méprise de Madeleine ; leur croissance est plus rapide que celle des porcs blancs. Si vous avez bien regardé partout, Madeleine, vous en aurez vu aussi de rouges et jaunâtres, race anglo-américaine, également précoce. Allez donc aussi les dénicher.

Et les deux enfants de partir en riant à la recherche.

M^{me} Girard ayant rejoint son mari et M. Rolland, tous trois visitèrent ensemble les différents bâtiments de la ferme.

M. Rolland leur expliqua d'abord le système qu'il avait adopté : De mai en octobre, je fabrique le fromage canadien et d'octobre à mai, je fais du beurre. Comme généralement le beurre atteint son plus haut prix de décembre à mai, je m'arrange pour que la plus grande partie de mes vaches laitières vèlent en décembre ou janvier au plus tard. De cette manière je gagne une plus grande quantité de lait pour faire le beurre et lorsque je recommence à fabriquer le fromage, mes jeunes veaux sont assez forts pour se passer de lait doux et vivre sur la jeune herbe et le petit lait de fromage. De la fin du fromage au vêlage des vaches, le peu de beurre que je fais, puisque la plupart des vaches sont alors tarées, me constitue une réserve pour la maison. De janvier à mai, je vends mon beurre à Winnipeg et je n'en ai jamais assez au gré de mon marchand. Je n'ai aucune difficulté égale-

ment à vendre mon fromage et je me trouve si bien de ma méthode que je ne veux pas en changer. Tous mes voisins n'agissent pas ainsi et beaucoup préfèrent vendre leur lait et leur crème à des sociétés coopératives.

Entrés dans la fromagerie, M. Rolland leur fit voir les instruments servant à la fabrication du fromage : le bac, le générateur à vapeur pour chauffer le lait, les couteaux pour diviser le caillé, les moules, le couteau à fromage et les presses. Dans un appartement voisin, il leur montra les fromages déjà faits et qui attendaient leur maturation pour être vendus. Dans un coin de ce bâtiment se trouvait le séparateur, instrument inconnu de M^{me} Girard et qui paraissait l'intriguer fortement.

— Comme vous allez être fermière, lui dit M. Rolland, je suppose que vous tenez à connaître ce qui viendra spécialement sous votre direction. Tous les matins, aussitôt après la traite, un engagé fait le fromage ; vous pourrez de temps en temps venir voir comment il procède et apprendre également les soins qu'il faut donner aux fromages faits jusqu'au moment de la vente. Il est rare qu'on fasse le fromage le dimanche et les deux traites du samedi soir et du dimanche matin servent à faire du beurre pour la maison. Samedi soir vous aurez donc l'occasion de voir fonctionner l'instrument qui vous préoccupe et vous constaterez vous-même, qu'en moins d'une heure il séparera le lait de vingt vaches, c'est-à-dire qu'il mettra toute la crème d'un côté et le petit lait d'un autre.

Le séparateur est assez coûteux, mais d'une grande utilité, on économise du temps ; le rendement de la crème est plus considérable et enfin point n'est besoin de cette armée de terrines qui encombre les laiteries de France et nécessitent

tant de place, de nettoyages, de soins et de travail.

De même que je donne aux jeunes veaux le petit lait tout frais et mousseux à la sortie du séparateur, quand ces deux petits laits sont aigris ou en trop grande abondance, je les donne aux porcs.

Voici le parc aux vaches ; depuis la sortie des étables jusqu'aux froids, c'est là qu'elles passent la nuit. On ne les traite que deux fois par jour, le matin avant le départ pour la prairie et le soir à leur rentrée. Le fromage est fait avec les deux traites du soir et du matin. Quand je fais le beurre, le lait est séparé immédiatement après chaque traite et alors qu'il est encore tiède.

Mon écurie, vous le voyez, ne diffère pas beaucoup de la plupart des écuries de ferme de France.

Quant aux étables à vaches que voici, elles ne sont, à proprement parler, qu'une succession de petites étables séparées chacune par un couloir, le tout sous une même couverture. Une porte donne accès à chaque étable. Les bêtes sont sur un pontage et alignées de chaque côté de la porte, leurs têtes faisant face au couloir. Tous ces couloirs ont accès par une petite porte au parc au foin, que vous voyez en arrière des étables, ce qui permet de remplir facilement de foin ces couloirs, qui servent également de râtelier aux animaux.

On charrie le foin de la plaine au parc pendant l'hiver, mais il est toujours prudent d'en avoir sur la ferme une provision suffisante pour les jours où le charriage est impossible par suite de vent ou de tempête.

Cet appentis que vous voyez contre un côté des étables est le poulailler. Une partie du mur de séparation est à claire-voie, ce qui permet à la chaleur des étables de chauffer assez le poulailler, pour empêcher les poules de geler.

Voilà la porcherie et les prétendus sangliers de Madeleine. Elle n'avait pas vu les porcs rouges, probablement parce qu'ils se trouvaient alors dans ce petit parc adjacent à leur étable et qui va se perdre dans le bosquet.

Avant de rentrer, allons maintenant faire un tour au jardin : auprès de la maison le jardin d'agrément et plus loin le potager.

Vous paraissez étonnée, M^{me} Girard, de l'emplacement pris par les pommes de terre, qu'on appelle ici : *patates*. Je dois vous dire qu'on en fait au Manitoba une énorme consommation. C'est le légume favori et qui exclut presque tous les autres dans la plupart des maisons. Pas un engagé ne trouvera son repas bon s'il n'a pas quelques patates à se mettre sous la dent. Une très grande partie des fleurs et légumes de France poussent bien ici. Ce n'est pas tant l'hiver qui est à craindre pour le jardin que le dégel et le regel du printemps.

— Comment appelez-vous ces jolies fleurs ? demanda Madeleine.

— Des *sweet peas* (pois à fleurs), c'est une des fleurs favorites des Anglais et des Américains, et il y en a des variétés innombrables. Voici des groseillers à fruits rouges et blancs. Comme fruits à confitures je ne cultive qu'eux dans mon jardin, les fruits sauvages se trouvant presque partout ici en grande quantité. On les désigne sous le nom de *petites graines* et ils sont excellents pour faire des confitures et gelées. Je m'en sers même pour faire du vin en y ajoutant du sucre et des *currants* (raisins secs). Entrons dans ce petit bois voisin, je vais vous en faire voir quelques-uns. Voici :

1^o Les petites poires (*saskatoon*) de la grosseur d'un grain de raisin, elles sont savoureuses à manger quand elles sont bien mûres.

2° Les cerises, moins grosses que nos merises, très bonnes pour la gelée, on en fait aussi une excellente liqueur ressemblant au kirsch.

3° Les cerises à grappes, très amères et du goût de peu de personnes.

4° Les groseilles à maquereaux, de la grosseur d'un petit pois. Elles font une bonne confiture très acidulée.

5° Le cassis de la grosseur de celui de France, mais moins parfumé.

6° Les framboises, aussi grosses et aussi exquises que celles de Normandie.

7° Les pembinas, fruit bon pour les confitures et les gelées.

8° Et les noisettes à peu près pareilles à celles des vieux pays.

— Alors, il n'y a pas de fraisiers ici ? demanda Madeleine.

— Regardez donc à vos pieds, mademoiselle, il vous sera difficile de faire un pas dans le bois sans marcher sur un fraisier. Dans cette partie du Manitoba les fraisiers foisonnent au bois et même en plaine ; seulement la saison est maintenant passée. J'aime beaucoup les fraises mais je suis de l'avis d'un de mes voisins qui dit que c'est le diable à cueillir. C'est en effet plus tôt l'ouvrage d'enfants que de grandes personnes. Tous ces petits fruits que je vous ai montrés mûrissent successivement pendant la période des foin et si vous restez ici encore quelque temps, on chargera Léon et Madeleine d'en faire la cueillette.

La promenade se termina par une flânerie dans le jardin d'agrément, ombragé au sud-est par de magnifiques sapins. Ils donnaient à ce coin de terre un cachet de majestueuse élégance qui plut beaucoup aux époux Girard. « Ces arbres, dit M. Rol-

land, sont assez rares dans la partie du Manitoba où nous sommes ; ma propriété leur doit, avec son nom, un aspect particulier qui n'est pas sans charme et sans beauté. »



CHAPITRE IV

**Proposition de M. Rolland ; cette offre est
acceptée par M. et M^{me} Rolland**

Le souper fut animé. Tant d'impressions toutes neuves avaient frappé les sens et l'esprit des immigrants que les réflexions et les questions se succédaient ou se croisaient sans cesse.

Comme l'on parlait du village : « Mais, demanda M. Girard, s'appelle-t-il *Les Trembles*, comme la station ? » — « Non, répondit M. Rolland ; la ferme, le village et les environs constituent une petite municipalité rurale du nom de *Vauquelin*. Vauquelin est l'un des nombreux héros qui se sont signalés pendant la guerre de Sept ans pour conserver le Canada à la France. Il commandait la flottille qui, sur le St-Laurent, convoyait les approvisionnements de l'armée de Lévis ; attaqué, avec son vaisseau l'*Atalante*, par des forces supérieures, il ne cessa de tirer que lorsque la poudre manqua, mais il n'amena pas son pavillon. Les frégates*ennemies continuèrent leur feu. Enfin on le somma ou de se battre ou de se rendre : Vauquelin répondit que s'il avait eu des munitions il n'aurait pas attendu cet avis pour lutter encore, et, quant à son pavillon, qu'il avait l'habitude d'abattre celui de l'ennemi, non le sien. » Ce fier épisode suscita l'admiration de tous et amena la conversation sur l'histoire du Canada que M. Rolland connaissait à fond et qu'il racontait d'une manière vive et imagée. Après le souper, les enfants, fatigués d'avoir couru de côté et d'autre toute la journée, se retirèrent de bonne

heure : et, dans leurs rêves, passèrent à travers des paysages étranges et grandioses, des faces cuivrées de sauvages féroces, des figures mystiques et émaciées de missionnaires, de rudes ou expressives physionomies de soldats ou d'explorateurs.

Puis M. Rolland et M. et M^{me} Girard se mirent à parler de leurs projets :

— J'ai fait part à ma femme, dit M. Girard, de notre conversation de ce matin et, comme je le supposais bien, elle est de mon avis. Ainsi nous comptons sur vous pour nous apprendre comment il faut commencer notre apprentissage de colons. — Merci de votre confiance que j'espère mériter. De mon côté, j'ai réfléchi. Je vous ai déjà dit que, pour réussir au Manitoba, il fallait avoir l'expérience du pays et se conformer à ses méthodes, usages et habitudes : je dois ajouter que la connaissance de la langue anglaise est sinon impérative, du moins très utile, et constitue dans tous les cas un avantage sérieux pour celui qui la possède.

Je ne parle pas du travail, de l'ordre et de la sobriété, indispensables en tout pays, puisque je sais que vous avez ces qualités. Il est bon de vous apprendre aussi que la loi fédérale de la Puissance ne fixe pas de délai au colon pour choisir le homestead auquel il a droit. Il est donc inutile de se presser, et je dirai même qu'il est beaucoup plus sage d'acquérir d'abord une connaissance sérieuse de la contrée où l'on a décidé de s'établir. Quant à vos capitaux, ils seront bien suffisants ; beaucoup ont réussi qui ne les avaient pas, mais, avec eux, vous progresserez plus vite.

Le ménage que j'emploie en ce moment, l'homme aux travaux extérieurs et la femme comme ménagère et cuisinière, va me quitter la semaine prochaine. Un autre ménage s'est offert la veille de

votre arrivée, mais j'ai réservé ma réponse, voulant vous voir auparavant, et maintenant, comme compatriote et ami, je vous donne la préférence.

— Nous acceptons avec plaisir votre offre si obligeante, répondit M^{me} Girard.

— Dans ce cas, voici le plan que je vous propose et que, bien entendu, vous êtes libre d'accepter ou de refuser. M^{me} Girard s'occupera de la maison et de la cuisine, ce qui ne l'empêchera pas de s'initier à la fabrication du beurre et du fromage, et M. Girard m'aidera dans tous les travaux de la ferme, de manière à étendre son expérience. Au commencement des battages, je placerai M. Girard chez un Anglais de mes amis, qui exploite une grande ferme à céréales et est de plus entrepreneur de battages. De cette manière, vous aurez l'occasion, tout en gagnant de gros gages, d'étudier les fermes à blé. Vous vous initierez un peu à la vie anglaise, à la manière de faire la vente et la livraison du blé aux élévateurs et vous apprendrez quelques mots anglais.

A la fin des battages, vous reviendrez passer l'hiver avec nous, et au printemps, comme vous aurez déjà quelques connaissances de l'élevage et de la culture, vous déciderez si vous voulez acheter ici un coin de terrain et faire bâtir maison et étables, ou si vous préférez acheter ailleurs ou aller plus loin vous installer sur un homestead. En procédant ainsi, loin de toucher à vos fonds, vous les augmenterez, car j'entends payer le temps de votre femme et celui pendant lequel vous travaillerez pour moi. Enfin, à la rentrée des classes qui a lieu le 1^{er} septembre, j'enverrai Léon et Madeleine à l'école publique et gratuite du village, pour y suivre le cours d'anglais et compléter leur instruction générale.

— Vous êtes trop bon, s'écria M. Girard et nous acceptons toutes vos propositions.

— Allons, affaire entendue et conclue. Jusqu'au départ de mon ménage vous êtes libres d'agir à votre guise. Profitez de ces quelques jours pour vous reposer, vous distraire et visiter avec vos enfants le village et les environs. A propos, samedi soir s'ouvre un bazar à l'école communale, dont le produit doit faire face aux embellissements projetés de l'église ; si vous le voulez, nous irons tous y passer quelques instants. Cela amusera les enfants et même M^{me} Girard, qui aura ainsi l'occasion de jeter un coup d'œil sur les toilettes des dames et demoiselles de notre village.



CHAPITRE V

Visite au presbytère — Achats au magasin — Le bazar

Le samedi, dans l'après-midi, M. Rolland, M. et M^{me} Girard et les enfants se rendaient au village.

Ils allèrent d'abord au presbytère. C'est une vaste construction en pierres brutes, à deux étages, en forme d'équerre, avec toit mansardé que l'on appelle ici le toit français. Une galerie entoure le rez-de-chaussée, à l'est et au sud. Les fenêtres, comme partout au Manitoba, sont à guillotine. « Les fenêtres à la mode de France, fit observer M. Rolland, de même que les portes à deux battants, ne se voient que dans les maisons riches ». A l'entour, un jardin ombragé au nord-ouest par une belle futaie d'érables et de trembles propice à la méditation.

M. Rolland présenta les nouveaux colons à M. le curé qui leur fit un charmant accueil. Grand et fort, le révérend Boussard a la physionomie souriante et ce je ne sais quoi de primesautier dans le geste et dans la parole qui rompt de suite la glace et invite à la confiance. Ancien aumônier d'un régiment de chasseurs, il a cédé aux sollicitations de quelques anciens soldats et officiers établis à Vauquelin et repris auprès d'eux sa place d'ami et de pasteur.

— « De quelle province êtes-vous ? » demanda-t-il à M. Girard.

— « De la Normandie. »

— « Moi je suis de la Bretagne. Nos provinces sont limitrophes. Ici, nous serons encore voisins,

car j'espère bien que vous resterez parmi nous. Comment trouvez-vous le Manitoba ? »

Et la conversation s'engagea sur la contrée, son aspect, sa culture. L'abbé Boussard, à ce propos, appuya quelques-uns des excellents conseils déjà donnés par M. Rolland, citant l'exemple de celui-ci et de celui-là, qu'il avait connus. Il se mit enfin à la disposition de M. Girard s'il pouvait lui rendre service.

— « Merci bien, M. le Curé », répondit ce dernier.

Et l'on prit congé, en se donnant rendez-vous le soir même au bazar.

M^{me} Girard ayant quelques petites emplettes à faire, on se rendit au magasin général (store), où l'on vend épicerie, mercerie, etc..., et qui est tenu par un Anglais.

— « Parle-t-on français dans ce magasin ? » demanda M^{me} Girard à M. Rolland.

— « Oui, Madame. Et c'est bien naturel. Dans les grandes villes de France on lit sur de nombreuses devantures « english spoken ». Pourquoi ? Parce que une bonne partie de la clientèle, clientèle de passage le plus souvent, est de langue anglaise. Or, ici, la plupart des habitants parlent français. Comme les commerçants sont faits pour les clients et non les clients pour les commerçants, la conclusion s'impose. Je dois avouer cependant que, dans beaucoup de villages tels que le nôtre, le marchand, s'il est anglais, ignore superbement notre langue dont il ne fait pas plus de cas que du chinois ou du turc ; mais la faute en est uniquement à l'indifférence d'une population apathique. Lorsque notre homme est venu s'installer à Vauquelin, il fut informé qu'il recevrait un bon accueil si l'on trouvait chez lui à qui parler français, mais que, dans le cas contraire, une vive concurrence lui serait aussitôt suscitée.

C'est un ancien officier, M. de Beaumont, qui, au nom d'une soixantaine de familles, lui donna cet avis. Le marchand, M. Morris, se déclara prêt à satisfaire sa future clientèle ; il prit un commis canadien-français et, au bout de peu de temps, baragouinait lui-même fort convenablement notre langue. Il est charmant : le voici.

En avançant dans la pièce où se trouvaient plusieurs acheteurs, nos amis aperçurent le propriétaire, à la face épanouie et à la panse bien rebondie, qui se pavanait derrière un comptoir avec toute la dignité d'un ministre.

Les achats de M^{me} Girard terminés, on alla souper à l' « hôtel » du village. Car vous pensez bien que la plus modeste auberge devient « hôtel » dans le Nouveau-Monde ; mais, comme il faut bien conserver dans le langage les distinctions qui sont dans les choses, les hôtels sont de première, de deuxième ou de troisième classe, comme nos wagons de chemin de fer. L'hôtel de Vauquelin est tenu par un Anglais, M. Timmons, qui est en même temps loueur de voitures et éleveur de chevaux.

Pas d'enseigne au-dessus de la porte. La maison, semblable aux autres maisons du village, mais de plus grandes dimensions, est comme elles éclairée au pétrole. Dans la salle à manger, où sert une jeune fille, nos convives reçoivent sur leur demande des serviettes grandes comme des mouchoirs de poche. Le repas est d'un prix modique, 1 fr. 25. Tandis que défilent sur de vastes assiettes une viande rôtie, des patates rissolées dans le beurre, de la tête de fromage (pâté de hure), des œufs, des confitures et des tartes, le tout arrosé de l'indispensable thé, la conversation s'engage. M. Rolland demande à M^{me} Girard si elle est contente de ses achats.

« Oui, ils m'ont même coûté moins cher que je ne pensais ; mais votre commerçant m'a paru à peine poli. »

— « Si, il est poli, mais j'avoue qu'il est rarement aimable. Je vois qu'il a fait mauvaise impression sur vous ; mais vous changerez d'opinion lorsque vous saurez qu'il est d'une grande honnêteté commerciale. Si vous envoyez vos enfants faire des commissions, ils seront aussi scrupuleusement servis que si vous y alliez en personne. Il est toujours prêt à reconnaître une erreur et a enfin l'intelligence de se contenter d'un petit bénéfice, ce qui assure son succès. Rappelez-vous que nous ne sommes plus en France, et il se passera encore bien des années avant que vous entendiez ce commerçant anglais vous dire : Et avec cela, Madame ? »

Il était près de huit heures, quand on arriva à l'école publique où se tenait le bazar.

Tout autour de la grande salle se dressaient différentes tables chargées respectivement d'objets à vendre pour 0 fr. 25, 0 fr. 50, 1 fr. 25, 2 fr. 50 et 5 francs.

On y voyait aussi une roue de fortune, un comptoir de fruits et bonbons, un autre de cigares, cigarettes, pipes et tabacs, diverses loteries et enfin dans un coin se trouvait une petite buvette, où l'on ne vendait que des boissons de tempérance.

Tous ces comptoirs étaient tenus par des jeunes filles.

— Je vais vous expliquer, dit M. Rolland à M^{me} Girard, en la faisant asseoir sur un banc, comment, en général, s'établissent les bazars, qui ne sont tolérés que pour des œuvres de charité, ou pour venir en aide, dans ce pays encore neuf, à des dépenses d'ordre religieux.

Le curé désigne comme *candidates*, deux jeunes

filles, quelquefois trois, honorablement connues dans la paroisse. C'est d'elles que dépend le plus ou moins de succès du bazar.

Si les Métis et les Canadiens dominent dans la commune, on choisira une jeune fille canadienne et une jeune fille métisse ; si, au contraire, les Canadiens et les Anglais sont les plus nombreux, on nommera une Anglaise et une Canadienne, de manière que toujours les deux plus fortes nationalités de la paroisse soient représentées.

Dès qu'elles sont nommées, deux ou trois mois avant le bazar, les candidates entrent de suite en campagne, visitent leurs amis et connaissances du village et des environs, et quêtent en se faisant aider par des compagnes.

Elles reçoivent des offrandes en argent et en nature, ces dernières sont mises par elles en loterie ou vendues à leur compte pendant le bazar.

Toutes les recettes qu'elles font avant et pendant le bazar sont portées à leur actif et celle qui recueille la plus forte somme est proclamée *Lauréate* le soir de la clôture du bazar et reçoit en récompense, du curé, une montre, une chaîne, une bague, une broche, etc.

La candidate malheureuse reçoit également une récompense, mais un peu moins importante.

Chaque parti veut voir sa candidate gagner et l'on fait des sacrifices pour atteindre ce but.

Afin d'augmenter les recettes, d'autres jeunes filles vendent ou mettent en loterie pendant le bazar des objets confectionnés par elles ou donnés pour le compte commun.

Enfin, des dames mariées tiennent à côté du bazar un petit restaurant où les visiteurs qui demeurent loin peuvent trouver le dîner et le souper à des prix

raisonnables. Les bénéfices de ce restaurant sont également au profit de l'œuvre.

Le bazar qui dure ordinairement de deux à huit jours est ouvert toute la journée; mais c'est le soir qu'il y a plus de monde et qu'il est le plus intéressant.

Vous voyez plusieurs jeunes gens s'arrêter de préférence à certains comptoirs, ce sont les *cavaliers* des jeunes filles qui les tiennent. Ici, toute jeune fille qui n'a pas un cavalier, c'est-à-dire un jeune homme pour l'accompagner dans une fête, un pique-nique et la promener en voiture, se croit déshonorée. Parfois, il se fait des changements, mais souvent on reste fidèle l'un à l'autre et cela se termine par un mariage.

Eh bien ! ces cavaliers, sous peine de passer pour des pingres et de perdre l'amitié de leurs blondes, (qui, par parenthèse, sont presque toujours brunes) doivent faire marcher leur petit commerce, c'est-à-dire pousser les enchères, prendre force billets de loterie et acheter le plus possible.

Les candidates ont également leurs cavaliers qui travaillent pour elles et cherchent à y intéresser tous leurs amis. J'oubliais de vous dire que les candidates tiennent également chacune un comptoir et que toutes les difficultés qui peuvent survenir sont tranchées par une dame mariée qui a été nommée présidente du bazar.

De cette manière, le bazar qui finirait par devenir monotone et même ennuyeux, devient au contraire excitant. Chaque parti se bat à coups de dollars pour assurer la victoire de sa candidate.

Plus le bazar approche de sa fin, plus la lutte est vive. On ne sait pas exactement ce que chaque candidate a déjà en caisse; parfois la différence n'est pas grande et qui sait si quelques dollars de plus d'un côté n'y amèneront pas la victoire.

Allons, maintenant, M^{me} Girard, il faut aller avec votre mari faire un petit tour aux comptoirs. Les demoiselles de comptoirs et même les candidates vont essayer d'accaparer votre mari, veillez sur lui, car il y a ici des petites canadiennes qui ont des yeux bien captivants !

Un dernier conseil : faites comme moi, distribuez vos dépenses à peu près également entre les deux candidates ; c'est le meilleur moyen de ne point se faire d'ennemis. Au revoir, ne vous faites pas trop plumer ! Tenez, M. le Curé vous appelle. Bonne chance ! Je vous quitte et vais avec les enfants tirer aux loteries. Cela les amusera et moi aussi, en me faisant croire un moment que je redeviens jeune.

Il était près de minuit quand on regagna la ferme ; tous satisfaits de leur journée, surtout les enfants qui rapportaient quantité de jouets, bonbons et fruits, dûs à la générosité de M. Rolland. Le ciel était pur, tout parsemé d'étoiles étincelantes ; la forte et grisante senteur des foin^s parfumait l'air, et, dans le calme exquis de la nature assoupie, c'est à peine si le silence était troublé à de longs intervalles par les cris des coyottes sortant des bois, ou par les mugissements éloignés des taureaux rassemblant leurs vaches.



CHAPITRE VI

Entrée en fonctions de M. et M^{me} Girard — Les Foins, les Confitures, la Piquette

Le soir du départ du ménage de M. Rolland, ce dernier dit aux époux Girard: Demain vous entrez en fonctions. Si le temps le permet, j'ai envie de commencer les foins ; lundi prochain M. Girard y travaillera avec moi. Ils ne seront probablement pas finis avant son départ pour les battages, mais ce qu'il en aura vu lui suffira pour être capable de faire ses foins lui-même l'année prochaine, s'il reste ici.

M^{me} Girard s'occupera de la maison et de la cuisine, aidée par les enfants qui dans leurs moments perdus iront cueillir les petites graines. Elle fera également les confitures dont la consommation est telle qu'elle effraierait les ménagères de France. Je me charge de la piquette et montrerai à M^{me} Girard comment il faut procéder. Une fois chez vous, je pense que vous serez contents de pouvoir de temps à autre remplacer à table votre thé par un petit vin qui ne vaudra jamais les crus de France, mais que vous trouverez cependant agréable, j'en suis sûr.

— Vous pouvez en être certain, dit M. Picard. Bien que je ne vous l'aie pas encore avoué, une des choses qui me déplaisent ici, c'est d'être obligé de boire du thé. Quand on a toujours bu du cidre toute sa vie, c'est dur de boire chaud en mangeant

et j'aurai du mal à m'habituer au thé, aussi bien qu'au pain anglais, qui a réellement trop de mie.

— Sapristi, il fallait le dire ! Votre femme peut nous faire du pain français, que je préfère aussi de beaucoup.

Le lundi suivant, après la disparition de la rosée, M. Rolland et M. Girard partaient faucher. M. Girard connaissait bien le mécanisme de la faucheuse, mais M. Rolland voulait lui montrer les pièces.

— Hier, lui dit ce dernier, pendant que vous faisiez des réparations au *rack* (espèce de plancher mobile et à claire-voie avec ridelles en avant et en arrière, qu'on pose sur le chariot pour contenir le foin) j'ai été visiter les terres à faucher, ce qui est toujours une bonne précaution. Tenez, voici où je vais commencer. Quand j'aurai fait deux ou trois tours, vous pourrez me remplacer sans difficulté ; les chevaux habitués à cet ouvrage depuis trois ans n'auront besoin d'être guidés qu'aux tournants. Je vous montrerai ensuite les autres pièces. Demain pendant que vous continuerez le fauchage, je rattellerai et si le temps reste au beau, les engagés mettront de suite en meulons. Cette année-là le temps fut propice et les foins avançaient rapidement.

Chaque jour, vers onze heures et demie, M^{me} Girard et ses enfants partaient de la ferme en buggy porter le dîner aux travailleurs, dîner qu'ils partageaient souvent avec eux, au pied d'un meulon.

Parfois les enfants faisaient des *villoches*, petits meulons de foin, arrangés à la main sur place et dont il faut quinze à vingt pour faire une *charge*, c'est-à-dire une voiture. Léon s'essayait à ratteler, mais vers quatre heures, tous rentraient à la ferme, la mère pour préparer le souper et les enfants pour

aller chercher les vaches laitières, une de leurs plus grandes distractions.

Vers cinq heures, accompagnés de Pataud, devenu leur grand ami. Léon et Madeleine partaient en plaine. Souvent le troupeau était en vue et Pataud n'en avait pas pour longtemps à les ramener ; mais, parfois les vaches s'étaient un peu écartées ou se trouvaient cachées derrière des bosquets. Il fallait aller à leur recherche. On avait appris aux enfants à tenir compte du vent, de la chaleur et des moustiques pour décider si elles devaient être plutôt au bois qu'en plaine, au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest. Les enfants arrivaient souvent devant une coulée, qu'on pouvait éviter en faisant un détour ; mais c'était si amusant de la traverser ! bien vite on retirait bas et souliers et c'était à qui barboterait le mieux.

Madeleine se plaignait bien par moments de la piqure des moustiques et jetait de petits cris d'effroi quand un canard ou un faisan s'envolaient trop près d'elle, mais elle finissait par en rire.

Pendant les foins la traite du soir et du matin était faite par M^{me} Girard et les enfants, assistés de l'engagé qui s'occupait du fromage.

Le soir tout le monde rentrait pour souper, contents de cette journée passée en plein air et qui donnait à chacun vigueur et santé.

Après souper, lorsqu'on n'était pas trop fatigué, c'était le tour du gramophone qui lançait sous le ciel canadien les airs connus et les vieilles chansons françaises. Ou bien M. Rolland, devant des auditeurs vivement intéressés et souvent émus, faisait revivre quelque période de l'histoire canadienne. Parfois encore, M. et M^{me} Girard le priaient de lui expliquer certains termes locaux ou des expressions particulières au pays.

CHAPITRE VII

Départ de M. Girard pour les Battages ; On lui rend visite

Août allait finir, quand M. Rolland reçut une lettre de son ami lui disant que les battages allaient bientôt commencer et qu'il attendait le Français dont il avait parlé.

Le jour du départ, M^{me} Girard et les enfants qui n'avaient jamais quitté leur époux et père avaient bien le cœur gros, mais le fermier leur dit : Allons, pas de pleurnicheries. on dirait vraiment qu'il s'en va au bout du monde. quand il ne sera pas à plus de trente kilomètres d'ici. D'ailleurs, je vous promets que nous irons le voir dès que nos foins seront finis.

M. Rolland conduisait M. Girard et en route il lui dit :

— Vous allez vous trouver au milieu d'une population tout-à-fait hétérogène et venant peut-être des cinq parties du monde. Soyez bon, aimable et complaisant ; mais, croyez-moi, ne vous laissez point marcher sur le pied. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'ici la force prime le droit, mais elle est tenue en grande estime et qui sait se faire respecter est toujours bien vu. Donc, point de provocation mais point de reculade ; vous passiez au régiment pour un excellent moniteur, rappelez-vous-le au besoin.

Vous allez être *pitcheur*, c'est-à-dire chargé de remplir de gerbes de blé rangées en dizaines sur le champ, les wagons (voitures) qui les transportent au moulin à battre (machine à battre). Travaillez

honnêtement et consciencieusement pour gagner votre argent ; mais point de zèle, point de surmenage ; on ne vous en tiendrait pas compte et vous seriez de plus la risée de vos camarades.

Je vous fais tenir cet emploi pour élargir autant que possible votre expérience, car pour un débutant le travail est assez pénible. Dans sa lettre, mon ami me dit qu'il craint surtout de manquer de chariots (*teams*). Dès que mes foins seront finis, je vous donnerai un wagon avec mes deux percherons. Ce sera pour vous un nouvel ouvrage (*job*), mieux payé et bien moins dur. On paie cette année les chargeurs (*pitchers*) 12 fr. 50 et les voituriers ayant leur chariot (ou team) 25 fr. par jour. Quand vous travaillerez avec mon chariot vous aurez la moitié ; l'autre moitié me revenant pour la location de mes chevaux.

— Merci de tout ce que vous faites pour moi. Je tiendrai compte de vos recommandations et soyez tranquille, je saurai me faire respecter.

— Nous arrivons, je vais vous présenter à mon ami M. Paterson, vous installer et repartir le plus tôt possible, car je suis obligé de faire un petit détour pour prendre l'engagé qui va vous remplacer momentanément.

Une douzaine de jours plus tard, M. Rolland ayant fini ses foins, alla avec M^{me} Girard et les enfants voir leur cher exilé, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis son départ.

Comme il avait plu abondamment pendant la nuit, le fermier pensait que c'était un jour propice, parce qu'on ne pourrait battre, ce qui permettrait de voir plus facilement M. Girard et de passer toute la journée avec lui.

Effectivement, on ne battait pas à la ferme.

M. Rolland resta avec son ami, pendant que M. Girard passait la journée entière avec sa femme et ses enfants et leur faisait visiter la ferme et les environs.

De retour chez lui, M. Rolland dit à M^{me} Girard : Vous avez tellement accaparé votre mari, que c'est à peine si j'ai pu l'entretenir cinq minutes. Eh bien, est-il content ?

— Certainement. Les mains lui ont fait un peu de mal les premiers jours ; à part cela, comme il est habitué aux travaux manuels, il résiste assez facilement. Ce qui l'étonne surtout, c'est l'ordre et la rapidité des travaux. On travaille moins longtemps qu'en France et l'on fait bien plus de besogne. A 5 heures le lever pour les charretiers, à 6 heures pour les chargeurs ; à 6 heures 1/2 déjeuner (bonne et suffisante nourriture mais trop peu variée, suivant lui) ; à 7 heures un coup de sifflet de la locomotive, déjà en pression dans le champ, annonce qu'il faut partir et de suite les wagons dans lesquels montent les chargeurs s'en vont en trottinant. A midi, retour à la ferme en wagon, dîner ; nouveau départ à une heure et demie et retour à la ferme de six heures à sept heures pour le souper, suivant le temps ou le désir de finir le battage d'un champ. Le dimanche, repos complet. On est nourri les jours de pluie, mais non payé et l'on peut faire ce que l'on veut ; les engagés voisins retournent chez eux.

Le lendemain, M. Rolland envoyait le char promis à M. Girard, ce qui permettait à ce dernier de faire parfois quelques courtes apparitions à la Sapinière, quand le mauvais temps empêchait les battages deux ou trois jours de suite.



CHAPITRE VIII

L'Ecole — La Chasse — La Bête puante — La Fête du travail

L'école du village ayant rouvert ses portes le premier septembre, M. Rolland y envoya Léon et Madeleine.

Comme la distance était d'environ cinq kilomètres, ils partaient chaque matin dans un buggy attelé d'un poney fort sage et que Léon était très fier de conduire. Ils emportaient leur dîner et rentraient vers cinq heures du soir, rapportant souvent avec eux les commissions dont on les avait chargés ainsi que le courrier.

M. Rolland était un médiocre chasseur et prêtait souvent son fusil à notre écolier qu'il avait pris en grande affection. Tous les samedis (jour de congé) et parfois le matin ou le soir, Léon partait à la chasse pour remplir, disait-il, le garde-manger, mais, bien qu'il tirât force cartouches, on le voyait rarement revenir avec une pièce de gibier.

— Prends avec toi l'engagé qui a remplacé ton père, lui dit un jour M. Rolland, c'est un Métis, très bon chasseur, et fais ce qu'il te dira. Il t'apprendra à connaître les bonnes places, à tenir compte du vent, à se cacher le mieux possible, à être surtout patient et à ne pas avoir peur de se mouiller au besoin. Moi, je sais tout cela, mais je ne puis m'y conformer, aussi, je ne suis guère plus heureux que toi. Comme tu es jeune et que cela te plaît, tu en prendras vite l'habitude et tu pourras devenir un excellent chasseur. La chasse dans ce pays n'est point à dédaigner, car dans un moment de gêne

elle peut être d'un grand secours pour une famille.

Un samedi, après dîner, Léon partit pour la chasse, mais peu après rentrait tout penaud et l'air triste et désolé.

En l'apercevant, sa mère alarmée lui dit :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Es-tu malade ou as-tu eu un accident ?

— Non, non, je ne suis pas malade, mais ne viens pas, mère, car j'empoisonne.

— Ah ! mon gaillard, dit alors M. Rolland qui l'ayant vu, s'était approché et avait de suite reconnu l'odeur qui s'échappait de lui. Tu as voulu te mesurer avec un putois et c'est lui qui t'a *gaffé* (attrapé). Rassure-toi, je connais ta maladie : va vite te déshabiller dans ce petit bâtiment, ta mère va me donner d'autres vêtements et je vais aller te désinfecter.

— Est-ce dangereux ? demanda M^{me} Girard.

— Pas le moins du monde, mais rentrez vite pour éviter cette odeur repoussante, dont il est difficile de se débarrasser. Il vous racontera son histoire.

Quand, un quart d'heure plus tard, M. Rolland et Léon rentrèrent à la maison..... l'odeur était du moins supportable.

— Léon, raconte-nous ton aventure, lui dit M^{me} Girard.

— Voilà. En sortant de la ferme j'avais vu une compagnie de poules de prairie s'abattre près d'un bosquet et j'allais les faire relever, quand, en traversant une pièce qui n'avait pas été fauchée, j'aperçus à deux mètres seulement de moi une bête noire à dos blanc qui, arrêtée, me regardait. Je mis en joue et, me trouvant trop près, j'allais reculer pour tirer, quand je reçus tout à coup une pluie nauséabonde qui heureusement n'atteignit pas mes yeux. Je restai un moment ahuri et, bientôt revenu à moi, je

rentrai de suite. Je t'assure, maman, que lorsque je verrai une bête pareille, mon premier mouvement sera de fuir.

— Est-ce que cette bête est dangereuse à l'homme, demanda M^{me} Girard.

— Du tout. Le putois d'Amérique (en anglais *skunk*), qu'on appelle, avec raison, ici, la bête puante, ressemble un peu, de forme, au blaireau mais est plus bas sur pattes et plus large du dos. La couleur est noire avec une grande raie blanche sur le milieu du dos. Bien que cette bête ait de bonnes griffes et de fortes dents, elle n'attaque jamais. Sa grande défense contre l'ennemi consiste à se retourner d'un bond et à lui envoyer ce liquide puant, qui provient d'une pochette placée sous la queue.

— Quelle sale et vilaine bête, s'écria M^{me} Girard, elle me dégoûte.

— Vraiment ? Alors pourquoi en portez-vous autour de votre cou ? Le boa que vous m'avez montré dernièrement est fait de skunk.

— Si je l'avais su, je ne l'aurais pas acheté.

— Calmez-vous. Je vous en ferai manger d'ici peu, sans que vous le sachiez et vous le trouverez excellent. Une fois cette pochette enlevée, la chair n'a point de mauvais goût et beaucoup de Métis et quelques blancs en raffolent.

Un mercredi soir, en rentrant de l'école, Madeleine dit à M. Rolland : Pas d'école demain à cause du Labor day.

— C'est vrai, je n'y pensais plus.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda M. Girard.

— Labor day veut dire jour du travail. C'est la fête civique des travailleurs, qui chaque année est fixée par le gouvernement. En ce jour, toutes les

corporations d'ouvriers défilent en procession dans les rues des grandes villes et ces manifestations se doublent chez les catholiques, notamment dans la Province de Québec, de grandes démonstrations religieuses. Les banques et les maisons de commerce sont fermées ; mais, dans nos campagnes, cette fête passe presque inaperçue.



CHAPITRE IX

L'Automne — Les Feux du soir — Le Retour de M. Girard ; ses Impressions — Le Crédit

On était entré dans l'automne, qui était magnifique. On avait bien eu de temps à autre quelques orages accompagnés d'éclairs éblouissants et de retentissants coups de tonnerre ; mais, dès le lendemain, toute trace en était effacée.

— L'automne, disait M. Rolland à M^{me} Girard, est pour moi la plus belle saison au Manitoba. Voyez ces admirables teintes des feuilles, si différentes en couleurs ; nos couchers de soleil sont de toute beauté. Le ciel est presque toujours bleu, et l'air est si pur et si vif que l'on se sent vivre réellement.

— Je suis de votre avis, les soirées sont splendides ; elles sont une fête pour les yeux. Et quel silence ! quelle douceur de toute la nature qui nous enveloppe et nous berce ! On dirait qu'elle s'attarde à nous caresser avant de devenir pour quelques mois insensible.

— Et puis, ajouta Madeleine, ce n'est pas comme en Normandie, on n'a pas besoin de traîner toujours un parapluie avec soi !

— C'est vrai, dit M. Rolland, il pleut très rarement. Aussi les marchands de parapluies du Manitoba qui ne faisaient pas leurs frais ici, ont dû redescendre au Bas-Canada où il paraît que le commerce est meilleur pour eux.

En rentrant le soir d'une petite promenade, Léon demanda :

— Que sont ces feux fixes qu'on voit souvent le soir du côté du nord-ouest ?

— Ce sont les pailles que l'on brûle le soir, après les battages du jour, pour débarrasser plus vite le champ. On ne les utilise pas encore, du moins pour une grande partie, mais cela changera bientôt.

Les battages allaient bientôt finir à certaines places et M. Girard avait annoncé son retour prochain. On avait voulu le retenir pour aider aux labours, mais il avait refusé, craignant que M. Rolland n'eût besoin de son chariot (team).

Un soir, on allait se mettre à table pour souper, quand l'abolement de Pataud fit sortir Madeleine, qui s'écria : C'est Papa ! et tout le monde d'accourir.

Comme son père sautait du wagon devant la porte, Madeleine lui dit : *How do you do, dear father.*

— *Very well and you, dear girl.*

— Maman, papa comprend l'anglais et sait déjà le parler.

— Un peu, ma fille, pas par principes comme toi ; je ne fais encore que répéter les expressions que j'ai si souvent entendues pendant les battages.

— C'est suffisant, dit M. Rolland. L'essentiel est de comprendre les autres et de pouvoir se faire comprendre. Allons à table, vous devez avoir faim. Mais sapristi, mes chevaux n'ont pas l'air d'avoir trop souffert, ils ont au moins un pouce de graisse sur les côtes.

— Oui, reprit M. Girard, l'avoine ne coûte pas cher aux *habitants*, aussi on ne la ménage pas aux chevaux. J'ai même entendu dire qu'il y avait nombre de petits fermiers qui, outre l'appât des gages, allaient aussi aux battages pour remettre leurs chevaux en bon état sans bourse délier.

— Tiens, lui dit sa femme, tu vas manger du canard tué par ton fils qui s'est enfin décidé à en abattre quelques-uns.

— Et moi, s'écria Madeleine, je vais faire goûter à mon papa de mes confitures de pembinas. Il y a des Français, paraît-il, qui ne veulent pas en manger, sous prétexte que cela sent un drôle de goût ; moi je les trouve excellentes.

— Ce soir, en votre honneur, dit M. Rolland, on ne boira pas de thé, dont vous avez dû avoir une indigestion pendant les battages, nous goûterons à la piquette que j'ai faite en votre absence, avec l'aide de votre femme, qui sait maintenant comment opérer.

Après le repas qui fut très gai, M. Girard établit ses comptes :

11 jours comme pitcheur, à 12 fr. 50...	137 fr. 50
45 jours avec le team, à 25 fr.....	1125 »»

Ensemble.....	1262 fr. 50
---------------	-------------

lui revenant pour 700 fr. et à M. Rolland pour 562 fr. 50.

— Eh bien ! lui dit ce dernier, auriez-vous *éclairé* (gagné) cela en France en deux mois ?

— Non certainement, aussi je suis très content. Conduire un chariot aux battages n'est point d'ailleurs un travail pénible et je vous promets, qu'une fois établi je n'oublierai pas d'y aller chaque fois que cela me sera possible.

Avez-vous eu des ennuis avec les autres engagés ?

— Une seule petite affaire. Un individu de nationalité inconnue paraissait vouloir dominer tout le monde et m'appelait souvent *My dear frenchman*, en prenant un air d'ironie. Je me fis expliquer le seul de ces trois mots que je ne comprenais pas et attendis patiemment. Il y avait déjà plus d'un mois que j'étais arrivé, lorsqu'un jour en sortant de dîner il recommença à m'appeler en présence de tous les engagés : son cher Français. Cette fois, la moutarde me monta au nez. Nous nous

trouvions alors près d'un grand bassin, qui servait d'abreuvoir. Comme je savais qu'il comprenait le français, je lui dis : Cessez vos plaisanteries qui me déplaisent ou je vous f. à l'eau. Il se mit à rire d'un air narquois et s'avança vers moi, en me défiant avec ses poings mis en avant, comme s'il voulait me boxer. C'en était trop. Je lui sautai au collet et, malgré sa force de résistance, une minute ne s'était pas écoulée qu'il barbotait dans le bassin comme un canard. Je m'étais mis sur la défensive, pensant qu'un autre allait vouloir le venger. Je me trompais, pas un ne bougea, on cria même Hurrah ! tellement on était content d'échapper à la petite tyrannie de cet homme. Je n'ai pas eu ensuite la moindre altercation ; au contraire, tout le monde était aimable pour moi. Votre leçon m'avait profité.

— Que pensez-vous des fermes à céréales ?

— Comme votre ami, outre sa grande ferme, possède plusieurs machines à battre, nous allions dans les fermes voisines et j'ai eu ainsi l'occasion d'en voir plusieurs. Il y en a d'admirablement organisées. Quelle différence avec nos fermes de France ! mais aussi quel matériel il faut et combien sont grandes les dépenses premières ! Dans les bonnes années, les bénéfices doivent être considérables, mais combien de risques à courir. Vous aviez bien raison de me dire que celui qui commence sans les capitaux suffisants est un fou qui court à sa ruine, à moins de circonstances très heureuses et conséquemment fort rares.

— Ce qui tente ici les colons, reprit M. Rolland, c'est la facilité trop grande avec laquelle on obtient du crédit. Tout individu établi et qui n'a point une trop mauvaise réputation peut presque acheter en terres, animaux et mobilier tout ce qu'il veut, pourvu qu'il donne sur chaque acquisition un à

compte proportionnel à la valeur de l'achat.

— Mais alors, les vendeurs doivent souvent subir des pertes.

— Très rarement, au contraire ce sont toujours les acheteurs qui perdent. D'abord, tout ce qui est vendu à crédit coûte toujours bien plus cher que ce qui est vendu *cash* (argent comptant). Puis, sur les terres le vendeur prend un *mortgage* (hypothèque), on ne remet à l'acquéreur les titres de propriété que lorsque ce dernier a fini par se libérer. Pour les animaux et le mobilier, le vendeur prend ce que l'on appelle ici une *lien-note* qui lui assure non seulement un privilège mais un *droit de suite* sur l'objet vendu, de telle manière qu'il peut en faire la revendication en tout temps et n'importe dans quelle main il se trouve. Il ne peut donc perdre, qu'en cas de mort si c'est un animal et qu'en cas de brisure ou incendie, si c'est du mobilier. Or, une clause de la loi lui permet facilement de faire face et même au delà, à ces deux aléas. Tous les acomptes versés sont acquis au vendeur et perdus par l'acheteur, si ce dernier ne se libère pas entièrement dans le temps fixé. C'est ainsi que lors du *Boom* de Winnipeg, il y a vingt-cinq ans des fortunes furent faites et défaites en un clin d'œil.

— Je suis bien content de savoir cela et j'en ferai mon profit. Ainsi, si j'achète un cheval 1,000 fr. sur lequel je donne 800 fr., on me garde mes 800 fr. et l'on reprend le cheval si je ne paie pas en temps fixé les 200 fr. de différence.

— Parfaitement, vous avez compris. J'ajouterai que jusqu'à présent, il n'existe pas de loi contre l'usure. Vous voyez maintenant le danger du crédit et combien il est mauvais d'acheter sans être sûr de pouvoir faire face dans le temps voulu au montant des billets que l'on a souscrits.

CHAPITRE X

Jour d'Actions de grâces — Préparatifs pour l'Hiver — Vente d'Animaux gras — Mise à l'Etable — Bêtes égarées — L'Enclos

M. Rolland dit un matin aux enfants qui partaient pour l'école : Vous passerez au magasin pour prendre le dindon que j'ai commandé la semaine dernière.

— En l'honneur de quelle fête. ce dindon ? demanda M. Girard.

— En l'honneur de *Thanksgiving day*, c'est-à-dire du jour des actions de grâces, qui a lieu mardi. C'est encore une fête civique de la Puissance, fixée par un arrêté du gouverneur, mais célébrée bien plus dans les villes qu'à la campagne. Pas de dîner ce jour-là sans un dindon ; et, pour vous remémorer la fête, j'ai tenu aussi à vous en faire manger. Ce jour-là les écoles, les banques et les maisons de commerce ferment.

— Alors, mardi, nous avons congé ? dit Madeleine.

— Certainement.

— Décidément, reprit-elle, ces fêtes civiques ont du bon !

L'automne s'avancait ; à la ferme, on se préparait pour l'hiver.

Les *palates* (pommes de terre) étaient déjà en cave et l'on rentrait les autres légumes du jardin.

On avait blanchi la maison, on réparait les étables et l'on ramenait de la plaine le plus de foin possible.

Déjà les nuits étaient fraîches et le soir on mettait

à l'étable les vaches laitières et les jeunes veaux. Quelques averses de neige étaient tombées, sans laisser encore de traces sur la terre.

Bientôt on vit les outardes, les oies repasser en bandes : les canards devenaient plus rares de jour en jour, il gelait fort la nuit. C'était le signe certain de l'approche de l'hiver.

— Vous savez, dit un soir M. Rolland aux époux Girard : l'hiver est très beau et très sain au Manitoaba : mais il est aussi très rigoureux et l'on doit prendre quelques précautions pour se protéger du froid. On a bien quelquefois en novembre l'été de la St-Martin, qu'on appelle ici l'été des sauvages, mais il ne faut pas trop y compter et il est prudent dès maintenant d'acheter ce qui vous est nécessaire.

J'ai reçu hier le catalogue d'hiver d'une des plus grandes maisons de l'Ouest. Examinez-le et je vous aiderai à faire votre choix. Voici d'abord ce qu'il vous est indispensable d'acheter :

Pour M. Girard, un *fur coat* (pardessus en fourrures) ; un *cap* (casquette en fourrures appelée aussi *casque*) ; deux paires de *gloves* (gants), une en peau et l'autre en laine ; une paire de *rubbers* (caoutchoucs), pour les étables ; une paire de *moccasins* (chaussures sauvages molles, en peau d'original) ; enfin pour vous habiller, une paire de *felt boots* (bottines à semelle de feutre).

Les mêmes articles sont nécessaires à Léon et à Madeleine pour aller à l'école et rester dehors, comme ils le font souvent.

Quand à M^{me} Girard, sortant peu et surtout ne travaillant pas au dehors, son gros pardessus en drap lui suffira en y faisant ajouter un *storm collar* (collet de fourrures contre les *poudreries*).

Ce choix fait, le montant des achats s'élevait à

460 fr., chiffre qui parut élevé à M. Girard ; ce dernier ne put s'empêcher de dire :

— Presque tous mes gages des battages vont y passer !

— C'est vrai, répliqua le fermier, mais les dépenses seraient encore bien plus élevées si vous n'aviez eu soin d'apporter de France chaussettes, caleçons et tricot en laine qui coûtent plus cher ici et ne sont pas de si bonne qualité. Je suppose que vous ne tenez pas à vous geler ni à rester les bras croisés auprès du poêle ; donc ces achats sont indispensables pour vous permettre de travailler dehors, sans danger pour votre santé. Et puis ces dépenses ne sont pas annuelles, car les paletots en fourrures, qui en constituent la plus grande partie, durent pas mal d'années si l'on en prend soin. Pendant que nous parlons d'achats, il est bon que vous sachiez, ce que beaucoup de colons ignorent ou du moins mettent rarement en pratique, c'est qu'il est toujours très avantageux, quand on ne tient pas à être *up to date*, c'est-à-dire du dernier chic, d'acheter en hiver les articles d'été et vice versa. A la fin de chaque saison, les magasins font de grands rabais pour débarrasser leurs *départements* (comptoirs) et l'on trouve à faire de superbes acquisitions à très bon compte.

Quelques jours plus tard, un marchand vint à la ferme pour acheter des animaux gras et M. Rolland lui vendit un lot de dix bêtes à cornes de deux à trois ans pour 4,750 fr., soit une moyenne de 475 fr. par tête. Les animaux étaient livrables sous quinze jours et l'acquéreur remit à valoir 100 fr. dont il reçut quittance.

Quand le marchand fut parti, M. Girard demanda ce que signifiaient ces 100 fr. reçus à valoir.

— C'est une garantie de la bonne foi du marché. Pendant les quinze jours fixés pour la livraison, je ne puis disposer des animaux qui sont censés ne plus m'appartenir. Passé ce délai, si l'acquéreur n'a pas pris livraison, j'ai le droit de vendre mes animaux à un autre acheteur et de plus je garde à titre d'indemnité les 100 fr. remis. C'est une excellente mesure qui assure à l'acquéreur la livraison dans le délai fixé et préserve le vendeur de tout mauvais plaisant qui viendrait simuler un achat pour faire une farce ou pour empêcher un concurrent d'acheter. Le marchand me paiera comptant le surplus de son acquisition en prenant livraison. Il va de soi que ce délai n'est pas strict entre gens honorables et que si de part ou d'autre une circonstance majeure impose un délai dans la livraison, il est toujours accordé.

Le temps devenait plus froid, la neige plus abondante et l'on rentra définitivement aux étables les vaches laitières et les petits veaux.

— Maintenant, dit le fermier à M. Girard, à part quelques jours exceptionnels, ces animaux ne sortiront plus qu'une fois par jour et seulement le temps nécessaire pour les abreuver. Quand il gèle à 30° et 40°, vous verrez que ce n'est pas une petite besogne que de donner à boire à tout un troupeau et qu'il est bon de s'assurer à portée un bon puits ou un marais assez profond dont il faudra casser la glace chaque jour. Dans les grandes fermes, l'eau provenant d'un puits très profond et ne gelant pas est amenée dans des auges placées à la tête des animaux.

— Pourquoi ne rentrez-vous pas aussi les animaux de deux, trois et quatre ans qui viennent coucher le soir dans le parc aux vaches ?

— Pour économiser le foin le plus possible. Ces

animaux vont en prairie et y trouvent à vivre, puisqu'ils se maintiennent en bon état ; c'est donc autant de foin de gagné. J'en rentrerai un certain nombre ; mais chaque hiver, à moins d'un froid exceptionnel, j'hiverne dehors les animaux les plus robustes. Lorsque ces bêtes se trouvent à l'abri d'un bois comme celui-ci, elles ne souffrent pas et sont en très bon ordre au printemps ; seulement il faut leur donner un peu plus de foin qu'à celles qui sont dans les étables. En revanche, je gagne de la place et je n'ai point à vider leurs stalles chaque jour.

M. Rolland, s'apercevant qu'il lui manquait quelques animaux, alla à leur recherche avec M. Girard. En route, il lui dit :

— J'ai remarqué que parmi les animaux rentrés à la ferme, il y a quelques bêtes étrangères ; je les nourrirai jusqu'à ce qu'on vienne les réclamer, comme font pour les miennes les propriétaires des fermes où elles s'en sont allées. C'est un service qu'on se rend entre voisins. Cependant, passé le premier ou le quinze novembre, suivant les municipalités, les animaux ne doivent plus errer en plaine où ils abîmeraient les meules de foin ; on peut les mettre de suite à l'*enclos* ou se faire payer leur nourriture ; mais on agit ainsi seulement lorsqu'ils viennent de municipalités éloignées et qu'on n'en connaît pas les propriétaires.

— Qu'est-ce donc qu'un enclos ?

— L'*enclos* est ce qu'on appelle en France la *fourrière*. On y mène les animaux perdus, égarés ou qui causent du dommage. Avant de les reprendre, le propriétaire est obligé de payer les frais de déplacement à celui qui les a conduits, les frais de nourriture pendant leur séjour et les honoraires du

gardien. Au bout d'un mois et après des publications légales, les animaux non réclamés sont vendus aux enchères et, une fois les frais déduits, le surplus du prix de vente est envoyé au trésorier provincial, au compte de qui de droit.



CHAPITRE XI

L'Hiver — Soirée de Paniers — Fin d'Année — Une Noce de Métis — Les Marionnettes

L'hiver était venu. Les journées un peu monotones se passaient à traire les quelques vaches non taries, à vider les étables, à abreuver les animaux et à leur donner le foin que l'on charriait de la prairie les jours où il ne faisait pas trop froid et où, surtout, le vent ne s'élevait point.

Pendant les longues soirées on recevait de temps en temps quelques voisins chez lesquels on allait aussi *ceiller*. C'étaient des parties de cartes, des lectures, des causeries interminables pendant que souvent dames et jeunes filles travaillaient à l'aiguille. Oh ! Les agréables heures qui passaient ainsi ! Puis il fallait se quitter. Et, tandis que sur les magnifiques routes blanches le traîneau emportait les voyageurs emmitouffés, lentement s'éteignait le joyeux tintement de sa clochette dans la transparence d'un air admirablement pur que traversaient les rayons glacés des étoiles étincelantes.

A moins de très gros froids, les enfants allaient chaque jour à l'école. Sur la neige sèche glissait le traîneau léger ; ils s'amusaient à lui faire suivre de fantaisistes détours, prenant d'assaut des monticules gelés et dévalant sur les coulées de glace : de vraies montagnes russes ! disait Madeleine.

Léon était fier de son capot de fourrure, bien que sa sœur, pour le taquiner, l'appelât : mon ours. Le casque de Madeleine dérangeait un peu sa coiffure, mais, malgré sa coquetterie naïve, elle s'en accommodait afin de protéger ses oreilles contre les surprises d'un froid intense et immobile.

En réalité, ils ne souffraient pas de l'hiver ; une fois ou deux ils avaient bien commencé à se geler le bout du nez, une prompte friction avec de la neige avait tôt fait de rappeler le sang dans la partie atteinte et tout danger se trouvait écarté.

Un soir Madeleine annonça qu'il y aurait une *soirée de paniers* pour jeunes filles le samedi suivant, dans l'école.

— Irons-nous ? demanda-t-elle.

— Mais certainement, répondit le fermier. Les distractions ne sont pas assez nombreuses ici pour qu'on n'en profite pas. Seulement, c'est plutôt une soirée pour la jeunesse. M^{me} Girard accompagnera ses enfants pendant que son mari et moi resterons ici à veiller avec des amis.

— Ferai-je aussi un panier ?

— Pourquoi pas ? Ta mère te l'ornera, et je me charge de le remplir, es-tu contente ?

— Certainement, et pour vous remercier, je vous ferai le récit de la soirée.

Le samedi soir, il était plus de dix heures quand M^{me} Girard et ses enfants rentrèrent à la Sapinière. Les voisins qui étaient venus veiller venaient de partir.

— Eh bien, demanda M. Girard, vous êtes-vous bien amusés ?

— Assez, répondit sa femme.

-- Et nous beaucoup ! s'écrièrent les enfants.

— Raconte nous cela, Madeleine, dit M. Rolland, à ta figure on voit que c'est toi qui a eu le plus de *fun* (plaisir). Cela va intéresser ton père.

— Quand nous sommes arrivés, l'école était déjà presque pleine de jeunes gens, jeunes filles et mamans. Au bout de la salle, il y avait une grande

table sur laquelle étaient placés les paniers des jeunes filles. A cette table M. le Curé présidait, assisté d'un jeune homme nommé François et qui allait faire l'office d'*encanteur* (commissaire-priseur).

A un signal donné par M. le Curé, l'encanteur prit au hasard (dit-il) un panier sur la table et le mit aux enchères. Rien n'indiquait et personne n'était censé savoir à qui le panier appartenait, sauf l'encanteur qui l'avait reçu des mains de la jeune fille. Souvent (du moins, je le crois) il aver-tissait d'un signe convenu le cavalier de la demoiselle, quand celle-ci ne le renseignait pas elle-même.

Mon panier n'était pas plus vilain que les autres ; mais n'ayant pas encore de cavalier et connaissant relativement peu de monde, j'avais une peur affreuse qu'il se vendit mal, car il paraît que c'est un déshonneur pour la propriétaire. Vendu le septième, il a atteint quinze francs, ce qui est un peu au dessus de la moyenne. Vous pensez si j'étais contente et fière. Il a été acheté par un Canadien : Baptiste Lafleur, un grand jeune homme qui va encore à l'école et que je connais un peu.

Quand les enchères ont été terminées, il est venu me trouver en disant : C'est à toi ce panier. — Oui, lui dis-je, un peu étonnée de ce qu'il me tutoyait, mais j'ai appris que c'est l'habitude ici. — Alors, viens luncher avec moi. — Je l'ai suivi sur un banc pendant que les autres jeunes filles faisaient de même, car c'est l'usage que nous mangions avec l'acheteur le contenu du panier, que ce dernier emporte ensuite comme souvenir. Arrivés au banc, il m'a dit : Assieds-toi, gêne-toi pas et fais voir ce qu'il y a là-dedans. — Nous avons mangé en riant et causant, les sandwiches, les petits gâteaux et vidé la petite houteille de vin que vous m'aviez donnée.

— Il n'y a rien eu de particulier? demanda M. Rolland.

— Oui, c'est vrai. j'oubliais. Les prix de chaque panier allaient de 3 f. 75 à 30 francs. Ce dernier prix a été atteint par le panier de celle qu'on appelle ici : La Belle des Belles. Ce n'est point son cavalier qui l'a acheté, mais un rival qu'elle déteste et qui a sans doute agi ainsi pour lui faire une farce. Il lui a fallu manger avec ce jeune homme, mais on voyait que c'était à contre-cœur. Il paraît qu'elle est furieuse contre son cavalier et qu'une rupture est possible ! Pendant la dinette, M. le Curé se promenait dans la salle, disant un mot à chaque couple. Tiens, j'oubliais de vous dire aussi que mon grand frère ici présent a acheté 7 fr. 50 le panier d'une Canadienne : M^{lle} Blanche Ladouceur, une camarade d'école, avec laquelle il paraît au mieux. Au départ, j'ai même dit en riant à la jeune fille : Au revoir, ma future belle-sœur !

— Pour être juste, s'écria Léon, Madeleine aurait dû ajouter que l'acheteur de son panier lui a fait la meilleure impression. Si j'étais taquin comme elle, j'aurais aussi bien pu lui dire : Adieu, futur beau-frère !

— Ainsi, dit M. Girard, me voilà menacé de perdre mes deux enfants d'un seul coup.

— Rassure-toi, répondit sa femme : Tout cela n'est que de l'enfantillage. Le meilleur résultat de la soirée, c'est qu'elle produit 260 fr., nous a annoncé M. le Curé, qui vont servir à réparer les murs du cimetière. Voilà le véritable beau côté de cette réunion.

— Que pensez-vous de ces soirées de paniers? demanda le fermier.

— Je n'y vois rien de mal. J'ai cependant remarqué

que l'on a trop l'air ici de peser la considération des jeunes filles à la cherté de leurs paniers et que la vanité et la jalousie doivent souvent y trouver leur compte.

Noël arriva. Un vent assez vif, qui rendait les sorties pénibles, nuisit à l'éclat de cette fête si belle et si touchante qui vient couronner l'année. Cependant l'abbé Boussard, aidé des bonnes sœurs et de ses paroissiens, donna dans son église joliment ornée toute la solennité possible aux cérémonies : les chanteurs ne manquaient pas de talent, et M. Girard leur apporta l'appoint d'une voix juste et puissante. A la maison ce fut une journée animée et joyeuse ; dans la salle à manger que décoraient de petites branches de sapin étaient réunis quelques invités et la ménagère s'était surpassée pour faire apprécier la cuisine et les pâtisseries normandes. Aimable fête qui transportait par la pensée les nouveaux colons dans le cher village natal... si loin, si loin par delà l'Océan.

Le jour de l'an s'écoula dans l'intimité. M. Roland offrit aux enfants quelques livres se rapportant au Canada, et qui furent reçus avec gratitude. « Connaître le Canada, disait-il, c'est l'aimer ; et joindre l'amour du Canada à celui de la vieille France, c'est être deux fois Français ». Non seulement Léon et Madeleine, mais aussi leurs parents lisaient ces ouvrages avec un réel et profond intérêt, et c'était le sujet de conversations sans fin : Nous sommes déjà Canadiens, observaient-ils, et notre affection ne fait pas de différence entre les Français du vieux pays et ceux du Nouveau-Monde !

Dans la seconde quinzaine de janvier, un jeune Métis, qui avait travaillé à la ferme pendant les foins, vint annoncer qu'il se mariait le mardi suivant et qu'il serait content si tout le monde de la

ferme voulait venir à la noce. Après avoir consulté M. et M^{me} Girard, M. Rolland accepta.

— M^{me} Girard et les enfants, dit-il, iront à l'église et reviendront avec la noce. Quant à M. Girard et à moi, comme tous les engagés sont partis, nous ne pourrons vous rejoindre que dans l'après-midi, lorsque nous aurons fini le *train* (travail de chaque jour).

Quand tous deux arrivèrent à la maison où se faisait la noce, il était près de six heures. Le repas était fini depuis longtemps, mais à la table restée mise on leur servit force viandes, poissons, tartes, confitures, café, thé et whiskey. Puis, ils se rendirent dans un appartement voisin où l'on dansait, non pas les *sets*, valse et autres danses interdites par M. le Curé, mais les *rills* à huit, la gigue et autres danses locales.

Madeleine, toute animée, s'efforçait de tenir tête de son mieux à M. Lafleur qui dansait fort bien la gigue.

— En sautillant toujours presque à la même place, tu vas te fatiguer, lui dit son père.

— Il faut bien apprendre ! On m'a déjà montré le rill à huit, la danse du lièvre et l'on a promis de me faire danser la danse de la tortue, de l'écrevisse, du crochet, la danse du brandy, la danse des mouchoirs et d'autres dont je ne me rappelle plus les noms. Allons ! mon cher papa, ta petite fille n'a pas trop d'occasions de se divertir ! Laisse-la aujourd'hui prendre ses ébats sous l'œil de maman.

— Et de son petit cavalier ! dit le fermier.

— Il n'y a pas grand mal, je suppose. Allez donc voir un peu Léon qui fait des grâces là-bas auprès de M^{lle} Ladouceur.

— Coquine ! tu veux te débarrasser de nous. Eh bien on te quitte. Amuse-toi bien.

On était maintenant en plein hiver.

— Ici, dit M. Rolland à M. Girard, l'époque où le froid est le plus intense va du 15 janvier au 15 février. Le thermomètre descend souvent à 40° et plus d'une année je l'ai vu baisser un jour ou deux à 52°. En prenant des précautions on supporte assez facilement ces gros froids fort piquants assurément, mais qui, étant toujours secs, sont hygiéniques. Je préfère aller au village par 40° de froid et un air calme qu'avec 20° et du vent. C'est le vent, assez rare d'ailleurs, qui est dur à supporter.

Un soir, comme tous deux revenaient de veiller chez un voisin, il fit cette remarque : Demain, nous ne pourrons pas charrier de foin.

— Pourquoi donc ?

— Regardez le ciel. Vous voyez ces nombreux rayons aujourd'hui blancs mais qui parfois sont de toutes les couleurs du prisme ; ils paraissent émerger d'un même centre ; on dirait qu'ils semblent et ils changent continuellement de place. Ici, on croit que c'est une sorte d'aurore boréale, mais il faudrait être météorologiste pour vous expliquer ce phénomène. La croyance populaire dans la contrée est que ces rayons qu'on appelle des *marionnettes*, annoncent toujours du vent et j'ai remarqué que c'était souvent vrai. Voilà pourquoi je vous ai dit qu'à cause du vent qu'il fera demain nous ne pourrions pas charrier de foin.

— C'est un spectacle magnifique que je n'ai jamais vu en France et que je n'avais jamais remarqué ici.

— Ce n'est pas étonnant. Ces rayons n'apparaissent que dans l'hiver et toujours à une heure

avancée de la soirée, alors que tout le monde est généralement rentré à la maison.

M^{me} Girard ne sortait guère que le dimanche pour aller à la messe, mais parfois le samedi, lorsque le froid n'était pas trop intense, Léon la promenait en traîneau aux environs de la ferme. Son grand plaisir était d'effrayer sa mère en lui faisant grimper les montagnes russes. Elle le grondait bien un peu pour la forme, mais, reconnaissant qu'il n'y avait aucun danger, elle avait fini par y prendre plaisir et rentrait toujours contente de ces petites promenades qui l'entretenaient en bonne santé.



CHAPITRE XII

La Provision de Bois — Les Poudreries — L'Hospitalité

M. Girard et surtout sa femme étaient effrayés de la quantité de bois qu'on brûlait dans les poêles dont un ne s'éteignait jamais pendant la durée de l'hiver.

— Combien payez-vous donc la corde de bois ? demanda un jour la ménagère.

— Rien du tout jusqu'à présent, quand je le coupe et le transporte moi-même. Généralement je charge de ce travail un de mes engagés ; mais s'il est plus avantageux de les employer à d'autres ouvrages, il ne manque pas de personnes pour couper le bois à raison de 2 fr. 50 la corde, laquelle vaut 3 stères 62. On peut même trouver facilement des gens qui vous rendront chez vous une corde de bois pour 7 fr. 50 ou 10 fr. suivant la distance. Vous voyez que seuls les paresseux risquent de se laisser geler au Manitoba. J'ai toujours du bois sur ma ferme pour un an d'avance et chaque hiver je renouvelle ma provision. Comme il est bon que vous sachiez de quelle façon l'on procède, vous feriez bien d'accompagner quelquefois l'engagé qui y travaille cette année ; on prend le bois sec dans les endroits où le feu a passé. Si la provision n'est pas suffisante on abat du bois vert qui a bien le temps de sécher pendant l'été. On coupe de préférence le bois pendant l'hiver parce qu'il se fend plus facilement et que le charriage en gros traîneau est bien plus aisé qu'en wagon. Le charriage du bois à la ferme doit être terminé avant la fonte des neiges.

Les enfants allaient toujours à l'école. Un matin, ils étaient partis par un beau temps, quand vers deux heures la neige commença à tomber et sous la poussée d'un vent violent qui s'éleva tout à coup, se mit à tourbillonner de tous les côtés. C'était l'annonce et le début d'une poudrerie.

On avait bien recommandé aux bonnes sœurs qui dirigeaient l'école de renvoyer de suite les enfants à la moindre apparence de mauvais temps ou de les garder si une tempête se déchaînait subitement. Malgré ces précautions, M^{me} Girard était inquiète et voulait que son mari allât au devant de Léon et de Madeleine.

— Si vous tenez à devenir veuve, lui dit M. Rolland, c'est un bon moyen à employer, car le péril est réel pour qui ne le connaît pas encore. J'irai moi-même avec mon engagé métis et nous ferons de meilleure besogne que votre mari ne pourrait faire. Restez tous deux tranquillement ici et préparez-nous, en cas de besoin, un bon grog et des linges chauds. La poudrerie en somme ne fait que commencer et nous serons certainement rentrés avant qu'elle ne soit dans toute sa force.

Montés sur les deux bronchos, M. Rolland et le Métis partirent de suite, accompagnés de Pataud.

A peu près à mi-chemin du village, ils aperçurent les enfants qui revenaient au pas ; le cheval, à cause du vent, se refusant à trotter. Ils arrivèrent sur eux sans être vus et au moment même où le cheval, manquant la route, s'enfonçait dans la neige molle et ne voulait plus avancer. Madeleine commençait à s'effrayer, quand elle aperçut à côté d'elle le fermier qui lui souriait et lui demandait ce qu'elle faisait là. Complètement rassurée, elle se mit à rire en disant : Dame ! Nous vous attendions !

On remit le cheval sur le chemin. Léon enfourcha le cheval de M. Rolland, et ce dernier s'assit dans le traîneau, à côté de Madeleine.

— Marche de près dans les traces du Métis qui ira en avant, dit le fermier, ou plutôt laisse ton cheval suivre son camarade, moi je marcherai derrière vous. Ce qu'il faut, c'est rester toujours les uns près des autres.

On rentra au pas, mais sans trop d'encombre, à la Sapinière, où un bon grog et la chaleur du poêle remirent les enfants en bonne humeur.

— Tu n'as rien de gelé ? avait demandé M^{me} Girard à sa fille.

— Non, maman. J'ai même eu souvent plus froid qu'aujourd'hui ; ce qui m'ennuyait et surtout m'effrayait, c'est qu'on ne voyait presque rien à quelques mètres devant soi.

— Pourquoi êtes-vous partis par un temps pareil ?

— Quand les bonnes sœurs nous ont dit de partir il tombait très peu de neige et il ne faisait pas de vent ; elles pensaient que nous avions bien le temps d'arriver avant que l'ouragan ne se déchaînât.

— Eh bien, mes amis, s'écria le fermier, en voilà pour deux ou trois jours ; c'est l'habitude des poudreries au Manitoba.

On allait passer à table pour souper quand Pataud se mit à aboyer. L'engagé sortit et crut entendre la clochette d'un traîneau, puis rien, et enfin comme des cris d'appel. Il rentra prévenir M. Rolland, pensant que quelqu'un se trouvait en détresse. On se munit de lanternes et l'on partit à la découverte.

Les cris se faisaient entendre de nouveau ; avec l'aide du chien on arriva assez vite à l'endroit d'où ils paraissaient venir : dans un traîneau une jeune

filles criaient et pleuraient ; le cheval était tombé dans une petite excavation où il se débattait en vain, et près de lui se tenait un homme qui essayait de le dételier.

Grâce à sa lanterne, le fermier reconnut M. et M^{lle} Ladouceur qui revenaient de visiter un parent.

— Je croyais, dit M. Ladouceur, avoir encore le temps de rentrer au village, quand, la poudrerie devenant plus *méchante*, je décidai de m'arrêter chez vous, à cause surtout de ma fille. J'approchais de votre barrière, quand mon cheval manquant le chemin sans que je m'en aperçoive alla s'abattre dans ce trou.

On parvint à remettre le cheval sur pied et l'on revint à la ferme. Léon donnait fièrement le bras à M^{lle} Ladouceur pour entrer dans la salle.

Le souper et la soirée se passèrent gaiement, pendant qu'au dehors le vent roule avec violence entraînant la neige dans une course folle et que les arbres décharnés plient et se tordent dans la tempête. Madeleine était enchantée d'avoir une compagne et lui disait : Tu as de la chance et tu dois des remerciements à la poudrerie qui te permet de passer la soirée avec ton cavalier.

— Voyez-vous la jalouse ! riposta Léon, si cela te fait plaisir je puis écrire à M. Lafleur de venir un de ces soirs verser à la porte de la Sapinière. Il est bien capable de risquer l'aventure pour tes beaux yeux !

— En sortant avec nous, dit M. Rolland, Léon ignorait certainement qu'il allait secourir et c'est juste qu'il ait été récompensé de son courage et de son bon cœur.

— Dans ces jours de tempête, observa M. Girard,

vous devez avoir parfois des voyageurs qui demandent l'hospitalité.

— Assez souvent. D'ailleurs, qu'il fasse beau ou mauvais, l'hospitalité ne se refuse jamais ici et, à moins d'abus évidents, elle est toujours donnée volontiers et d'ordinaire à titre gracieux. Ce n'est du reste qu'un acte de réciprocité, car ceux qui l'accordent aujourd'hui peuvent avoir besoin du même secours un jour ou l'autre.

Le lendemain, grâce à une courte accalmie, M. Ladouceur put regagner le village, mais il laissa par précaution sa fille que l'on reconduisit le dimanche suivant, en allant à la messe.



CHAPITRE XIII

Le Printemps — Visite de Homesteads — M. Girard retourne travailler — Les Morilles

La fonte des neiges avait rempli d'eau les coulées de la plaine et, pour se rendre à l'école, les enfants devaient en traverser plusieurs. Madeleine avait d'abord eu un peu peur en voyant le cheval s'arrêter parfois au milieu de l'eau pour boire; mais bientôt elle s'en amusa. On ne faisait plus que traverser les coulées, on les suivait quelque temps dans leur longueur. Si tu savais, maman, disait Madeleine, comme c'est drôle de se promener en voiture dans l'eau !

M^{me} Girard n'était pas ravie du printemps et surtout du dégel. On ne peut faire, disait-elle, un pas dans la cour, sans être crotté affreusement et cette boue noirâtre et collante est tellement tenace, qu'il faut plusieurs jours pour la faire partir. Ce doit être la saison la plus désagréable du Manitoba.

Vers le quinze mars, M. Rolland reçut une lettre de M. Paterson lui disant qu'il avait besoin d'un *team* pour finir ses labours et l'aider à ensemençer.

— Si vous voulez me prêter vos chevaux, s'écria M. Girard, je suis prêt à partir; cela m'aidera à gagner un peu d'argent, car j'ai envie de m'installer à l'automne, ne voulant pas abuser de votre hospitalité.

— Je n'aurais pas osé vous le proposer, de crainte que M^{me} Girard ne me reprochât de vous éloigner d'elle, mais je vous approuve. Vous verrez comment se font les labours, les ensemençements et cela vous

servira plus tard. Ici, en plus d'une circonstance, l'expérience vaut autant que l'argent.

— Je vais vous dire mes projets :

J'avais d'abord eu l'intention d'attendre que mon fils ait dix-huit ans, pour pouvoir prendre deux homesteads contigus, ou du moins assez rapprochés, pour profiter de la loi qui permet à un colon demeurant avec son père dans un rayon de neuf milles, de pouvoir obtenir sa patente sans être obligé de demeurer et de construire une maison sur son lot, mais j'ai réfléchi qu'il me fallait attendre encore deux ans et je suis déterminé à prendre une concession de suite.

— Oui, je vois, vous avez hâte de devenir propriétaire ; c'est tout naturel, puisque vous êtes venu ici pour cela.

— Vous m'avez dit, la semaine dernière, qu'il y avait encore quelques homesteads à prendre à quarante milles à l'ouest d'ici, dans une région française, et de plus que, pour bien juger de la valeur d'un terrain, il fallait le voir au printemps et à l'automne. Je voudrais voir ces homesteads avant mon départ, j'y retournerai à l'automne et si l'un d'eux me plaît *je ferai mon entrée* de suite.

— Entendu. Je dois dire, en faveur de votre projet, que j'ai appris tout récemment qu'un chemin de fer depuis longtemps projeté allait enfin se faire et passer au travers ou du moins non loin de ce quartier assez déshérité actuellement au point de vue des communications. Si la ligne se construit, elle augmentera certainement la valeur des terres. Si vous le voulez, nous partirons la semaine prochaine, c'est un voyage de trois ou quatre jours, peut-être plus, suivant le temps et l'état de la route. Je prendrai un Métis pour nous accompagner.

— Pourquoi ce Métis, avec nous, puisque toutes les sections et townships sont indiqués par des poteaux ?

— Allons, vous êtes comme bien d'autres, vous vous figurez toujours être en France, avec de belles routes parsemées d'habitations et pourvues de multiples indicateurs. Vous n'avez pas encore passé de printemps ici et vous ne savez pas les surprises qu'il peut nous réserver. Le climat du Manitoba est très sain, mais il a ses inconvénients très dangereux pour les ivrognes et les imprudents. Nous ne sommes pas des ivrognes, évitons d'être imprudents. En tout temps les variations de température sont énormes ; et surtout à cette époque de l'année le temps est des plus incertains. Nous pouvons partir par un radieux soleil et être pris en route ou arriver avec une furieuse tempête de neige et un froid glacial. Êtes-vous capable d'allumer du feu quand la neige tombe par rafales ? Savez-vous dresser une tente assez solidement pour résister à un vent violent ou la disposer de manière à n'être pas mouillé à l'intérieur quand la pluie tombe par torrents ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, alors que nous y perdrons notre temps et notre patience, sans compter peut-être quelques doigts gelés, ce sera un jeu pour notre Métis de faire tout cela en très peu de temps. Vous verrez comment il procède et cela vous sera très utile, car il est excessivement rare qu'un colon ne soit obligé de coucher parfois à la belle étoile. Mais j'ai une autre raison pour le prendre. Il y a déjà quelques années que l'arpentage a été fait dans cette contrée et bien des poteaux indicateurs se trouvent aujourd'hui cachés dans des marais ou des bosquets ; quant aux lignes tirées dans les bois, la plupart ne sont plus apparentes. Ni vous ni moi ne serions capables de découvrir ces

poteaux et lignes sans y perdre un temps considérable. Le Métis que je prendrai a servi d'aide autrefois aux arpenteurs et sert fréquemment de guide à ceux qui veulent prendre des homesteads ; il vous dira de suite et exactement le rang, le township et le numéro de la section du terrain que vous aurez choisi. Vous éviterez ainsi une erreur toujours désagréable et parfois onéreuse. De plus, il est à même de nous donner sur la contrée des renseignements fort utiles.

La visite aux homesteads eut lieu la semaine suivante, sans incident. Plusieurs quartiers de sections plurent à M. Girard, qui, en homme prudent, réserva son choix définitif jusqu'à sa visite de l'automne.

Deux jours après son retour, M. Girard partait chez M. Paterson.

Vers la fin d'avril, Léon, en rentrant un soir de l'école, montra à M. Rolland ce qu'il croyait être un champignon, trouvé par lui sur le bord d'un bosquet et qui lui paraissait extraordinaire de forme.

— C'est une morille, lui dit le fermier, une variété de champignon très bonne à manger. Dans les printemps chauds et humides, elle abonde autour de ma ferme. Elle est peu appréciée ici, sauf des Français. Montre-la à ta mère, elle te dira d'en cueillir mais il ne faudra pas trop attendre, car la saison est courte et dure à peine un mois.

M. Rolland et M^{me} Girard, qui aimaient le jardinage semaient et plantaient légumes et fleurs. Madeleine avait son coin auquel personne ne devait toucher. Quant à Léon, il attendait les canards, montait à cheval et à l'occasion tournait le séparateur de la baratte.



CHAPITRE XIV

Retour de M. Girard — Principales Fêtes du Canada — La Fête des Métis

M. Girard rentra dans les premiers jours de mai, avec 910 fr. de gages, dont moitié lui revenait.

Je suis très content, dit-il, j'ai gagné ce que j'ai dépensé pour mes achats d'hiver et j'ai vu comment se font les labours et ensemencements. J'ai fait un peu de tout : j'ai labouré, conduit la semeuse et j'ai hersé. On n'a pas idée en France de la longueur de ces lignes de labourage et le travail serait même fort monotone, si l'on n'avait pas toujours plusieurs camarades qui vous suivent ou vous devancent. Il me semble que maintenant je pourrais me tirer d'affaire.

— Tant mieux, reprit le fermier. A propos de votre futur homestead, j'ai eu l'idée d'écrire au bureau des terres et j'ai bien fait, car le quart sud-ouest de la section 18 auquel vous songiez a été pris le mois dernier. Pour éviter toute nouvelle désillusion, je demanderai avant votre visite d'automne une nouvelle liste des homesteads restant à prendre.

— M. Rolland, fit gaiement Madeleine, un soir en rentrant de l'école, nous avons congé demain à cause de la Fête des arbres (arbor day); cependant on nous a dit de venir à l'école pour assister à la plantation et à la bénédiction des arbres. Il y aura ensuite collation et divers jeux.

— Encore une fête civique, probablement, observa M^{me} Girard.

— Oui, elle a été instituée pour favoriser le reboi-

sement de la plaine et pour donner de l'abri et un plus bel aspect aux fermes.

— Est-ce qu'il y en a d'autres ?

— Certainement. Le 24 mai est le *Victoria day*, le jour où l'on fêtait la reine Victoria. Cette fête a été maintenue sur le désir exprès du roi d'Angleterre. Le 1^{er} juillet est la *Fête de la Puissance*. Au commencement de septembre il y a la *Fête du travail* ou Labor day, et enfin en novembre le *Thanksgiving day* ou *Jour d'actions de grâce* dont nous avons parlé l'année dernière.

— Est-ce que toutes ces fêtes sont célébrées partout ?

— Non, dans les centres seulement, où les banques et les magasins sont fermés.

— Mais il y a d'autres fêtes populaires, ajouta M. Girard. Ainsi je sais que les Irlandais célèbrent la Saint-Patrice le 17 mars.

— Oui, repartit le fermier, c'est le jour où les enfants perdus de la verte Erin se retrouvent et se remémorent leur patrie. Les Canadiens-Français ont aussi une date...

— La St-Jean-Baptiste ! s'écria Léon.

— Le 24 juin ! Voilà notre fête, à nous, dit vivement Madeleine.

— Vous le voyez, remarqua en souriant M^{me} Girard, nous sommes tout à fait Canadiens.

— Vous avez raison, reprit le fermier. Canadiens-Français, Français, Belges, nous avons une race, nous avons une langue, nous avons une foi ; nous sommes une nationalité. L'histoire de ce pays est en grande partie une histoire française. Nous formons ici un peuple, c'est un fait ; ce peuple est vigoureux, il veut vivre, il n'a pas fini d'écrire ses annales.

annales glorieuses dans le passé, glorieuses, espérons-le, dans l'avenir, et, si Dieu le veut, au milieu de luttes pacifiques pour le progrès et pour le bien. Il ne faut pas que les occupations ordinaires de la vie nous fassent perdre de vue le noble rôle que nous avons à remplir sur le sol d'Amérique, et ce rôle devrait nous être toujours présent à l'esprit ; l'idéal embellit l'existence et lui donne du prix. Mais, pour renouveler en nous ces sentiments élevés il est bon qu'un jour dans l'année nous rassemble, qu'on évoque devant nous les grandeurs de notre histoire, que le bilan soit dressé de nos gains et de nos pertes, que nous fassions entre nous un sévère examen de conscience et que nous prenions enfin les résolutions qui facilitent notre essor national. Ce jour-là, cette fête, notre fête nationale, c'est la St-Jean-Baptiste !

Elle est célébrée non seulement au Canada, mais aux Etats-Unis, dans toutes les régions de l'Amérique du Nord où se trouvent des groupes notables d'habitants d'origine française : je dois toutefois mentionner que les Acadiens, qui sont les plus anciens colons de notre race, aujourd'hui répandus à la fois dans les provinces maritimes du Canada et dans les Etats voisins de la République, ont adopté l'Assomption comme fête patronale.

En mainte contrée, et particulièrement au Manitoba, il est d'usage de donner plus d'éclat à la St-Jean-Baptiste en la fêtant à tour de rôle avec grande solennité dans les principaux centres canadiens-français. Le rendez-vous est à La Jemeraye où se tiendra une importante convention : La Jemeraye est un bourg situé vers le sud à quatre-vingts milles d'ici environ. Il doit son nom au neveu et compagnon de La Verendrye, l'illustre découvreur de

l'Ouest canadien jusqu'aux Rocheuses. Il y aura du mouvement et de l'entrain !

Nous n'aurons cette fois à Vauquelin qu'un 24 juin fort modeste. En revanche vous verrez la fête des Métis qui aura lieu le 5 juillet et qui se tient dans une grande prairie à un kilomètre de l'église.

— M. Lafleur a promis de m'y promener en voiture ! s'écria Madeleine.

— Ah ! il paraît que mademoiselle a déjà fait des projets ; et s'adressant à Léon : tu as l'air triste, mais j'en devine la cause. Reprends ta gaieté, je te prêterai cheval et voiture pour faire aussi le gentleman et pouvoir promener M^{lle} Ladouceur.

— C'est donc l'habitude ? reprit M^{me} Girard.

— Oui, et l'on n'y voit aucun mal. Ce jour-là les parents préféreraient plutôt aller à pied que de priver leurs enfants de ce plaisir. C'est un honneur pour la jeunesse de se promener sur l'hippodrome pendant l'intervalle des courses ; être sans cavalier ou sans blonde est une désolation !

L'église était joliment décorée pour la St-Jean-Baptiste, le chœur orné de drapeaux tricolores et de drapeaux dits « Carillon Sacré-Cœur » ; ces derniers, en forme de bannière, sont une modification du glorieux étendard sous lequel combattirent, à Carillon, les Canadiens-Français. Dans une mâle harangue, M. le curé Boussard rappela à ses paroissiens quelles solides vertus religieuses et civiques ont assuré le salut de notre race dans le passé et montra qu'elles sont la condition nécessaire de sa prospérité future.

Les habitants de la Sapinière passèrent gaie-ment une partie de la journée chez un fermier du voisinage.

Le 5 juillet, vers onze heures, tout le monde

quittait la ferme, Léon dans un *buggy* tout neuf attelé de son *broncho* favori, et les époux Girard, M. Rolland et Madeleine dans une *démocrate* (voiture à quatre roues).

Sous une grande tente dressée à l'ombre d'un minuscule bosquet situé au milieu de la prairie, se tenait le restaurant où presque tout le monde venait manger à tour de rôle. Une vraie petite tour de Babel où l'on entendait parler, outre le français, anglais, allemand, hollandais, crie, sauteurs, etc.

Le programme de la fête comprenait : courses de chevaux, jeux de baseball et tennis, courses d'hommes mariés, courses de dames, de jeunes filles, courses d'hommes gras, de femmes grasses, de femmes mariées, etc. tug of war.

— Voilà un programme pas ordinaire, dit M^{me} Girard, mais que veut dire Tug of war ?

— C'est un jeu anglo-américain, répondit M. Rolland et qui est censé représenter l'image de la guerre. Les concurrents sont divisés en deux groupes. Chaque groupe saisit l'extrémité d'un gros câble ; à un signal donné tous tirent et le côté qui entraîne l'autre est victorieux. Le résultat curieux de ce jeu, c'est que les vainqueurs tombent presque tous sur le dos, alors que les vaincus restent généralement debout. Très souvent la lutte se fait entre célibataires et hommes mariés et, comme pour attester le bon côté du mariage, les hommes mariés battent fréquemment les célibataires.

Aux alentours du restaurant, l'on vendait cidre, boissons de tempérance, bonbons, fruits, cigares et de temps en temps les jeunes gens qui se promenaient sur l'hippodrome avec leurs blondes venaient se rafraîchir.

A une faible distance se tenait un campement de

quelques familles sauvages venues des environs. La marmite suspendue sur le feu à l'entrée des tentes au moyen d'un triangle de branches, les *papooses* (bébés) dormant dans des filets suspendus aux branchards relevés ou aux ridelles de la charrette, les longues tresses noires de la chevelure des hommes et les couleurs voyantes du costume des *squaws*, tout cela étonnait et intéressait M^{me} Girard et il fallait que le fermier lui donnât force renseignements sur leurs mœurs et coutumes.

M. Girard s'amusait à voir les courses. Les chevaux de galop, presque tous de la localité, étaient montés sans selle par des jeunes gens en bras de chemise et n'ayant pour toute coiffure qu'un foulard noué autour de la tête.

Vers six heures il fallut rentrer pour faire le train, car ce jour-là, on ne doit pas compter sur les engagés, qui, à Vauquelin, sont pour la plupart Métis et entendent profiter entièrement de leur fête.

Quelques jours plus tard, au dessert d'un dîner plus copieux qu'à l'ordinaire, M. Rolland déboucha une bouteille de champagne, la dernière d'une caisse, cadeau de son parent de France.

Après avoir rempli les verres, il se leva et dit : voici l'anniversaire de votre arrivée parmi nous, je bois à vos santés et à votre succès !

— Comment, déjà un an ! s'écria M. Girard. Et nous, nous buvons à notre hôte et, je puis dire, à notre bienfaiteur.

— Non ! Votre conseiller seulement et votre ami. Alors, l'année ne vous a pas semblé bien longue ?

— Non certainement, on est toujours occupé, et puis nous ne sommes pas isolés et perdus.

— Enfin, êtes-vous content ?

— Oui ; je suis habitué au pays et j'ai confiance dans l'avenir.

— Et vous, Madame ?

— Moi aussi. Je ne pensais pas me plaire autant au Canada. Quelques accès de mélancolie ont vite cédé devant la cordialité des habitants, l'attrait d'occupations nouvelles et variées et la satisfaction des miens.

— Je ne demande rien aux enfants qui paraissent avoir trouvé au Manitoba leurs âmes sœurs.

— Oh ! le méchant taquin ! s'écria Madeleine, en lui souriant.



FIN D'APPRENTISSAGE

I

Anniversaire de l'Arrivée — La Question des Homesteads — Utilité de l'Anglais ; le Français, langue nationale

Au jour anniversaire de leur arrivée, après le souper, les époux Girard et les enfants devisaient gaiement avec leur hôte. La conversation prit bientôt un tour sérieux lorsque le fermier dit aux nouveaux colons : Voilà donc un an que vous êtes ici, et, sans avoir touché à votre argent de France, vous avez pu, avec vos seuls gages, faire face à toutes vos dépenses. De plus, vous, mon ami, vous n'avez pas été obligé, comme bien d'autres, à aller travailler sur les chemins de fer et dans les chantiers à bois, travaux pénibles pour un arrivant et où l'on trouve parfois des fréquentations peu agréables.

— Certainement, mais c'est à vous que nous le devons.

— Bien, j'admets que je vous ai aidé un peu. Mais le résultat est dû surtout à ce que vous avez eu la sagesse de vous en rapporter à l'expérience des autres, sans vouloir agir à votre guise. Votre travail, votre sobriété et votre économie ont fait le reste.

— Voyez la bizarrerie ! En France on nous prêche sans cesse l'initiative, ici la routine est la condition de succès !

— Non pas ! Mais l'initiative doit avoir un point d'appui solide, la parfaite connaissance du domaine où elle veut s'exercer, jointe à beaucoup de bon sens et de réflexion. Avant de perfectionner des méthodes, il faut en devenir maître, se rendre compte des raisons qui les ont fait adopter et bien juger si tel changement ne supprimera pas certaines déficiences pour en introduire de beaucoup plus graves à la place.

Voici donc où vous en êtes : en ce qui concerne l'élevage, vous avez à peu près la science nécessaire. Vous connaissez assez les animaux pour acheter ou vendre. De son côté, M^{me} Girard a appris à faire le beurre et le fromage canadien. Passons à la culture : vous avez vu labourer, ensemer et battre ; mais vous n'avez pas été à la moisson, vous ne sauriez conduire une moissonneuse-lieuse (binder) et faire des dizains et meulons comme cela se pratique ici. Il vous faudra combler cette lacune cette année. Dès que vous croirez en savoir assez, vous reviendrez de suite choisir votre concession.

— Voilà la grande affaire !

— Oui. La région de la rivière à la Perche que je vous ai signalée et qui vous a souri offre de précieux avantages. Le sol y est bon, suffisamment boisé, l'eau s'y rencontre à peu de profondeur ; le chemin de fer ne tardera pas beaucoup à la traverser. Ceci est pour le côté matériel, et l'importance en est considérable. Mais ne vous y trompez pas : ces conditions sont aisées à réunir dans les centaines et des centaines de contrées de notre Ouest canadien dont vous connaissez comme moi la fertilité. Le point de vue moral...

— La région est française...

— Ou plutôt le sera. Les colons, fort disséminés à l'heure actuelle, sont les uns Métis, les autres Canadiens-Français ou Français, ces derniers amenés par un prêtre, M. l'abbé Thiéblot, qui se préoccupe de diriger sur ce canton des paysans de la mère-patrie ; c'est l'avenir assuré pour notre race. Vous resterez au milieu de compatriotes, certain de sauvegarder votre langue et votre nationalité. En ce moment la rivière à la Perche est une simple mission ; mais, lorsque la population aura sensiblement augmenté, il s'y formera une paroisse avec un curé résidant et peu à peu s'y trouveront rassemblés tous les éléments constitutifs d'un véritable centre rural.

Voyons maintenant quelles obligations doit remplir le colon qui prend un homestead, avant d'obtenir sa *patente*, c'est-à-dire son titre de propriété.

Et M. Rolland qui s'était procuré les derniers règlements sur ce sujet les expliqua à M. Girard.

Au bout de trois ans, ajouta-t-il, si vous croyez avoir satisfait à toutes les conditions imposées, vous faites votre demande de patente, que le gouvernement délivre sur un rapport de l'inspecteur.

Comme vous êtes étranger, vous aurez à justifier de votre naturalisation ; elle nécessite un simple serment d'allégeance qui ne comporte aucune renonciation blessante et qui n'assure même pas la protection du gouvernement britannique si, quittant le Canada, on va s'établir dans un autre pays. En revanche, elle confère tous droits politiques et autres, et vous permettra plus tard de devenir conseiller municipal, juge de paix, magistrat, etc.

— Eh ! Eh ! mon ami, dit en souriant M^{me} Girard, nous allons être dans les honneurs !

— Honneurs lucratifs, Madame, reprit le fermier, et qui ne sont pas à dédaigner. Les conseillers ont des jetons de présence ; un greffier gagne 2 à 3,000 fr. par an, un constable se fait 300 fr. par mois ; les shérifs, les juges de paix ont des commissions. Et notez bien que ces fonctions ne sont pas incompatibles avec l'exploitation d'une ferme ou l'exercice d'un métier manuel.

— Alors, demanda Madeleine, si papa est un jour élu maire, il aura un uniforme ?

— Non, Mademoiselle, pas d'uniforme, pas la moindre écharpe ! Mais consolez-vous ; il cumulera les dignités, il sera en même temps, de droit, juge de paix dans l'étendue de la municipalité.

Il est bon d'observer à ce propos que la similitude des noms n'entraîne pas l'identité des pouvoirs et des fonctions dans notre pays et en France. Ainsi les notaires sont ici de simples particuliers nommés par la province après un examen très sommaire passé devant un juge ; ils ne gardent aucune *minute* et ne font que donner l'authenticité aux actes privés.

Eh bien ! Revenons à ces charges bien rémunérées ; pour les obtenir, il faut savoir l'anglais, car il est nécessaire de pouvoir faire un rapport, donner ou recevoir des ordres en cette langue. Vous voyez donc combien il est utile de l'étudier et de la posséder ensuite d'une manière satisfaisante ; et c'est pourquoi, dès votre arrivée, j'ai attiré votre attention sur ce point.

— En somme, questionna Léon, c'est une connaissance de luxe, bonne pour les candidats à ces fonctions aussi avantageuses qu'honorifiques dont vous venez de nous parler ?

— Non pas ! Les colons peuvent assurément se passer de l'anglais, puisque, en fait, un très grand nombre d'entre eux n'en savent pas un traître mot

et parviennent néanmoins à se tirer d'affaire. Ils atténuent même considérablement les inconvénients de leur situation en allant s'établir auprès de compatriotes déjà fixés depuis longtemps dans le pays. Mais l'impossibilité de lire les journaux anglais (les plus répandus), de traiter avec des Anglais et tout simplement de parcourir la plupart des annonces est à coup sûr une grosse gêne et peut devenir une source d'ennuis.

— Il ne faut pas se dissimuler, observa M. Girard, que c'est là une situation fort inquiétante pour notre langue. Elle est ici une langue étrangère.

— C'est là une erreur complète, répliqua le fermier. A Vauquelin quelle inscription lisez-vous sur le « City Hall » ? « Mairie » !, et sur le « Post Office » ? « Hôtel de la Poste » ! Ces simples faits suffisent à vous prouver qu'au Canada le français n'est pas une langue étrangère.

Ce sont les Canadiens-Français qui, après la conquête, en ont obtenu peu à peu la reconnaissance officielle par les Actes de 1774, 1791, 1849 ; enfin, en 1867, l'Acte de l'Amerique du Nord, en établissant la Confédération canadienne, faisait du français *l'une des deux langues nationales* de la Puissance.

Sans doute, l'anglais, en dehors de la province de Québec, a une grosse prépondérance et il est l'idiome commun du commerce et de l'industrie. Mais il nous appartient à nous, hommes de race française, de conserver et d'étendre tous les droits que la loi nous confère, de les exercer jalousement, sans défaillance et sans répit. Un jour, je me trouvais avec mon vieil ami Paterson dans les bureaux de l'immigration, à Winnipeg, et j'y demandais certains renseignements. L'employé s'obstinait à me répondre en anglais ; avec un calme parfait et une patience inaltérable je réclamai des explications en français,

et ma ténacité eut enfin raison de l'opiniâtreté irlandaise (car les Anglais les plus intransigeants sont généralement... des Irlandais). Comme M. Paterson s'étonnait de mon attitude et me disait : « Mais vous parlez l'anglais aussi bien que moi ! », je lui répondis : « Lorsque j'ai le droit de parler français, *je ne sais plus l'anglais* ». Mon ami me regarda, me serra vigoureusement la main et accentua : « Vous avez raison ; vous êtes un homme ».

Bref, pour nous, l'anglais est *une langue auxiliaire* : parlons anglais lorsque nous ne pouvons pas faire autrement. Luttons ardemment pour défendre et propager le français qui ne manque pas d'ennemis connus ou cachés.

« Aimons et respectons notre langue française, disait avec raison un journaliste de Québec, J.-P. Tardivel. Ne craignons pas de la parler en toute circonstance. La langue française, c'est notre drapeau national...

« Que ceux des nôtres qui ont réellement besoin de savoir l'anglais l'apprennent ; qu'ils l'apprennent bien. Mais qu'ils apprennent d'abord le français, et que le français reste toujours leur langue maternelle, leur *vraie* langue. » Et il ajoutait avec M^{sr} Laflèche « qu'il n'aimait pas à entendre ses compatriotes parler l'anglais sans au moins un petit accent français ». Mot profond, comme l'observe justement le remarquable journaliste, et digne d'être médité.



CHAPITRE II

Un Apôtre de la Civilisation : l'Abbé Thiéblot — Décisiens

A quelques jours de là, M. Girard et le fermier passaient à la cure. Ils y trouvèrent, en conversation animée avec le révérend Boussard, le missionnaire-colonisateur de la rivière à la Perche, l'abbé Thiéblot. Elancé, sec comme un cep de vigne, le visage coloré, osseux, ponctué d'un nez aquilin, ce fils de paysans bourguignons a une âme d'apôtre. Il a rêvé de jeter sur une vaste étendue de pays des groupes compacts de colons, de préparer ainsi la formation et d'assurer le développement d'une population catholique et française. Têtu, réfléchi, méthodique, il met au service de son idéal les qualités d'un homme pratique et positif ; il est du petit nombre de ceux qui, ayant des idées, savent et veulent irrésistiblement les réaliser. Ce sont des forces toujours dirigées du même côté ; à force de presser, elles brisent tous les obstacles et elles passent.

Sur la table, des plans sont étalés. L'abbé Thiéblot montre les homesteads vacants, les positions prises, celles à occuper. Voilà deux ans seulement qu'il s'est fait le champion de la colonisation française ; il a étudié la contrée, installé déjà une centaine de familles. Il va en installer le double, actuellement disséminées dans les vieilles paroisses et, comme les Girard, finissant d'apprendre leur métier de colons. Plusieurs centaines d'autres sont arrivées en juin et ont commencé à leur tour leur apprentissage ; elles se caseront l'an prochain. A la fin de

L'automne, l'abbé Thiéblot, conformément à son programme, repart en France ; tout l'hiver et le printemps il parcourt le pays, fait des centaines de conférences, rebute les paresseux, les désœuvrés, conseille à ceux qui sont bien chez eux d'y rester mais prêche aux paysans, prêts à s'engouffrer dans les villes, la colonisation au Canada, fonce sur les préjugés et les niaiseries répandus à l'encontre, conquiert tout ce qu'il y a d'intelligent et de patriote dans la vieille Gaule, se fait partout, dans les petites villes et dans les campagnes, des amis dévoués, actifs, qui répandent sans cesse la bonne parole, qui seront ses collaborateurs permanents.

Ah ! La grande et belle œuvre ! Et, coupée de brèves réponses ou soulignée d'approbations muettes du curé, la parole de l'abbé Thiéblot va, sur ce ton légèrement chantant et non sans charme de la province natale. — Nous ne sommes pas assez nombreux, dit-il, comme missionnaires-colonisateurs, et puis il nous faudrait bien coordonner nos efforts. Voyez les Bénédictins allemands ; ils ont une puissance d'action énorme ; c'est une large organisation où tout est prévu pour orienter l'immigration, pour recevoir, guider, grouper les colons, où tout fonctionne avec ampleur, régularité, précision. Aussi, ils font une besogne étonnante. La colonisation ne peut être l'œuvre de quelques isolés, elle doit être une vaste entreprise religieuse et patriotique.

En France, en Belgique, une incessante campagne de vulgarisation et de propagande par les amis du Canada français.

Ici, de grandes fermes d'apprentissage et d'attente pour former les jeunes gens à la science agricole, pour recevoir les nouveaux arrivés quelques jours ou quelques semaines avant de les diriger sur les

vieilles paroisses dont on a centralisé les demandes, formation de paroisses nouvelles dans des régions soigneusement choisies et suivant un plan bien établi. Cela ! Mais c'est admirablement l'affaire d'une société religieuse où l'unité de vue et de volonté est servie par une discipline volontairement consentie. Quel but ! Dans ce pays où se déversent des immigrants de toutes les langues et de toutes les sectes, ménager une réserve pour les colons catholiques, créer une nouvelle province de Québec, jeter les assises d'un peuple catholique et français sur ce sol où s'élaborent en partie les destinées de l'Amérique de demain, n'est-ce pas là une œuvre essentiellement religieuse et d'une portée incalculable ?

Et le regard vif et pénétrant de l'abbé avait des sautes brusques au loin, vers l'avenir entrevu !

Il causa gaiement avec M. Girard et lui apprit que quelques Normands allaient devenir ses voisins... à quinze ou vingt kilomètres.

Au retour de cette visite, le fermier dit à son hôte : Si vous tenez à gagner du temps, je vous conseillerais d'entrer en possession de votre terre de suite, comme cela est votre droit, et d'aller y passer les six mois de cet hiver ; mais pour cela, il vous faudra avoir fini la construction de votre maison avant les gros froids. Votre installation, cette année, sera forcément sommaire ; emmènerez-vous votre femme et vos enfants ? Vous savez que les débuts ne sont pas toujours roses et qu'il faut trimer et souffrir un peu, pour devenir en si peu de temps propriétaire de 460 acres de terre.

— Je me doute bien que les commencements ne sont pas des plus agréables, mais je suis prêt à les affronter ; je crains seulement que la vie ne soit trop dure pour ma femme et les enfants.

— Si je ne craignais aussi pour les enfants, j'accompagnerais avec plaisir mon mari, déclara M^{me} Girard.

— Alors, tout peut s'arranger. Je peux garder les enfants. Un an de plus d'école leur sera utile. Les maîtresses m'ayant dit beaucoup de bien de Madeleine, j'ai envie, si vous êtes de mon avis, de lui faire passer l'année prochaine son certificat de 3^e classe, qui lui permettrait au besoin d'être institutrice dans une petite école.

— Comment, s'écria M^{me} Girard, Madeleine pourrait être institutrice si jeune ?

— Certainement, il y a pénurie d'institutrices pour les écoles rurales et l'on ne peut se montrer difficile, il y a même des jeunes filles qui enseignent momentanément, sans avoir le moindre brevet.

— Et combien gagne-t-on ?

— Cela dépend de la municipalité et surtout des commissaires d'école ; mais beaucoup reçoivent 40 dollars (200 fr.) par mois et vous avouerez que cela n'est pas à dédaigner. De plus, la place est honorable et l'institutrice qui se conduit bien est estimée de tous et souvent même trouve à se marier dans la localité.

— Mais si l'école est située loin d'ici, où Madeleine trouvera-t-elle à se nourrir et loger ? Elle ne peut cependant pas aller dans un hôtel.

— Rassurez-vous, on trouvera facilement un ménage honnête, vivant à proximité de l'école, où elle sera reçue et traitée comme la fille de la maison, moyennant une pension très raisonnable.

— Mais si je m'en vais avec mon mari, qui fera votre ménage ?

— Soyez sans inquiétude, je trouverai bien une Métisse respectable qui vous remplacera et prendra soin des enfants.

— Dans ces conditions, s'écrièrent les époux Girard, nous acceptons votre offre avec reconnaissance.

— Maintenant, M. Girard, quand vous aurez définitivement choisi votre homestead, ferez-vous de la culture ou de l'élevage?

— Je commencerai par l'élevage; c'est moins hasardeux et plus en rapport avec mes moyens actuels. J'essaierai ensuite la culture mixte et, quand je me sentirai en mesure, il est probable que je me livrerai enfin à la culture des céréales, pour laquelle j'avoue avoir un faible.

— Je vous approuve. Un dernier conseil : Avant de partir pour la moisson, vous devriez vous familiariser un peu avec la hache, qui ne paraît pas pas être votre outil favori.

— Vous avez raison.

— La hache est le premier instrument du colon et son compagnon indispensable. La semaine prochaine j'envoie un Métis me couper des logs en forêt, pour agrandir une étable. Vous devriez l'accompagner et voir comment on peut économiser le temps et le travail, comment on coupe, ébranche les logs et comment on les sort le plus facilement du bois. Vous verrez ensuite comment il les taille en queue d'aronde, comment il arrive à les dresser en carré régulier. Tout cela vous servira pour aider à la construction de votre maison et vous mettra à même d'élever ensuite seul les autres petits bâtiments dont vous aurez besoin.



CHAPITRE III

Départ de M. Girard pour la moisson — L'Herbe à la Puce — Le petit tyran

Il y avait à peine une semaine que le fermier avait commencé ses foins quand il engagea M. Girard à partir. Vous devez arriver, lui dit-il, quelques jours avant la moisson afin de pouvoir étudier le *binden* et vous familiariser avec son mécanisme ; vous reviendrez aussitôt que vous croirez en savoir assez.

Déjà les nuits sont fraîches au mois d'août. Il faut se hâter de moissonner ces champs de blé dont l'opulence réjouit le regard de l'*habitant* et par où resplendit, dans le plein éclat de sa beauté, la prairie canadienne. Voici l'échancrure grandissante de cet admirable manteau doré, puis le sol pelé, rugueux, dépouillé. Ça et là se lèvent par bandes oies, canards et les grues au vol lourd.

Le 1^{er} septembre, jour de la rentrée des classes, les enfants retournèrent à l'école.

Le soir même, en revenant, Madeleine dit à sa mère : Maman, j'ai été voir une de mes camarades de classe, Bertha Laviolette, qui est malade depuis plusieurs jours. Dans quel état est-elle ! Ses mains, ses poignets et tout son visage sont enflés, remplis de pustules qui suintent et c'est à peine si l'on voit les yeux. Je ne la reconnaissais pas, elle qui a ordinairement la peau si belle et si fine.

— Elle a certainement la petite vérole et tu as été bien imprudente d'aller la voir.

— Rassurez-vous, interrompit M. Rolland, M^{lle} Laviolette n'a pas la petite vérole ou *picote*,

comme l'on dit ici. Il n'y a actuellement aucun cas de cette maladie dans la paroisse et s'il en était autrement la maison de M. Laviolette aurait été mise en quarantaine. On ne plaisante pas avec la picote que les Anglais redoutent plus que toutes les fièvres réunies.

Je sais ce que M^{lle} Bertha a et aura encore à plusieurs reprises, très probablement. L'année dernière, à peu près à cette époque, elle a attrapé ce qu'on appelle ici l'*Herbe à la Puce* et que les Anglais nomment : *The poison Ivy*.

C'est une espèce de plante grimpante s'élevant haut, quand elle peut s'attacher à un arbre ou à tout autre support ; elle ressemble un peu à la sal-separeille ou plutôt à la squine, mais n'a que trois feuilles au lieu de cinq.

Ces fleurs sont verdâtres et ses fruits blancs et visqueux tiennent jusqu'à l'hiver. Cette plante existe dans tout le Canada et une partie des États-Unis, mais elle croît surtout dans les mauvais terrains.

Le poison qui est contenu dans toutes les parties basses de la plante et reste même dans le bois desséché consiste en une huile non volatile, insoluble dans l'eau, ce qui fait que le lavage des mains et de la figure infectée ne suffit pas pour en arrêter l'effet.

Quelques jours après le contact surviennent de grandes démangeaisons, rougeurs, puis enflure et enfin l'éruption violente de petits boutons ayant quelque ressemblance avec les pustules de la petite vérole. Une fois la période d'inflammation passée, les boutons se dessèchent et finissent par disparaître, sans laisser, *chose extraordinaire*, la moindre trace sur la peau la plus délicate.

On prétend que cette éruption revient pendant sept années successives, si l'on ne se soigne pas immédiatement ; il est certain qu'elle revient plusieurs années de suite et toujours à peu près à la même époque.

Quelques personnes paraissent réfractaires à ce poison et d'autres au contraire y sont très susceptibles et le moindre contact les contamine.

Quelques jours plus tard, après le dîner, la conversation étant venue à tomber sur les mœurs et coutumes des oiseaux. — C'est drôle, s'écria Léon, au Manitoba la mode est renversée ; ce sont les petits oiseaux qui battent les gros. Nous avons vu aujourd'hui, Madeleine et moi, un tout petit oiseau poursuivant une grosse corneille et la harcelant à coups de bec. Celle-ci qui croassait de toutes ses forces avait l'air fort effrayée et ne paraissait avoir qu'un but : se sauver au plus vite.

— Tu es un bon observateur, Léon. Cet oiseau pas plus gros qu'un moineau appartient à la famille des *tyrant fly catchers* (terribles attrapeurs de mouches). Les Anglais le nomment : Kingbird et aussi Tyrannus, tyrannus. Nous, nous l'appelons simplement le *petit tyran*. Son plumage n'a rien de remarquable, mais il a un vol excessivement rapide. Un peu rageur, le gaillard sait se faire respecter. Malheur à l'oiseau plus ou moins gros (peu lui importe) qui, par mégarde, s'approche trop près de son nid ou excite sa colère. De suite, il le poursuit, vole constamment au-dessus de lui et à chaque instant lui tombe sur le dos, en frappant à coups de bec son corps, son cou et sa tête. Effrayés de ces attaques successives qu'ils ne peuvent éviter qu'en se jetant à terre, les gros oiseaux ne cherchent qu'à s'éloigner au plus vite.

Le *petit tyran* ne passe pas l'hiver au Manitoba et n'arrive qu'au printemps.

CHAPITRE IV

Retour de M. Girard — La Cure de Pembina

A la fin de la première semaine de septembre, M. Girard rentrait à la Sapinière — Je crois en savoir assez maintenant, dit-il au fermier, pour me tirer d'affaire. J'ai étudié et conduit le binder, fait des dizains, aidé à faire des meulons, qu'on ne couvre pas ici. Au moment de mon départ, il y avait déjà une ferme qui commençait à battre. En somme, les procédés de la moisson diffèrent peu de ceux de France, sauf que les machines sont plus puissantes et que le travail avance bien plus rapidement. Une chose m'a déplu, c'était de voir commencer à chauffer la locomobile avec des gerbes de blé, en attendant qu'il y ait assez de paille de battue. Les fermiers de France gémissaient de voir cela. Et la paille qui sort du séparateur hachée comme chair à pâté! Quel gâchis! Elle n'est plus bonne à rien.

— Vous dites vrai; mais cela changera avec le temps. Jusqu'à présent les terres n'ont pas eu besoin d'engrais et, les fermiers ayant eu généralement peu de bêtes à corne, la paille constituait même pour eux un encombrement; ils s'en débarrassaient en en brûlant la plus grande partie sur place. Mais, quand viendra la nécessité de fumer, les cultivateurs devront avoir un plus grand nombre de bestiaux et sauront bien alors tirer parti de la paille comme on le fait en France.

— Oui, observa M^{me} Girard, il y a ici des usages qui ont de quoi surprendre les gens frais arrivés d'Europe. Tenez, je me souviens de notre étonnement l'an dernier en voyant aux battages les engagés

mettre des gants pour travailler. Des gants ! N'est-ce pas bon pour des freluquets qui ne veulent pas mettre les mains à la pâte ! Eh bien ! presque tous les engagés en portent non seulement l'hiver où les grands froids les rendent indispensables, mais aussi l'été, pendant les mois les plus chauds, où les gants, au lieu d'être plus ou moins fourrés, sont de peau, de toile ou de coton, suivant la nature du travail.

— Aussi, Madame, reprit le fermier, malgré la grossièreté et parfois même la saleté de leurs travaux, les engagés conservent les mains aussi propres et aussi blanches que les employés de bureau. Du reste, ils sont très soigneux de leur personne et aucun ne se mettra à table sans passer au cabinet de toilette (lavatory) se laver le visage et les mains, se donner un coup de brosse et de peigne.

Un matin, l'air abattu, un colon du voisinage, M. Bilodeau, vint trouver M. Rolland et le pria de venir voir un de ses chevaux qui, suivant lui, était bien malade.

— Qu'est-ce que vous pensez qu'il a ?

— Une constipation opiniâtre ; son ventre est enflé et il ne veut ni son, ni avoine, ni foin. L'huile de lin, l'huile de castor, l'huile de croton, rien n'y fait. On m'a dit que vous possédiez une recette sauvage ; tâchez, je vous prie, de le sauver, car s'il meurt, ce sera une grosse perte pour moi qui n'en suis qu'à mes débuts.

— Bien, rentrez chez vous, je vous suivrai avant une heure et je ferai mon possible.

Après le départ du colon, M. Girard qui avait assisté à l'entretien dit au fermier : « Mais vous êtes donc aussi vétérinaire ? »

— Nullement, mon ami, et je n'ai fait aucune étude spéciale, seulement, depuis le temps que je

suis ici, j'ai observé et retenu pas mal de choses, bien moins par curiosité que par nécessité. Quand je suis arrivé à Vauquelin, le pays était loin d'être aussi peuplé qu'aujourd'hui et pour le soin des bêtes et des gens il ne fallait souvent compter que sur soi.

Vous savez que les sauvages ont bon nombre de remèdes dont quelques-uns ne sont point à dédaigner. J'ai eu, autrefois, l'occasion de rendre service à un chef d'une réserve voisine, qui par reconnaissance consentit enfin à m'en indiquer plusieurs; c'était une grande faveur qu'il me faisait, car les sauvages n'aiment pas généralement à divulguer leurs secrets.

L'un de ces remèdes qu'il m'indiqua s'applique justement au cas présent et je vais le préparer de suite. Il consiste simplement en une décoction de l'écorce de bois de pembina, ce petit arbre dont les fruits servent à Madeleine pour faire des confitures.

Les sauvages aiment le mystérieux et attribuent à cette décoction deux effets contraires, suivant la manière dont on a obtenu l'écorce.

D'après eux, si vous grattez (ou raclez) avec un couteau sur l'arbre *de haut en bas*, la décoction faite avec le produit obtenu aura raison immédiatement de la plus obstinée constipation.

Si, au contraire, vous enlevez l'écorce *de bas en haut*, l'effet de la décoction change de... direction et devient un violent vomitif.

Les gens qui veulent tout expliquer (et il en pleut partout) prétendent que cela peut être vrai.

En raclant de haut en bas (disent-ils), on n'enlève que la première écorce puissamment laxative, tandis qu'en raclant de bas en haut, on est porté, comme malgré soi, à entrer le couteau plus avant dans l'écorce et l'on enlève aussi la deuxième écorce qui

serait un très fort vomitif et capable d'annuler l'action de l'écorce extérieure.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette ingénieuse explication? Je ne sais. Et si vous désirez être fixé sur ce point, ajouta en souriant M. Rolland..... essayez! Ce dont je suis certain, le voici :

Le remède est excellent et il guérit le cheval si la pauvre bête n'est pas à toute extrémité. Allons, je vais, je l'espère, tirer d'embarras M. Bilodeau! qui avait l'air tout démonté. Au revoir!

La recette sauvage eut le succès attendu et M. Girard se promit, lorsqu'il serait dans sa ferme, de faire lui aussi une provision d'écorce de pembina.



CHAPITRE V

Choix définitif de la Concession —

Vente à l'encan

A peine reposé, M. Girard repartait par une pure et belle matinée revoir les homesteads. Il était accompagné du Métis qui était du premier voyage. Après un examen sérieux, il se décida pour le quart sud-ouest de la section 18.

La terre que j'ai choisie, dit-il en rentrant à M. Rolland, est pour la plus grande partie en prairie naturelle parsemée de petits bosquets. Dans un coin, se trouve une portion de bois assez vieux pour me fournir pendant plusieurs années du bois de chauffage et même quelques logs pour construire. En général, la nature du sol est argileuse, bien que l'on trouve par places un peu de sable et de gravier. Le terrain s'incline très légèrement du nord au sud et une crique le traverse. A un mille plus bas serpente la rivière à la Perche. D'après les renseignements que j'ai pu avoir, cette crique n'est à sec que très rarement et me sera fort utile pour abreuver mes animaux. Sur la partie la plus élevée peu de foin, mais il est abondant et paraît de bonne qualité des deux côtés de la crique. Au besoin, je pourrai faire de la culture dans le haut et laisser le bas en pâturage. Ce qui me fait en outre plaisir, c'est que je ne serai pas isolé. Trois Français et deux Métis français viennent d'arriver dans les environs. Enfin, j'aurai comme voisin immédiat un Canadien-Français, qui s'est installé l'année dernière et a promis de me vendre tout le foin qui me sera nécessaire, puisqu'il est trop tard pour que j'en fasse cette

année et qu'il serait trop dispendieux d'en transporter d'ici.

— Allons, je vois que vous commencez à savoir vous débrouiller. Maintenant, il faut demain aller faire votre demande au bureau des terres, de peur qu'un autre colon vous devance; et puis vous occuper de la construction de votre maison qui doit être habitable, sinon finie, avant les gros froids. J'ai reçu hier une affiche annonçant la vente à l'encan d'un mobilier de ferme et de maison appartenant à un Anglais, qui part pour aller rejoindre ses parents dans la Colombie anglaise. Ce n'est qu'à six milles d'ici et vous devez y aller pour essayer d'acheter au moins ce qui vous est indispensable de suite : Un wagon et deux chevaux, pour aller et venir d'ici à votre homestead. Il peut se faire que vous trouviez l'occasion de faire de bons marchés.

— Comment se font ces ventes ?

— Comme en France. Tout est vendu au plus fort enchérisseur, mais aux risques et périls des acheteurs qui peuvent voir et examiner avant la vente. Au-dessous de dix dollars (50 francs) on paie comptant. Au-delà de cette somme, le vendeur accorde généralement un crédit de quatre à douze mois, suivant les circonstances; mais, dans ce cas, avant de prendre livraison, il faut souscrire au profit du vendeur un billet pour le montant dû, lequel billet doit être endossé par une personne reconnue solvable. Ordinairement, ce billet porte intérêt de 6 à 8 $\frac{1}{2}$ %. Je vous servirai de caution.

— Merci, et je vous affirme que je n'en abuserai pas.

— J'en suis convaincu. M^{me} Girard viendra avec nous et pourra trouver l'occasion d'acheter quelques-uns des objets qui vous sont nécessaires pour votre

ménage, puisque vous n'avez apporté de France que de la literie.

Le lendemain, M. Girard fit au bureau des terres la demande pour son homestead qui, se trouvant encore libre, lui fut accordé, sur paiement des dix dollars exigés.

A la vente à l'encan, il acheta :

Deux juments brunes, de poids moyen, pouvant servir au trait et à la voiture et prétendues pleines d'un bon étalon, pour..... 250 dollars

Un wagon presque neuf..... 35

Un buggy, un bob-sleigh..... 45

Harnais de travail et de voiture.. 30

Charrue, herse..... 20

Une vache, devant vèler en novembre..... 35

M^{me} Girard, de son côté, acheta différents articles de ménage, pour.. 25

Total..... 440 dollars
ou 2200 francs

M. Girard paya comptant 40 dollars provenant de ses gages et fit pour le surplus un billet payable à sa demande sous un mois, bien qu'un crédit de huit mois lui fût accordé, ne voulant pas, disait-il, payer si longtemps un intérêt bien supérieur à celui qu'il recevait de la banque.

En revenant de la vente, la ménagère se réjouissait de ses acquisitions; elle s'amusait d'avoir eu un dîner gratuit. C'est en effet l'habitude dans les ventes à l'encan que le vendeur offre à dîner à toutes les personnes présentes à la vente et l'heure du repas est même indiquée dans l'affiche.

— C'est la première fois, disait-elle, que je prends un repas chez un Anglais, et, ma foi, je n'en ai pas de regret. Mais quel dessert! que de puddings, de tartes, de gelées et de confitures!

M. Girard gémissait un peu sur le trou que ces acquisitions allaient faire à son bas de laine.

— Voyons, lui dit le fermier, vos achats vous auraient-ils coûté moins cher en France?

— Non, certes.

— Pourriez-vous pour 50 francs vous installer sur cent soixante acres de terre, en avoir la jouissance, les faire valoir à votre gré et en devenir au bout de trois ans propriétaire?

— Certainement non.

— Eh bien, ne regrettez donc pas des dépenses qui sont nécessaires et ne constituent en somme qu'une avance indispensable pour vous créer une aisance certaine et une indépendance absolue. Tenez, vos acquisitions vont déjà vous être profitables : avec votre team, vous allez m'aider à finir mes foins et en retour je vous seconderai dans votre future installation. Avez-vous décidé l'emplacement de votre maison?

— Oui, à cinquante mètres de la crique, côté est, sur une petite éminence, à l'abri d'un bosquet qui nous préservera un peu des vents nord-ouest, qui sont les plus froids et les plus fréquents.

— Très bien, vous avez déjà vu des maisons en logs ; profitez de l'expérience que j'ai acquise. Au lieu de placer le premier carré sur le sol ou sur quatre pierres angulaires, comme cela se fait assez souvent, placez-le sur une petite fondation en pierres, si peu haute fût-elle. En agissant ainsi vous préserverez vos logs de la pourriture ; de plus, cela vous permettra d'avoir un peu plus de hauteur pour votre cave si la proximité de l'eau vous empêche de creuser avant. Rappelez-vous que la cave est tout ce qu'il y a de plus utile au colon.



CHAPITRE VI

Un léger accident — La racine

Un matin, M. Girard rentrait dans la cuisine, la main ensanglantée. En aiguisant un piquet, il venait de se couper un doigt et le sang sortait abondamment.

— Allons, docteur, dit-il au fermier, vous qui guérissez si bien les chevaux, êtes-vous capable aussi d'arrêter cette petite hémorragie ?

— Certainement, et bien que je n'aie à ma disposition ni amadou ni perchlorure de fer, je vais de suite empêcher le sang de couler. Tenez, vous avez de bonnes dents, mâchez-moi vivement cette petite racine, pendant que je vais nettoyer votre plaie et la désinfecter. Là, c'est fait. J'étends maintenant sur votre blessure une couche de la bouillie que vous venez de faire. Je recouvre de trois ou quatre tours de bandage et voilà l'hémorragie arrêtée.

— C'est vraiment merveilleux, dit la ménagère, qui avait assisté au pansement, et comment s'appelle cette racine ?

— Les Anglais l'appellent *Seneca root*, mais les sauvages et les Métis la nomment simplement *La Racine*. C'est une petite plante sauvage qui croît assez abondamment dans nos parages et du reste dans une grande partie du Canada. A la fin du printemps, elle porte une jolie fleur blanche en forme de pyramide qui rappelle un peu celle de la jacinthe. La racine seule est utilisable ; on la ramasse de mai à novembre. Sa demande est considérable et il s'en fait un grand commerce. On prétend qu'on en envoie beaucoup en Europe. Elle a probable-

ment d'autres mérites que celui d'être hémostatique, mais je ne puis vous renseigner à cet égard; je suis seulement porté à croire qu'elle entre dans la confection de bon nombre de remèdes patentés. Ici, les Métis en retirent un assez joli bénéfice. Suivant l'expression locale, ils vont ou partent à la racine, dans une voiture, avec femme et enfants, pour deux, trois mois et même plus.

Arrivés à un bon endroit ils campent et vous les voyez, du matin au soir, chacun armé d'un petit outil à peu près pareil à celui dont les paysans se servent en France pour écharbonner le blé, arracher la plante de terre, couper le feuillage au ras du collet et mettre la racine dans le sac qu'ils portent. Jamais les *stores* ne refusent d'acheter la racine, soit sèche, soit verte, elle perd beaucoup de son poids en se desséchant, mais se vend plus cher. L'année dernière le prix de la verte était 15 à 20 *cents* ou *sous* par livre et celui de la sèche 30 à 60. Les prix changent un peu chaque année mais vont plutôt en augmentant. Quand il n'y a plus de racine à un endroit, les Métis vont camper plus loin.

La chasse, la pêche et la racine, voilà les trois principales occupations des sauvages et de beaucoup de Métis.

Quand les Métis se blessent en bûchant dans le bois et qu'ils n'ont pas de racine sur eux, ils la remplacent par l'écorce extérieure du tremble et même par les feuilles de cet arbre, qu'ils mâchonnent aussi avant de l'appliquer sur la blessure.



CHAPITRE VII

Journaux et Revues — Vêtements

Tous les journaux et revues que vous recevez doivent vous coûter un bon prix. demanda un jour M. Girard au fermier qui revenait de la poste et déposait sur la table à manger un gros paquet de correspondance.

— Nullement, très peu de chose au contraire. D'abord vous voyez qu'il y a un grand nombre de prospectus et articles de réclame, que les commerçants distribuent gratis à profusion. Puis les journaux et revues sont à très bas prix, grâce aux magnifiques bénéfices qu'ils retirent des annonces commerciales, dès qu'ils peuvent justifier d'un tirage important. Pour obtenir le plus grand nombre de souscripteurs possible, les directeurs font des sacrifices, s'associent entre eux pour pouvoir faire de plus grandes réductions et offrent même aux abonnés des primes annuelles ou *premiums*.

Par suite d'une espèce d'abonnement avec l'Etat, les frais d'envoi direct des bureaux de la rédaction aux abonnés sont pour ainsi dire insignifiants.

Vous voyez ce journal hebdomadaire anglais de vingt et parfois vingt-quatre et trente feuilles, il me coûte cinq francs par an; cet autre, également anglais et qui a trente-deux pages, me coûterait le même prix si je le prenais seul; mais j'ai les deux ensemble pour six francs vingt-cinq. En n'en prenant qu'un ou les deux au prix régulier annuel de cinq francs chaque, j'ai droit à une prime consistant en: livres, pipes, blagues à tabac, porte-cigares et autres petits articles dont la nomenclature est donnée.

En temps d'élection, les prix sont encore réduits et très souvent pendant cette période les deux partis politiques vous inondent gratis de leurs journaux.

A Paris, certains journaux portent la date du lendemain du jour où ils paraissent réellement. En Amérique, ce procédé est jugé trop arriéré. Voici un journal de Montréal qui met au moins trois ou quatre jours à me parvenir et cependant je le reçois à la date exacte qu'il porte.

Mieux encore, voilà une revue mensuelle des Etats-Unis qui porte la date du 1^{er} juin et qui m'est parvenue le 1^{er} mai.

C'est pour nous à la campagne une grande distraction, et comme vous le voyez pas très coûteuse, de recevoir journaux et revues. Outre les anglais, nous en avons au Canada bon nombre de français, et il s'est fondé dans des genres divers — littérature ou sciences — des revues spéciales fort bien rédigées, des plus intéressantes, et qui font honneur à notre race en ce pays.

— Avez-vous aussi de ces petits almanachs, comme on en vend tant en France!

Oui, quelques-uns dans le Bas-Canada; mais au Manitoba ils sont rares. Ici, nous avons seulement les almanachs des marchands de remèdes patentés et les grands almanachs à effeuiller que nous accrochons aux murs; ils nous arrivent tous gratuitement, à titre de réclame, envoyés par les grandes maisons de commerce.

Et comme M. Girard feuilletait le catalogue de quelque « Bon Marché » ou « Louvre » de Winnipeg, le fermier lui demanda :

— Eh bien ! Finalement, avez-vous été content de vos acquisitions de l'an dernier?

— En bon Normand, je dois dire oui et non. Je n'ai rien à dire contre les prix, mais plusieurs

articles sont loin de m'avoir convenu. Quelles chemises ! Trop courtes, et les boutons du soi-disant plastron sautent pour peu que l'on respire trop fort ; ce ne sont pas des chemises, ce sont des étuis.

— Et les pantalons ?

— Trop longs, sapristi ! Ils montent trop haut et descendent trop bas. Exagération des deux bouts.

— Avec le temps vous vous y habituerez. Quand je suis venu, il y a vingt ans, c'était bien autre chose. Les pantalons vous habillaient en pompier de Nanterre. Dans le bas, il fallait relever l'extrémité par un revers de trois ou quatre pouces, pour être capable de marcher. Le plastron des chemises s'arrêtait au creux de l'estomac et elles étaient encore plus étroites et plus courtes qu'aujourd'hui. Vous voyez qu'il y a progrès et sous peu vous trouverez à vous habiller ici comme en France.

N'oublions pas d'ailleurs qu'il s'agit de *hardes faites*, c'est-à-dire de confections. Les vêtements sur mesure se font aussi bien au Manitoba qu'en Europe, mais ils sont jusqu'ici fort chers. Quant aux magasins de *semi-ready*, leurs vêtements sont taillés à l'avance mais ne sont finis qu'après essai de l'acheteur, et par conséquent les prix y sont intermédiaires entre ceux des confections et ceux des tailleurs.



CHAPITRE VIII

Nouvelles acquisitions à faire — Voyage à Winnipeg et à Saint-Beniface

Le soir du jour où M. Rolland terminait ses foins, il dit à son ami :

Maintenant que grâce à votre team, j'ai fini mes foins plus tôt que d'habitude, je vais m'occuper de vous. Votre billet va bientôt échoir et vous avez encore plusieurs choses à acheter. Comme j'espère, sur certains articles, pouvoir vous obtenir le prix du gros, nous irons à Winnipeg.

— Dites-moi donc ce que je dois encore acheter.

D'abord pour votre maison : Le Métis charpentier que vous prendrez construira le carré en logs et montera la charpente, mais il vous faut acheter portes et fenêtres, les planches, le papier goudronné et le bardeau pour la couverture, sans compter la chaux dont vous aurez aussi besoin. Pour vous-même : suivant le temps et les circonstances, il faut toujours compter un mois ou six semaines avant que vous puissiez loger dans votre maison et, pendant ce temps, vous serez obligé de coucher sous la tente. Je vous prêterai ma tente, mais il vous faudra acheter des couvertures, puis les outils indispensables à un colon, tels que : hache, scie, marteau, ciseau, etc. Et la nourriture ? M^{me} Girard vous préparera bien au départ quelques jours de *grub* (provisions), mais vous aurez ensuite à les renouveler. Un petit poêle, une marmite, un poêlon, une cafetière, une théière, quelques assiettes et tasses en fer blanc et deux seaux, voilà votre batterie de cuisine. Comme provisions : vous empor-

terez un sac de farine, du *bacon* (lard salé), des patates, de la graisse, du beurre, du thé pour votre Métis, du café, du sucre et quelques boîtes de conserves de viande, légumes et fruits. Je vous prêterai mon fusil; vous n'êtes pas grand chasseur, mais votre Métis, en dehors de ses heures de travail, trouvera moyen de vous tuer quelques pièces de gibier, pour varier un peu votre ordinaire. Vous prendrez aussi des cordages et une chaîne en fer, pour sortir les logs du bois. Enfin vous aurez à acheter vos provisions pour votre nourriture de tout l'hiver, quand, votre maison terminée, votre femme ira vous rejoindre. J'espère bien aller vous voir une fois ou deux, mais il est prudent d'avoir d'avance au moins ce qui vous est indispensable.

— A ce train-là, tout mon argent va y passer!

— Est-ce pour le laisser à la banque que vous l'avez apporté au Canada? Réfléchissez un peu. D'après le plan que vous m'avez montré votre maison comprendra : en bas, une salle à manger assez spacieuse et une cuisine qui deviendra plus tard une chambre, quand vous aurez construit une nouvelle cuisine en appentis. En haut, trois chambres en galetas. Ce ne sera pas luxueux, mais confortable et surtout chaud. Dites-moi donc dans quel pays du monde vous pourriez élever pareille construction (sur un terrain qui ne vous coûtera rien) pour la somme probable de deux cents piastres (mille francs) que cela vous reviendra?

— C'est juste, vous avez encore raison.

— A part quelques orages, septembre est le plus beau mois de l'année au Manitoba. En ce moment les routes sont belles et, si vous voulez m'en croire, nous irons à Winnipeg en wagon. Je prendrai mon team et vous le vôtre. Nous économiserons les frais de chemin de fer et nous pourrons rapporter

sinon tout, du moins une forte partie de vos acquisitions, gagnant ainsi les frais de transport. C'est un voyage de deux jours, mais j'ai à peu près à mi-chemin des amis, la famille Tremblay, qui nous donneront l'hospitalité pour la nuit. M^{me} Girard qui ne sort jamais viendra avec nous et verra ainsi un peu de la contrée.

— Accepté avec plaisir!

Deux jours après, l'on partait de grand matin par une brume légère et fraîche que vinrent dissiper les rayons du soleil. La route ne valait pas nos belles routes de France, mais elle n'était pas mauvaise avec son lit de gros gravier recouvert de sable, et les voitures allaient sans heurt et sans cahot. Il n'en eût pas été de même autrefois : alors on rejetait sur les chemins la terre retirée des fossés et les endroits bas et marécageux étaient relhaussés à l'aide de branches d'arbres, recouvertes de terre ou même de fumier, travail absurde, sale et à recommencer tous les trois mois; après une pluie, c'était impraticable.

Pas d'arbres sur les côtés de la route. La vue s'étend bien loin et l'aspect de la contrée change plusieurs fois. Tantôt ce sont des prairies où éclatent les rouges taches des lys; de place en place on traverse des coulées non plus comme jadis sur des ponts rustiques en petits trembles non équarris mais sur des ponts en fonte, ou bien en maçonnerie avec une charpente de planches de sapin. Tantôt ce sont de vastes champs où le blé ondulait naguère et que retourne à présent la charrue tandis que les battages se poursuivent avec activité; parfois on passe non loin des groupes d'engagés, voici les grandes voitures ambulantes où ils sont nourris et logés par les entrepreneurs qui vont de ferme en ferme battre à raison de tant le minot de grain.

Midi. On s'arrête et l'on descend dîner sur l'herbe. On allume du feu pour faire le café : Nous avons l'air d'un campement de Bohémiens ! remarque en riant M^{me} Girard. La promenade, l'air vif, le charme de cette matinée d'automne donnent aux voyageurs appétit et entrain. Pendant qu'ils laissent reposer leurs chevaux, l'activité reprend dans la plaine, on voit ici ou là, bien loin parfois, les engagés retourner au travail et le ronflement des machines arrive aux oreilles, bourdonnement ténu et monotone.

On repart. De longues heures encore roulent les wagons. Enfin, cachée d'abord par un bouquet de peupliers, voici la maison d'habitation des Tremblay, entourée sur trois côtés d'une galerie ouverte où l'on peut par les beaux jours se livrer à de menus travaux ou bien à d'agréables flâneries. Les teams s'arrêtent, et nos voyageurs reçoivent cet accueil vraiment cordial qui est de tradition dans les familles canadiennes. L'ami de M. Rolland est un fermier cossu ; ce jardin bien tenu, aux allées sablées — chose rare à la campagne — suffirait à le montrer. L'aspect de la maison est coquet ; elle est bien construite sur caves cimentées. Dans la salle à manger, dont le plancher est lavé, pendent aux murs quelques tableaux de plus de distinction que les modestes chromos qui en font l'ornement habituel. Après un souper où les jeunes filles ont déployé leur talent dans la confection de pâtisseries succulentes, comme la fraîcheur du soir ne permet pas d'aller dans la galerie, on passe au salon, pièce que l'on trouve rarement dans les fermes.

Le maître de la maison est un homme robuste, au regard bienveillant. Assez petite, sa femme est vive et paraît encore jeune quoiqu'elle ait élevé quinze enfants, tous vivants. Des aînés, l'un est

prêtre, six sont fermiers ou ont épousé des fermiers au Manitoba et dans les provinces voisines; puis, deux garçons, Evariste et Lucien, travaillent avec leur père, et deux filles, Marie-Rose et Aldina, aident leur mère dans la ferme; Laura et Gaston vont à l'école, tandis que Pierre et Lucie restent encore à la maison.

Quelques heures s'écoulaient dans une aimable veillée pendant laquelle la causerie est interrompue de temps à autre par un peu de musique jouée sans prétention mais de manière agréable; les jeunes filles s'adonnent au piano et à l'orgue et leurs frères au violon et à la mandoline. Comme en France, on offre café, thé et petits gâteaux.

Le lendemain matin, M. Rolland ainsi que M. et M^{me} Girard prenaient congé de leurs hôtes aimables, qui se réjouissaient d'avance de les recevoir à nouveau lors de leur second passage, et ils repartaient dans la direction de Winnipeg. Les paroisses se faisaient plus nombreuses, les groupes de maisons plus pressés au centre des villages, la culture maraîchère apparaissait enfin et sur le soir on entra par une grande avenue dans la capitale du Manitoba. L'énorme circulation de ce boulevard, son extrême largeur, le passage ininterrompu des tramways et la multitude des lumières électriques étonnent M^{me} Girard, qui n'a encore entrevu Winnipeg que pendant le court arrêt du train à son arrivée de France.

La plupart des hôtels de Winnipeg n'ayant pas d'écurie, M. Rolland alla loger à Saint-Boniface, la petite ville française située de l'autre côté de la rivière Rouge. En suivant Main street (rue principale), on passa devant les magasins de la célèbre compagnie de la Baie d'Hudson, une des premières qui soient venues s'installer et faire commerce au

Manitoba, contrée qu'elle finit par posséder et qu'elle revendit en 1870 au gouvernement fédéral. Cette compagnie, encore très importante, possède presque partout des *factories* jusque dans les régions les plus reculées de l'extrême Nord-Ouest.

On traversa ensuite l'Assiniboine et la Rivière-Rouge, et on arriva non loin du ruisseau la Seine, à l'Hôtel du Nord, tenu par un Canadien-Français, M. Gingras; ce dernier est ami de M. Rolland et lui fait un accueil particulièrement empressé et cordial.

Le souper, semblable à beaucoup d'autres, se compose d'un ragoût, de pommes de terre et de pâtisseries, le tout arrosé de l'inévitable thé.

On cause avec entrain, sautant d'une idée à une autre.

— C'est décidément une grande ville que Winnipeg, dit M^{me} Rolland.

— Certainement, répondit le fermier. Winnipeg n'a qu'une cinquantaine d'années d'existence et elle a déjà beaucoup plus de cent mille habitants. Elle progresse énormément chaque année; c'est le centre du commerce et de toutes les affaires du Nord-Ouest. Et le fermier se lança dans des récits typiques à propos de ce développement prodigieux, fréquent d'ailleurs en Amérique.

Puis la conversation vint à tomber sur les Tremblay, leur cordialité, leur jolie position.

— C'est égal, s'écrie M. Girard, voilà une fameuse famille, quinze enfants! Il est vrai que les nombreuses nichées ne sont pas exceptionnelles chez les Franco-Canadiens.

— C'est précisément, reprit le fermier, ce qui fait leur force. Ils ont un magnifique optimisme que justifie leur valeur morale. Non que les Canadiens-Français soient exempts de défauts, et ils sont en train de se guérir du plus terrible peut-être, qui

est plus qu'un défaut, un vice, lequel a sévi dans toutes les nations civilisées, je veux parler de l'alcoolisme; mais ils ont les vertus sociales, le respect de la famille; ils ne sont ni dilettantes, ni sceptiques, ni désemparés. C'est une race pleine d'énergie et de joie de vivre; ah! ce n'est pas un peuple de ratatinés! Aussi, pourvu qu'ils se tiennent, qu'ils aient toujours au cœur le sentiment de leur nationalité, qu'ils ne se laissent pas séduire par l'amour exagéré du bien-être, des honneurs et des flatteries, j'ai confiance dans leur avenir. Le principe de la grandeur d'un peuple comme de la force d'un individu, c'est la valeur morale.

La nuit passée, M^{me} Girard, accompagnée de la maîtresse de l'hôtel qui s'était mise gracieusement à sa disposition, alla visiter Saint-Boniface, tandis que son mari et M. Rolland se rendaient à Winnipeg pour s'occuper de leurs affaires.

M. Girard paya son billet et, sur l'insistance de son ami, retira également de la banque une somme de deux cents piastres.

— Pourquoi, dit-il, ai-je besoin de conserver sur moi une somme si importante relativement, puisque j'ai encore quelques fonds, excédent de mes gages?

— D'abord, parce que vous aurez à payer comptant tout ce que vous allez acheter et que le Métis qui travaillera pour vous aimera à recevoir sa paye chaque semaine ou du moins de forts acomptes; ensuite parce qu'il est bon à la campagne d'avoir à sa disposition assez d'argent pour profiter des occasions. Pouvoir payer *cash* (comptant) est une grande force. Exemple : un individu, souvent un Métis, a besoin d'argent de suite pour une noce, un voyage, une fête, ou pour éviter une saisie. Afin de l'obtenir il n'hésitera pas à vendre au-dessous de sa valeur un animal, du mobilier agricole

ou tout autre objet et il préférera toujours l'acheteur qui le payera de la main à la main à celui offrant un prix supérieur, mais à terme ou à l'aide d'un chèque qu'il faut aller escompter en ville.

On retourne dîner à l'hôtel du Nord, puis l'on repart à Winnipeg l'après-midi terminer les achats. M. Rolland fit prendre à M. Girard un permis au bureau des terres pour abattre les logs dont il avait besoin — Cela ne se fait pas toujours, observa-t-il, mais il vaut mieux se mettre en règle avec la loi.

En revenant le soir à Saint-Boniface, M^{me} Girard s'aperçut qu'elle avait oublié une petite emplette — Oh! ce n'est rien, dit-elle, je réparerai demain ma négligence.

— Demain, c'est dimanche, répondit le fermier. Aucun magasin n'est ouvert: vous ne trouveriez pas à acheter un morceau de pain ou un quartier de viande. C'est aux ménagères à prendre leurs précautions le samedi. Le dimanche est ici un jour de repos observé avec toute la rigueur protestante. Les bars sont fermés. Dans les hôtels il est défendu de jouer du piano et de jouer aux cartes. Vous n'avez même pas le droit de tirer un coup de fusil sur votre propriété.

— Alors que fait-on le dimanche?

— Chacun va aux offices, on se promène ensuite à pied, en voiture ou bien l'on reste chez soi.

— Ce n'est pas gai. Quelle différence avec nos dimanches français si animés!

— C'est vrai, Madame. Il y a ici, sous l'influence protestante, je ne sais quelle exagération puritaine dans l'exercice de la vertu qui lui donne un air revêché et maussade. Il semble que les maisons, les monuments, les rues et les avenues nous murmurent d'un ton grincheux: «Tu sais, c'est dimanche; c'est bien fait!»

Comme je vous l'ai raconté, l'alcoolisme a été au Canada un véritable fléau; et l'on a grandement raison de lutter contre lui, c'est une guerre nationale; c'est une croisade. Mais il se trouve des gens exagérés — *des abstinents* — qui non seulement se privent de toute boisson fermentée, vin, cidre et bière compris, ce qui serait leur droit absolu, mais entendent soumettre tout le monde à ce régime fantaisiste. Ils embrigadent des gens naïfs ou qui redoutent de passer pour de simples *tempérants* (c'est-à-dire des modérés) et arrivent ainsi, dans certaines régions, à imposer la *prohibition*, l'interdiction de vendre même des boissons hygiéniques! Ah! l'éternel thé, en dépit de son principe qui est un véritable poison, est toléré, lui, le matin, l'après-midi et le soir! Quelles prétentions et déclamations contradictoires et ridicules! Le bon sens, le jugement, la juste modération sont décidément des qualités bien françaises et il est à souhaiter que notre race les fasse respecter dans notre nouvelle patrie.

Remarquez, au surplus, pour en revenir à notre point de départ, que l'on ne saurait trop louer l'observation du repos dominical. En France, le principe de la liberté individuelle, poussé à l'extrême dans le domaine économique, depuis la Révolution, avait, par le jeu de la concurrence, contraint de nombreuses catégories de patrons et d'employés au travail quotidien, sans trêve ni répit. Les dimanches en étaient plus gais, sans doute, mais vous voyez à quel prix et par quelle sujétion. L'agrément des uns ne doit pas avoir pour rançon l'esclavage des autres, et le jour du Seigneur doit être sacré pour tous ses enfants.



CHAPITRE IX

Impressions. — L'œuvre française dans l'Ouest canadien. — Retour à Vauquelin

Ce dimanche-là ne fut pas triste le moins du monde. Dans l'intervalle des offices on visita plus à loisir Saint-Boniface que M^{me} Girard n'avait guère fait que parcourir la veille et aussi Winnipeg où l'on s'était borné à des courses précipitées. Dans la petite ville française on vit l'archevêché, la cathédrale, l'hôpital, l'hospice Taché, le grand collège des Jésuites et les belles avenues Provencher et Taché qui portent les noms des deux premiers évêque et archevêque du Manitoba.

— Je ne me déplaçais pas ici, disait M. Girard. On se sent vraiment en France.

— Oui, ajoutait sa femme, bien que la ville ne ressemble guère à nos vieilles cités normandes. Que ces trottoirs en bois sont désagréables ! On tressaute chaque fois que l'on croise quelqu'un ou que l'un des deux dépasse l'autre. Quand il pleut ce doit être joliment glissant. Mais ce sont là des petites misères et le service de la voirie s'améliorera avec le temps. Il est assez curieux que ce Saint-Boniface français se dresse ainsi en face du Winnipeg cosmopolite.

— Madame, reprit le fermier, notre Saint-Boniface est le témoignage vivant de l'action catholique et française dans ce pays. L'œuvre de la civilisation chrétienne dans nos régions, jusqu'au cœur des États-Unis au sud, au-delà des Rocheuses à l'ouest, jusqu'aux terres glacées de l'extrême-nord est un magnifique chapitre de cette glorieuse épopée : « Gesta Dei per Francos ».

Reportez-vous par la pensée à deux siècles en arrière. Pas de voies ferrées sillonnant le pays, pas de routes, ni vastes cités, ni villages, ni fermes. Une immense forêt, qui existe encore pour la plus grande partie, couvrait le nord de nos provinces actuelles, et la prairie aux horizons sans fin lui succède au sud, tantôt unie comme la surface immobile d'un lac paisible, tantôt plissée et ondulée comme une mer moutonneuse. La prairie est la patrie du bison dont les troupeaux innombrables paissent l'herbe nutritive et odorante et qui n'est plus maintenant qu'un souvenir. Occupés de chasse et de pêche, les sauvages errent dans les bois ou dans les plaines, vivant sous des tentes ou dans des cabanes, voyageant à cheval à travers les herbages ou dans des canots d'écorce sur les lacs et les rivières; agiles, les sens aiguisés, l'esprit ouvert, ils sont en proie à une profonde misère matérielle et morale.

Or les Français installés sur les bords du Saint-Laurent sont d'humeur aventureuse et conquérante : les coureurs des bois s'enfoncent au loin commercer avec les sauvages et vivent d'une vie libre et rude; les officiers, soutenus par des gouverneurs avisés et prévoyants, fondent des postes dont les lignes pénètrent à l'intérieur du Canada : les missionnaires, au prix d'une existence rebutante et de périls mortels, évangélisent les Peaux-Rouges. Dans les premières années de l'avant-dernier siècle, un homme d'une énergie, d'une opiniâtreté peu communes, explorait nos régions; je vous ai déjà parlé de lui, c'est Pierre Gaultier de Varennes, sieur de La Vérendrye, un Canadien de Trois-Rivières. Il voulait aller jusqu'à *la mer de l'ouest*, c'est-à-dire jusqu'à l'océan Pacifique, suivant en cela une idée qui hantait les esprits depuis longtemps. Pendant

dix-huit ans, avec son neveu. La Jemeraye, avec ses fils dont l'un périt en compagnie du père Aulneau et de tout un détachement massacré par les Sioux, il va de l'avant, créant des postes, nouant des relations avec les sauvages. En 1743, deux de ses fils parviennent au pied des Rocheuses.

— Les Anglais, interrompit M. Girard, ne sont-ils pas venus ici après la conquête du Canada ?

Oui, répondit le fermier, les Anglais ou plutôt les Ecossais, à la tête de deux compagnies d'abord rivales puis fusionnées, la compagnie de la Baie d'Hudson et celle du Nord-Ouest sont venus dans notre pays pour y commercer avec les sauvages, mais sans aucun but élevé de recherches scientifiques ou de civilisation. Il ont caché au public, le plus longtemps qu'ils ont pu, les ressources étendues et variées de ce grand et beau pays et ils ont fait le plus souvent maussade accueil aux missionnaires, ne facilitant guère leur tâche, que s'ils espéraient par là rendre plus aisées leurs propres relations avec les peuplades indigènes. Les missionnaires, en effet, ne tardèrent pas à venir. En juillet 1818, deux prêtres canadiens-français, Provencher et Dumoulin, arrivaient à la Rivière Rouge. D'autres, presque tous de notre race, les suivirent bientôt, poussant leurs missions dans tous les sens, si bien qu'elles s'étendent à présent jusqu'à l'Alaska ; beaucoup de ces bons ouvriers sont des Pères Oblats. Mais, pour instruire les enfants, pour soigner les malades, il fallait des religieuses : dès 1844, messagères de consolation et de charité, elles vinrent gaiement dans ce lointain et périlleux exil. les premières furent des sœurs Grises de Montréal ; un grand nombre d'autres arrivèrent par la suite, et à quelques exceptions près, elles sont toutes des filles de France ou du Canada

français. Je ne vous décrirai pas les peines, les misères, les souffrances qu'eurent à subir prêtres et religieux dans des pays perdus, séparés les uns des autres par de vastes espaces que l'on ne pouvait franchir qu'avec de grandes difficultés ; vous les imaginez aisément. Les résultats de ce rude apostolat sont magnifiques : de nombreuses paroisses disséminées partout, des missions, un collège, des hôpitaux, des pensionnats pour les enfants des sauvages et pour ceux des colons, voilà une œuvre qui fait honneur à notre race et dont nous avons le droit d'être fiers. C'est de Saint-Boniface où se dresse la cathédrale métropolitaine des trois provinces de l'Ouest, que partait l'impulsion directrice ; Winnipeg est la grosse cité d'affaires où s'élaborent les entreprises industrielles, où s'édifient des fortunes : Saint-Boniface est la petite cité historique qui rappellera toujours aux nouvelles générations de Canadiens immigrés la mission civilisatrice et chrétienne accomplie ici par les enfants de la vieille Gaule et le respect que méritent leur langue, leurs traditions, leur nationalité.

À l'évocation de ce glorieux passé, M. et M^{me} Girard se sentaient émus de gratitude et de fierté, de gratitude envers nos morts, de fierté comme enfants d'une race qui accomplit de grandes choses ; et eux, les modestes ouvriers, se promettaient, promesse muette mais sincère, de n'être pas indignes des aïeux, de défendre vaillamment les nobles causes dont chaque famille d'un peuple est dépositaire et dont le succès dépend de la fidélité de chacun à remplir son devoir.

Le lundi, on repartait pour la *Sapinière*, les deux wagons chargés de la plus grande partie des acquisitions. On s'arrêta de nouveau chez l'aimable famille Tremblay et l'on revint sans encombre à la ferme.

CHAPITRE X

Pluviers et bécassines ; butor ; rat musqué — Départ de M. Girard pour construire sa maison — Une visite

A un ou deux jours de là, comme l'on causait le soir sur le pas de la porte, « les pluviers, les bécassines abondent ici » disait M. Girard.

— Oui, répondit le fermier, en automne surtout on les voit par bandes près des marécages et jusque dans les cours des fermes. Léon en a tué plusieurs dans le parc aux vaches. On compte aussi dans nos provinces jusqu'à vingt-deux espèces de petits gibiers, bécassines, chevaliers et courlis, mais on ne s'amuse pas à les chasser.

— Comment s'appelle l'animal dont nous entendons presque toujours le cri désagréable en passant près d'un marais ?

— C'est le butor. Un vilain grand échassier qui vole lourdement et dont la chair est coriace. Quelques Métis la trouvent cependant à leur goût. Quand il est seulement légèrement blessé il n'a pas peur de revenir sur le chasseur et gare à son bec ! s'il a chance de vous attraper. Léon, tu n'as pas raconté ta petite aventure avec un butor qu'il t'a fallu achever à coups de crosse ?

— Non, Monsieur.

— Allons, tu es un garçon discret. Il ne vous a pas dit non plus, continua le fermier en s'adressant à M. Girard, qu'à ses débuts comme chasseur, il a eu maille à partir avec un rat musqué ? Généralement cet animal ne quitte pas son marais ; mais,

quand une route est proche, il la traverse parfois. Si vous ne faites pas attention à lui, il continuera son chemin; mais si vous faites mine de vouloir l'attaquer, de suite il s'arrête, vous fait face et, se dressant debout, vous attend. Léon, qui ne savait pas ce que c'était et voyant sa petitesse, voulut en saisir un.....

— L'imprudent! s'exclama M^{me} Girard qui venait d'arriver.

— Et eut un doigt traversé par les crocs aigus de la petite bête.....

— Mon pauvre enfant!

— Mais, Madame, très courageux, il ne lâcha pas prise et l'étouffa, jurant bien, cependant, que cette expérience lui profiterait dans l'avenir.

Quelques jours après, M. Rolland dit à son ami : Maintenant que tout ce que vous avez acheté est arrivé, il faut partir au plus vite et dès lundi prochain. J'irai aujourd'hui au village en prévenir le Métis qui vous accompagne. Comme votre team ne suffirait pas pour emporter tout ce dont vous avez besoin de suite, je vous prêterai le mien avec mon engagé. Vous avez bien fait cette année d'acheter du foin à votre voisin, il vous aurait été très difficile d'en faire sur place et le transport d'ici serait fort onéreux. De plus, vous évitez les frais d'une acquisition immédiate d'une faucheuse et d'un râteau. Je vous donnerai une demi charge de foin pour la route et vous permettre d'attendre la première livraison. Savez-vous ce qu'il faut de foin pour hiverner ici les animaux ?

— Pas très exactement.

— En général, on compte ici, pour ne pas être à court : cinq tonnes par cheval, trois tonnes par bête à corne et une et demie par jeune animal. Hivernant deux chevaux et une vache, vous achèterez

quinze tonnes de foin ; vous aurez un excédent probable de trois tonnes qui vous sera très utile au printemps et jusqu'au foin nouveau, surtout, si, obligé de travailler avec vos chevaux presque chaque jour vous ne pouvez que rarement les faire pâturer. Et puis, il faut compter sur les pertes, la nourriture des chevaux des personnes venant vous voir.

A faire soi-même, le foin coûte environ une piastre la tonne ; on vous le vendra probablement deux ou trois piastres, mais vous y aurez encore avantage.

Il est entendu que je vous prête ma tente ; mais en cas de fort mauvais temps à l'automne, il est prudent d'avoir aussi une tente pour vos chevaux, si vous voulez les conserver en bon état. Je vous en louerai une dans l'un des stores. M^{me} Girard vous préparera des vivres pour une semaine environ, mais ensuite vous aurez à faire votre cuisine avec les provisions que vous emporterez. Vous ne détestez pas la « galette » de Métis et je vous engage à la préférer au pain. Elle est plus facile à préparer et se garde plus longtemps fraîche. Tous les Métis savent la faire. Dans trois semaines environ, suivant le temps, j'irai vous voir et vous porter outre de nouvelles provisions le restant de vos acquisitions. Si le temps est beau, M^{me} Girard pourra m'accompagner. A propos de vos constructions : Quand vous ne saurez comment procéder, laissez faire le Métis, fort au courant de ces sortes de maisons. Pour mettre la cave entièrement à l'abri des plus gros froids, rappelez-vous qu'elle doit être creusée, de manière que le carré des « logs » la dépasse horizontalement d'au moins un mètre de chaque côté. Comme ce serait trop cher de la cimenter, le Métis vous apprendra à la boiser tout autour pour retenir la terre. Evitez d'atteindre au niveau ordinaire de la nappe d'eau souterraine,

crainte d'inondation au printemps. Si vous trouvez ou que l'on vous dise que l'eau, à cet endroit, est à peu de profondeur, il vaut mieux faire votre sous-basement plus haut ou même poser des « logs » supplémentaires pour surélever le plancher du rez-de-chaussée et pouvoir donner aussi à la cave une hauteur raisonnable. Avez-vous pensé au puits ?

— Ma foi, non !

— C'est pourtant une nécessité. Il ne faut pas trop compter sur votre « crique », mais faire creuser un puits à proximité de votre maison et autant que possible sur une petite hauteur pour qu'il ne reçoive pas les égouts de la cour. C'est un travail que vous ne pouvez faire vous-même et, quand je viendrai, je vous amènerai un Canadien dont c'est la spécialité. Suivant les endroits, on trouve l'eau depuis trois mètres jusqu'à dix mètres et même plus. Il vaut mieux entourer le puits avec des pierres qu'avec du bois, le bois donne souvent un mauvais goût à l'eau, qui est toujours plus fraîche dans un puits en pierre. Vous vous passerez de pompe cette année ; un simple crochet en bois, comme vous en avez souvent vu, vous suffira. Impossible de vous dire ce que ce puits vous coûtera, cela dépend de la profondeur de l'eau et de la nature du terrain. La profondeur du puits situé près de la maison indique généralement le point auquel on peut aller pour creuser la cave sans danger d'eau. Comme vous ne placerez le plancher du rez-de-chaussée qu'en dernier lieu et qu'alors le puits sera fait, vous saurez si votre cave doit être plus ou moins creusée. Si, au printemps, vous voulez mettre votre terrain à l'abri des animaux errants et si vous voulez faire pâturer vos chevaux, sans danger qu'ils s'écarterent, il faudra vous enclorre. En raison de la dépense et aussi faute de temps,

bornez-vous pour le moment à une cour encerclant vos bâtiments et un parc à côté pour y mettre paître vos animaux. Comme l'on ne peut planter de piquets au printemps, parce que la terre est encore trop gelée, il vous faudra faire cette besogne avant l'hiver. Dans les marais du voisinage, vous trouverez assez de bois de saule pour en faire des piquets et, au printemps, vous n'aurez plus qu'à poser le fil de fer barbelé.

Si le temps vous presse pour construire votre écurie-étable, n'équarrissez pas les « logs » et faites un toit plat en perches que vous recouvrirez de mottes de terre et d'un peu de foin. Vous en construirez une autre l'année prochaine et ce bâtiment, quoique primitif, trouvera bientôt son emploi.

Pour cet hiver, la cave et la cuisine vous serviront de laiterie et en faisant quelques refends dans votre écurie, vous trouverez bien moyen d'y placer quelques poules et deux ou trois porcs.

Le lundi suivant, M. Girard partait avec le Métis.

Environ trois semaines après, comme le temps était beau, M. Rolland et M^{me} Girard, accompagnés du Canadien qui devait creuser le puits, allèrent lui rendre visite.

La cave était à peu près creusée, mais on attendait pour la finir et la boiser que le résultat du puits fût connu. Le carré de « logs » de la maison était terminé et l'on montait la charpente.

Bien que le temps eût toujours été favorable, le fermier s'étonnait un peu de la rapidité des travaux. Son ami lui expliqua qu'il avait fait taire un moment sa prudente économie et qu'un vieux Métis lui ayant prédit que les mauvais temps étaient proches, il avait eu peur et avait pris de suite pour aide un charpentier, fils d'un Français nouvellement installé dans les environs. La peur a quelquefois du bon,

lui répondit en riant M. Rolland, et bien que n'ajoutant pas foi aux pronostics de ce vieux sorcier, je trouve que vous avez agi sagement. Je vois de plus que vous avez disposé les portes d'entrée de la cuisine et de la salle à l'est et au sud : c'est également une bonne idée, vous mettant ainsi à l'abri des vents nord-ouest.

On resta deux jours, M^{me} Girard faisait la cuisine, se promenait aux environs et couchait toute habillée sous la tente, ce qui l'égayait beaucoup. Je crois, disait-elle, que je finirais par m'y habituer. Dans ses promenades, elle avait visité les voisins et fait notamment connaissance d'un jeune ménage canadien, les Turcotte, et de deux familles françaises, les Leclerc et les Fortin, installés pas très loin de là.



CHAPITRE XI

Feu de prairie. — Oiseaux de neige. — Départ définitif des époux Girard

Dans les premiers jours de novembre, M. Girard revenait chez M. Rolland pour chercher sa femme.

— Eh bien ! où en sont vos constructions ? lui demanda le fermier.

— Extérieurement, la maison est finie, mais j'ai encore à la blanchir à l'intérieur et à faire divers aménagements dont je m'occuperai cet hiver. En tout cas, dès maintenant, elle est logeable. L'écurie-étable est couverte de terre et de foin, mais le côté est encore à bousiller. Le puits est fini ; j'ai eu l'eau à cinq mètres, ce qui m'a permis de recréuser un peu ma cave. Enfin les piquets de clôture de la cour et du petit parc sont plantés.

— Avez-vous eu des incidents ?

— Peu après votre visite, le Métis en sortant un soir de la tente pour fumer une pipe aperçut au loin, vers le nord, une lueur d'une assez grande étendue. Le vent était assez fort. C'est un feu de prairie, me dit-il, et si le vent ne change pas, dans une heure, il nous chauffera les côtes.

— Que faut-il faire ? lui demandai-je.

— Pour le moment, attendre. Voyez-vous au loin ces individus à cheval ? ce sont des voisins aussi anxieux que nous et qui vont voir ce qu'il en est et essayer si possible d'arrêter ou couper le feu, au moyen de sacs mouillés liés au bout de longues perches. Si le danger est proche et réel, ils vont bientôt revenir ; alors nous attellerons les chevaux,

chargerons le wagon de tout ce que nous pourrons et à la dernière limite, mettant nous-mêmes le feu en arrière de nous, nous avancerons sur la surface brûlée où nous serons enfin en sûreté.

Le vent changea heureusement et le feu repartit à l'est. Ce n'était pour nous qu'une fausse alerte; mais le lendemain, sur le conseil du Métis, nous profitâmes de ce qu'il n'y avait plus que très peu de vent, pour brûler par petites parties, afin de rester toujours maîtres, une largeur d'herbe d'environ cent mètres à l'entour des constructions, ce qui, je crois, constitue une garde suffisante contre les futurs feux.

— Vous avez bien fait. Rien autre?

— Mon Métis a vu parfois le soir des originaux, il doit avoir une vue perçante, comme ses camarades, car je ne pouvais rien distinguer. Enfin, en revenant, nous avons été accompagnés une partie de la route par une troupe de moineaux qui suivaient notre piste. Quels sont ces oiseaux?

— On les appelle ici : « les oiseaux de neige ». Ils sont encore gris, mais vont blanchir avec les froids. Ils arrivent en automne et repartent au printemps. On prétend que leur arrivée annonce l'approche de l'hiver et vous ferez bien de ne pas tarder à vous installer sur votre homestead, si vous voulez éviter à votre femme les fatigues d'un voyage par les mauvais temps. J'ai plus de confiance en ces oiseaux qu'en votre vieux Métis.

Huit jours après l'on partait, non sans de touchants adieux des époux Girard à Léon et à Madeleine. La bonne mère surtout ne cachait pas son émotion et faisait mille recommandations à ses enfants. Ceux-ci, bien que fort attendris eux-mêmes, essayaient de consoler leurs parents d'une séparation que l'avenir pouvait bien rendre définitive.

Comme il fallait emmener la vache, une truie pleine, un porc gras pour tuer, quelques poules et qu'il y avait encore à transporter le mobilier de maison, les provisions de l'hiver, M. Rolland accompagnait les colons avec son team. De plus, on avait loué deux teams de Métis. On se mit en marche de grand matin, les Métis marchaient en avant, suivis du fermier, en arrière, M. et M^{me} Girard. Tout alla d'abord bien et l'on croyait arriver le soir même, quand vers cinq heures environ, alors qu'on n'était plus qu'à dix milles du homestead, le temps changea tout à coup. Le vent s'éleva et bientôt la neige tomba avec violence. Comme la nuit arrivait, on décida de camper, sur l'avis des Métis qu'il ne serait pas prudent d'aller plus loin, la route se trouvant recouverte et la tempête pouvant encore augmenter. On s'arrêta à l'abri d'un petit bois et les wagons dételés furent placés sur une seule ligne pour tâcher d'arrêter un peu la neige. A l'aide de piquets de bois, de branches, de foin et de couvertures, on fit tant bien que mal un lit à M^{me} Girard sous la « boîte » d'un wagon. Les hommes, peu disposés à dormir s'enveloppèrent le mieux qu'ils purent, fumant et prenant du café de temps en temps. La neige ayant cessé de tomber pendant la nuit, on repartit dès qu'il fit clair, et vers midi, malgré les mauvais chemins, on arrivait au homestead sans autre encombre. De suite, les Métis montèrent le poêle de cuisine et bientôt réchauffée la ménagère ne pensait plus à sa petite aventure. C'est égal, disait-elle, les belles routes du Manitoba ne me verront pas souvent l'hiver !

Après déjeuner et leurs wagons déchargés, les Métis s'en retournèrent; quand au fermier, il resta deux jours pour aider à l'installation.

La première nuit, il faisait clair de lune; les

coyottes rôdaient à l'entour et leurs voix criardes empêchèrent les hôtes de l'humble logis de dormir à leur aise.

Le second jour, la neige tomba à légers flocons pendant près d'une heure. M^{me} Girard alla jusqu'à la rivière à la Perche, elle vit les saules et les peupliers dépouillés de leurs feuilles et la plaine blanche et nue. Elle rentra triste, le cœur serré, dans sa chétive maison — une hutte perdue! — Son coquet village normand, ses parents lui apparurent vivants dans l'intensité des souvenirs et, dans un désespoir subit et immense, elle pleura.

Il lui sembla avoir accompli une irrémédiable folie, et qu'ils avaient à jamais déserté la douce France pour une terre étrangère et dure. Puis elle tomba à genoux et pria. Doucement le mirage s'évanouit, la femme forte qu'elle était se réveilla vite et redevint maîtresse de sa volonté. La terre arrosée du sang de tant de martyrs et de héros français n'est pas une terre étrangère, elle est aussi la Patrie. La prairie émaillée de fleurs au printemps et rutilante de moissons à l'été n'est pas ingrate et dure. M^{me} Girard se reprocha un moment de faiblesse, elle sourit en regardant le modeste mobilier de cette modeste demeure, mais qui étaient son mobilier et sa maison. Jetant les yeux au dehors, elle se dit que la blancheur de la neige recouvrait des champs fertiles, leur propriété; son mari et elle seraient des gens indépendants, vivant bien de leur travail; leurs enfants seront heureux dans ce pays; au loin, de tous côtés, des compatriotes viennent y fonder une petite France. Et gaîment elle se mit à l'ouvrage.

Le lendemain matin, lorsque les colons remercièrent chaudement M. Rolland de tout ce qu'il

avait fait pour eux, ce dernier, avant de monter en voiture, leur dit :

— A propos, comment nommerez-vous votre ferme ?

M. Girard regarda sa femme comme pour l'interroger.

— Mon ami, répondit-elle, moitié grave et moitié souriante, si tu le veux bien, nous l'appellerons *Bon-Espoir* !



LES DÉBUTS D'UN PROPRIÉTAIRE

I

**Une visite à « Ben-Esper » ; on garde Léon,
Madeleine entre au couvent**

Accompagné de Léon et de Madeleine, M. Rolland retourna passer les fêtes de Noël et du Premier de l'An chez les époux Girard. On devine la joie de ces derniers et de leurs enfants ; nos voyageurs s'étaient hâtés de se *dégreyer* et de faire sécher dans la cuisine couvertures et caoutchoucs, cependant que les propos affectueux et les questions allaient leur train. Avec quel intérêt on parcourut la maison !

Elle était blanchie à la chaux à l'intérieur. Dans la salle il y avait une table, six chaises, un fauteuil-bascule (arm rocking chair), un buffet-étagère (side board) un peu différent de ceux de France et portant, comme c'est l'usage, une glace à son faite. Dans la cuisine, quatre chaises, une table en bois blanc, un carré pour la batterie de cuisine et un banc pour les seaux, ces trois derniers objets fabriqués par M. Girard. Un escalier droit menait au galetas : dans chaque chambre un lit en fer, deux chaises et un lavabo.

L'hiver on n'avait accès dans la maison que par la porte de la cuisine, située au sud ; la porte de la

salle donnant à l'est sur le jardin futur était barricadée pour garantir du froid. Enfin toute la maison était protégée à l'entour par un remblai de terre, recouvert de fumier.

Dans l'écurie-étable : deux boxes pour les chevaux ; à côté, de la place pour deux chevaux étrangers. Dans un coin le poulailler, puis la place de la vache et enfin le réduit pour les cochons.

Près de ce bâtiment, le foin acheté par M. Girard et, tout près de la maison, un fort tas de bois, suffisant pour une grande partie de l'hiver.

En somme, l'installation et les préparatifs étaient satisfaisants, cependant le maître de la maison paraissait soucieux. Il confia à M. Rolland qu'il craignait que ses juments ne fussent pas pleines, contrairement à ce qu'on pensait le jour de la vente.

— C'est un petit déboire, répondit le fermier, parmi tous ceux auxquels vous devez vous attendre. Il ne faut pas croire que vous ne perdrez pas non plus de temps à autre quelques animaux. Vous seriez le seul si vous ne subissiez jamais aucune perte. Et si vous persistez à faire plus tard la culture des céréales, les risques seront autrement grands.

— N'en parlons plus, reprit la ménagère. A propos, ma vache a donné une magnifique génisse et j'ai maintenant assez de lait pour notre entretien. Adieu les conserves de crème ou les courses chez les voisins pour notre café au lait du matin !

Le jour de Noël on s'en fut assister aux offices à la mission. Elle était établie à cinq milles de Bon-Espoir, sur un beau plateau dominant la rivière. Là se trouvait, dans le voisinage immédiat de plusieurs fermes, la *maison-omnibus* qui a été presque toujours, dans le Nord-Ouest, le premier établisse-

ment des missionnaires; c'est une construction en logs, semblable à celles qu'élèvent les colons au début, bousillée avec le *torché* de terre et de foin et servant à la fois de maison au prêtre et d'église: au fond est l'autel dans une sorte d'alcôve, de part et d'autre des cellules avec des couchettes et le reste de l'unique pièce est à la fois cuisine et salle à manger, c'est là que se tiennent les fidèles pendant les cérémonies religieuses. Ici, cette maisonnette peut avoir douze mètres de long sur six de large. La mission du Lac à la Perche est visitée d'ordinaire une fois par mois; c'était le bon père Febvre qui en était chargé pendant les voyages de l'abbé Thiéblot, il venait d'un poste d'Oblats assez éloigné d'où ses confrères visitaient aussi d'autres missions soit de petits groupements de colons, soit de peuplades sauvages. De nos jours, ces sauvages sont tout à fait inoffensifs et ont des réserves de terres établies par le gouvernement. Tous les colons venus à la mission et le père Febvre lui-même dînèrent chez un cultivateur installé près de la mission. Là on fit ou l'on renoua connaissance avec tous les voisins, en prenant ce mot dans le sens le plus large ou mieux le plus *étendu*, car ces voisins habitaient parfois à dix milles les uns des autres! Entre gens ainsi isolés la joie était grande de vivre quelques heures la vie de société, et les conversations ne tarissaient pas, émaillées de saillies, ponctuées de boutades, coupées parfois d'une romance ou d'une chanson.

De retour à Bon-Espoir, on discuta de grosses questions.

Il fut entendu que Léon resterait de suite avec ses parents pour les aider et que Madeleine, pour préparer plus sérieusement ses examens, entrerait au couvent comme pensionnaire.

Léon qui était content de quitter l'école s'exerçait à marcher avec les *raquettes* que M. Rolland lui avait données comme cadeau de Noël, il tombait souvent, avait même beaucoup de mal à se relever, mais persistait à s'en servir, voulant être capable l'hiver prochain de suivre les Métis à la chasse. Il désirait aussi acheter avec ses économies deux ou trois chiens de traines. A l'école, il avait vu des camarades, habitant au loin, venir en traine à chiens. C'est amusant, disait-il, et on va plus vite qu'en sleigh.

— C'est quelquefois vrai, observa le fermier, mais souvent aussi les conducteurs sont obligés d'aller à pied et même d'aider les chiens en poussant le traîneau. Attends à l'année prochaine; avant d'avoir des chiens de traine pour ton plaisir, il est plus urgent que ton père achète un *coolie* pour ses vaches.

— Voici encore une chose qui m'embarrasse, dit M. Girard: Le cochon que j'ai apporté pour tuer est assez gras; mais je n'ai jamais fait le métier de charcutier et je ne sais comment m'y prendre.

— Vous avez pourtant vu tuer chez moi, l'an dernier. Au Manitoba, on doit faire un peu tous les métiers. L'hiver prochain, quand vous aurez avec vous vos deux enfants, il vous faudra bien tuer un bœuf. Tout Canadien ou Métis connaît cette *job*; allez les aider quand ils tuent et ils viendront de même à votre secours. Entre voisins et surtout sur des homesteads écartés, il faut s'obliger et il est rare de voir des gens qui s'y refusent. Soyez donc sans inquiétude à cet égard.

Les fêtes passées, M. Rolland repartait avec Madeleine par une claire et froide journée. Le soleil inondait d'une lumière sans chalenr la plaine polie.

Le sol dur sonnait sous le pied des chevaux ; parfois, hors de son logis creusé dans la neige, s'ébat-tait soudain près d'un buisson une perdrix blanche au fin duvet, hôte passager de l'hiver ; parfois aussi, ancré sur quelque branche d'un arbre décharné, un corbeau impassible jetait aux rapides voyageurs son cri rauque et grave.

A peine fut-on de retour à la Sapinière que Madeleine entraît au couvent.



CHAPITRE II

**Travaux du Printemps — Les rats musqués
— Une bonne nouvelle — Achats —
Madeleine est reçue —
Situation de M. Girard au bout
de ses deux ans**

Au printemps, M. Girard défricha d'abord environ cinquante acres de terre pour en faire un jardin à l'est de la maison. Il le clôtura avec des perches abattues pendant l'hiver, et, de suite, sa femme, aidée de Léon, se mit à le dessiner et à le cultiver. Elle y sema bientôt du maïs, quantité de légumes et quelques fleurs dont le fermier lui avait donné les graines. Après les *patates*, le maïs et les tomates sont les deux produits du jardinage les plus estimés au Manitoba. On fait cuire à l'eau le maïs bien assaisonné, avant qu'il soit complètement mûr; il est alors fort tendre et on le mange à belle dents, à la croque au sel. Il y en a de toutes les couleurs : blanc, jaune, doré, bleu; quelques espèces ont même des couleurs variées sur le même épi. Il est assez rare que ces deux produits ne réussissent pas; cependant à cause des gelées précoces, il est toujours prudent de choisir les espèces les plus hâtives. La ménagère sema aussi des haricots flageolets, surtout de ceux que l'on mange en vert, car, très sensibles à la gelée, on n'arrive pas souvent à leur faire atteindre leur complète maturité. Quand aux fleurs, elle donna la préférence aux pensées, œillets et giroflées qui supportent le mieux les froids de l'arrière-saison.

Dans ses moments perdus, M. Girard défrichait

également un coin de terre de deux ou trois acres qu'il voulait semer en avoine et orge, l'année suivante, pour la nourriture de ses animaux, enfin il avait posé son fil de fer barbelé. Léon avait fait la connaissance de la plupart des jeunes Français et Canadiens des environs. Plusieurs avaient l'habitude d'aller, au printemps, à la chasse aux rats musqués. Léon les accompagna quelquefois; mais s'étant fait pincer les doigts et ne prenant presque rien, faute de bien savoir placer ses pièges, il y renonça bien vite. Les Métis sont très adroits à cette chasse qui, bien que dure et fatigante, ne manque pas de donner par moments de jolis bénéfices.

Déjà la gentille anémone égayait la prairie. C'en était fini de l'hiver où, malgré mille petits travaux qu'occasionnait l'aménagement de la maison ou qu'imaginait l'ingéniosité de M^{me} Girard, la demi-claustration qu'il fallait subir avait rendu plus pénible à son cœur de mère l'éloignement de Madeleine. A présent, le va-et-vient était continu, les occupations les plus variées apportaient à l'esprit une distraction de tous les instants et les journées s'écoulaient dans un labeur plein d'attrait.

D'ailleurs l'attente inespérée d'un grand événement réjouissait les propriétaires de Bon-Espoir; lorsque en mai M. Rolland vint les voir, ils lui annoncèrent pour la fin du mois d'août l'arrivée en ce monde d'un petit Canadien et lui demandèrent d'être son parrain. Le fermier accepta avec joie, car ses amis et protégés étaient devenus pour lui comme un frère ou une sœur et il prenait une part sincère à leurs satisfactions comme à leurs craintes ou à leurs déconvenues.

Au cours de sa visite, il les informa qu'on vendait la semaine suivante à l'un des enclos (fourrières) du

village plusieurs bêtes à cornes perdues. « Comme il faut payer *cash* et que par suite il y a généralement peu d'acheteurs, vous pourriez trouver l'occasion de faire un bon marché. Venez-y.

— Je veux bien, mais ces ventes sont-elles sûres ?

— Absolument. La vente est faite naturellement sans aucune garantie mais, une fois faite, le propriétaire n'a plus aucun recours contre l'acheteur et ne peut faire rien autre chose que d'établir ses droits à l'argent qui reste, tous les frais prélevés ».

M. Girard alla à la vente et acheta deux génisses de deux ans et une vache de sept ans pour 250 francs comptant.

— Vous voyez, remarqua le fermier, que ça paie de se déranger et surtout d'avoir toujours du *cash* à sa disposition.

Son ami se plaignait de ne pas avoir de taureau. A cet égard, lui dit-il, soyez sans inquiétude. Vous trouverez bien un taureau dans le voisinage et il est même probable que vous n'en aurez pas besoin. Car malgré la loi, surtout dans les endroits écartés, beaucoup laissent courir leurs taureaux en plaine. Dans un an ou deux, vous achèterez un beau reproducteur, et je parie qu'à cette époque vous trouverez qu'il y a trop de taureaux dans la prairie.

Fin juin, Madeleine subit avec succès son examen et l'inspecteur lui fit espérer une place d'institutrice pour l'automne ou le printemps suivant. M. Rolland la reconduisit chez ses parents. Il trouva son ami joyeux. Je m'étais trompé, dit-il, une des juments vient de me donner un magnifique poulain, venez le voir.

-- Et Léon de s'écrier : Venez voir aussi les six porcelets que la truie nous a donnés ; ils sont déjà très gros.

Le fermier fit acheter à M. Girard une faucheuse et un râteau pour 80 piastres payables fin novembre. Ce dernier avait voulu payer de suite puisqu'il avait encore 100 dollars en banque; mais M. Rolland lui fit comprendre qu'il devait profiter du crédit offert et garder l'argent à sa disposition, en cas d'urgence.

A la fête des Métis, qui tombait cette année là le 10 juillet, comme, quelques jours plus tôt, à la Saint-Jean-Baptiste, M^{me} Girard et les enfants furent les hôtes du fermier à Vauquelin. La ménagère et M. Rolland observaient malicieusement Léon et Madeleine qui éprouvaient un plaisir évident à revoir l'un M^{lle} Ladouceur, l'autre M. Lafleur; la sympathie à leur égard se manifestait d'ailleurs, dans le camp adverse, d'une manière aussi aimable et franche.

Le propriétaire de la Sapinière reconduisit ses invités. Comme, avant son entrée au couvent, Madeleine s'occupait spécialement des poules, il lui donna une douzaine de magnifiques poules, les Barred plymouth rocks, qu'elle admirait tant à la ferme. « Ce sera le commencement de ta dot, fit-il en souriant. »

— Comment, s'écria M^{me} Girard, je croyais que les jeunes gens ne demandaient pas de dot au Manitoba.

— Et vous aviez raison. Ici, la jeune fille ne se vend pas et les pères de famille n'ont pas besoin de se saigner à blanc pour trouver un gendre. Les jeunes gens épousent les jeunes filles pour leurs qualités personnelles et non pour leur argent; mais cela n'empêche pas qu'un appoint, bien que non imposé, est toujours le bien venu, si petit soit-il.

La veille de son retour, comme M. Rolland devait avec ses amis, il leur dit :

Eh bien, voilà deux ans que vous êtes au Manitoba, si nous jetions un coup d'œil sur votre situation actuelle :

De vos 3.500 francs apportés de France, il ne vous reste plus que 500 francs, mais vous êtes établis sur une ferme de 160 acres qui bientôt vous appartiendra exclusivement, puisque les plus grosses charges imposées par le gouvernement sont déjà remplies et vous possédez :

1^o Une maison qui bien que modeste est habitable, chaude et garnie d'un suffisant mobilier ;

2^o Une écurie-étable ;

3^o Deux chevaux, un poulain, deux vaches, deux génisses de deux ans, une génisse d'un an, une truie et six porcelets qui seront bons à vendre à l'automne ;

4^o Un petit matériel agricole : wagon, buggy, cutter, bob sleigh, harnais, charrue, herse (je ne compte pas la faucheuse et le rateau qui ne sont pas payés).

Enfin votre homestead est clos en partie.

Pendant ces deux ans vos gages ont suffi et bien au-delà à vous entretenir vous, votre femme et vos enfants.

Pensez-vous que tout cela vaut bien les 3.000 francs dépensés ? croyiez-vous que vous auriez pu obtenir un pareil résultat en France ? De plus, vous ne dépendez de personne, vous êtes votre maître.

— Vous avez raison, aussi je suis content, je vois l'aisance arrivée et l'avenir souriant. Mais si je ne vous avais pas eu pour me conseiller, m'aider, m'obliger, en serais-je là ?

— Oui. Travailleur et économe comme vous êtes, le résultat eût été le même à peu de chose près. Voyez-vous, le plus grand obstacle au succès des

colons français, c'est qu'ils veulent toujours faire à leur tête, sans se préoccuper que ce qui est bon en France peut être nuisible ici. Un dernier conseil : Louez cette année quelques terres à foin du gouvernement provincial ou fédéral et faites le plus de foin que vous pourrez, c'est-à-dire jusqu'au moment des battages. Alors, laissez votre ferme à la garde de votre femme et des enfants et retournez travailler chez M. Patterson. Il a gardé un bon souvenir de vous et vous reverra avec plaisir. Avec votre team, vous gagnerez 4 à 5 piastres par jour, si l'automne est beau vous gagnerez de quoi payer votre billet et acheter plusieurs bêtes à cornes.

— C'était mon idée et je suivrai votre avis.



CHAPITRE III

Heureux événement — M. Girard va aux battages pour la dernière fois — Nouveaux colons — A propos d'émigration

En août, M. Girard, qui avait loué plusieurs terres à foin, en fit aussi rapidement et en aussi grande quantité qu'il put.

L'époque impatientement attendue, mais non sans anxiété, approchait. Le docteur Paradis, installé depuis peu à Vauquelin, avait rassuré M. Girard et viendrait de suite en cas de besoin. La ménagère, selon l'usage de la région, reçut les soins d'une matrone métisse et mit heureusement au monde, le 20 août, un gros bébé qui, de son parrain, reçut le nom de François. Dès le surlendemain, et, à la mode manitobaine, sans dragées, le baptême eut lieu; la marraine était une Canadienne amie des environs, M^{me} Turcotte; cette naissance avait rajeuni de quinze ans les époux Girard et rattaché d'une manière irrévocable « Bon-Espoir » à ce monde de souvenirs et de sentiments qui était la trame même, intime et mystérieuse, de leur vie. Désormais ce coin de terre canadienne où ils avaient élu domicile tenait dans leur cœur la même place que le petit village normand où s'était écoulée leur jeunesse.

Trois semaines plus tard, comme tout allait bien à la maison, M. Girard partit chez M. Patterson, avec son team, pour travailler aux battages. C'est probablement la dernière fois, disait-il à sa femme, car l'an prochain mon troupeau sera assez nombreux pour me forcer à rester. Je vais gagner le plus d'argent que je pourrai afin d'acheter de nouvelles bêtes

à corne à l'automne, puisque c'est surtout dans ce but que j'ai une si grande quantité de foin.

Cependant des colons français, dirigés par l'abbé Thiéblot, auxquels se joignaient des Canadiens et des Belges, arrivaient sans cesse dans la région de la Rivière à la Perche. Les uns étaient venus de bonne heure pour faire du foin, les autres avaient préféré aller à la moisson ou aux battages accroître leurs économies avant de prendre possession de leurs terres. Un jour Léon vit passer une vraie caravane. C'était une file interminable de wagons où gens et colis étaient pittoresquement casés; on voyait là, à côté de malles récemment sorties de la fabrique, des coffres vénérables de toutes les époques et de toutes les provinces enlevés impitoyablement au logis familial. Hommes, femmes, enfants, étaient juchés tant bien que mal dans les voitures sur les planches ou sur les bagages. A bien regarder, c'était le type gaulois qui dominait dans cette peuplade en marche; nombre de figures viriles, à la moustache tombante, semblaient sorties de ces livres d'histoire où est racontée l'héroïque résistance de Vercingétorix. Dans le premier wagon, l'abbé Thiéblot avait la mine triomphante; plusieurs prêtres de France qui devaient le seconder plus tard l'accompagnaient, étudiant le pays. Des colons au teint plus mat emplissaient deux voitures: ils étaient conduits et harangüés par un compatriote, déjà fixé sur un homestead, Vertillac, qui était intarissable. Il décrivait la magnificence de cette terre féconde, jetait des exclamations, interpellait l'un puis l'autre, et, dans le feu de la conversation, montrant la plaine d'un geste rapide, on l'entendit s'écrier fièrement: « On y planterait des clous, il y pousserait des barres de fer! ». Tout autres étaient des gens au costume brodé, à l'air grave et un peu anxieux; les

Bretons regardaient avec une intense attention le spectacle si nouveau qui s'offrait à leur vue, mais sur leur âme dolente pesait, pour quelque temps sans doute, le souvenir importun et cher du pays des ancêtres.

Un bureau de poste venait d'être créé à quatre milles de Bon-Espoir. Au Canada, sauf dans les grandes villes, on ne délivre pas encore la correspondance à domicile et chacun doit aller la chercher au bureau.

De plus, comme le nombre des enfants des colons était maintenant supérieur au chiffre exigé par la loi du Manitoba pour avoir droit à une école, les parents avaient fait dans ce but une pétition à l'inspecteur de la circonscription (la place n'étant encore rattachée à aucune municipalité) et l'instance était pendante.

Enfin le chemin de fer auquel on travaillait ferme se rapprochait de plus en plus. Le bruit courait qu'il serait en exploitation l'année suivante et que la gare la plus rapprochée ne serait pas à plus de cinq milles. Cette quasi certitude redonnait de l'ardeur aux colons qui songeaient à toutes les facilités que ce chemin de fer leur procurerait pour les communications, les achats et les ventes.

M. Girard rentra dans les premiers jours d'octobre. Il avait eu l'occasion de voir l'abbé Thiéblot et lui avait parlé de sa campagne de colonisation.

— Rencontrez-vous parfois des opposants? lui demanda-t-il.

— Oui, mais rarement. On fuit la discussion. Il y a des personnes sincères, mais mal renseignées ou d'esprit peu ouvert; d'autres le sont moins. En ce cas, lorsqu'on veut combattre l'émigration au Canada, d'ordinaire on ment. On déclare

qu'il faut de gros capitaux pour réussir en ce pays; on s'apitoye sur le sort des gens qui ont échoué, on oublie de dire qu'ils n'étaient pour la plupart ni cultivateurs, ni hommes de métier, ou que c'étaient des paresseux et des incapables. On se garde bien d'informer le public que, par centaines de mille, des émigrants d'Europe ou des Etats-Unis — des voisins, ceux-là — viennent y trouver l'aisance et le bonheur. Les vraies raisons — qu'on tait d'habitude — sont misérables. On se place à un point de vue mesquin et faux de l'intérêt d'Etat. Les émigrés sont, dit-on, perdus pour l'Etat par le seul fait qu'ils s'établissent et font souche en dehors des frontières.

C'est une vue de myope. L'intérêt de l'Etat est subordonné à l'intérêt de la race; il ne lui est pas sacrifié, il lui est lié. Que la race française s'épande, qu'elle soit puissante dans le monde et la France en sera plus forte. Est-ce que vous croyez qu'il est indifférent à notre pays que la race française joue ou non dans un siècle un rôle en Amérique? qu'elle y constitue non pas un Etat au sens propre du mot, ce qui serait une chimère, mais dans les Etats existants un élément national distinct, solide et d'autant plus respecté qu'il est plus sincèrement loyal? Songez que cela est en train de se faire.

L'homme qui n'a pas réfléchi à ces choses ou qui les a trouvées sans intérêt est-il clairvoyant? a-t-il une opinion digne de compter? Réduire les liens sociaux à ceux qu'établit le percepteur ou le gendarme, n'est-ce pas un patriotisme étriqué de bureaucrate? Mon patriotisme à moi, c'est le patriotisme de la race — et je sais bien que des savantasses me répondront qu'il n'y a pas de race française — je dis de la race qu'avec dix races différentes, vingt siècles d'histoire, de civilisation et de souffrance ont forgée dans un même creuset! Et celui-là comprend l'autre,

il le soutient, il le porte, il en est l'intelligence véritable et profonde.

La plaisante conception qui donne comme borne au sentiment patriotique la sinuosité sans cesse mouvante des frontières ! J'ai foi dans le progrès de nos colonies, notamment de celles d'Afrique ; et si je consacre ma vie à la colonisation du Canada, c'est parce que *c'est là, m'entendez-vous bien ? que se joue pour nous la grosse partie, dont le résultat commandera notre avenir et qui maintiendra notre France au premier rang ou la fera irrémédiablement déchoir.*

Mais enfin, les gens qui n'admettent d'émigration que chez nous, que diront-ils lorsque nous aurons perdu l'Algérie ?

— Perdu l'Algérie !

— Certainement ! Quoique le plus tard possible. A quoi bon se leurrer ? Les illusions ne changent pas la réalité ! La question n'est pas de savoir si nous perdrons l'Algérie-Tunisie, mais comment, comme conséquence d'une guerre désastreuse, à la suite d'une révolte ou par l'indépendance peu à peu accordée. C'est cette dernière solution, je n'ai pas besoin de l'ajouter, que je préfère. Eh bien ! lorsque l'Algérie — comme le Canada actuel à l'égard de l'Angleterre, et il n'en est pas à son stade ultime — aura un Parlement autonome, fera des traités de commerce avec la France, décidera si elle doit, ou non, nous prêter le concours d'une armée ou d'une flotte, enverra, sous un titre quelconque, des ambassadeurs à Paris et dans les autres capitales, est-ce que vous croyez qu'alors la différence sera bien grande entre la situation du Canada ou de l'Algérie vis-à-vis soit de l'Angleterre soit de la France ? Alors il n'y aura plus de colonies, mais des nations alliées

à leurs métropoles ou à d'autres Etats, et toute la question sera de savoir si, dans les anciennes colonies, filles de l'Europe, parmi les populations ayant conservé leur nationalité ethnique, il s'en trouve une qui soit sœur de la nôtre. Tout est là.

Que dire, ajouta l'abbé Thiéblot d'un ton dédaigneux, de ce dernier argument : ce n'est pas au moment où la population menace de diminuer en France qu'il faut songer à l'émigration ? Est-ce que vous croyez que vingt ou trente mille émigrants de plus ou de moins peuvent modifier cet état de choses ? Si la situation déplorable qui existe chez nous se maintient, retenir vingt, trente, cinquante mille personnes par an si vous voulez, c'est reculer d'un temps ridiculement petit une déchéance profonde et irrémédiable. Vingt mille colons retenus annuellement en France, c'est six mois ou un an de retard dans le glissement au gouffre où s'effondrera notre nationalité. Vingt mille colons ici, au contraire, c'est chaque année quarante paroisses étayées, vingt autres créées. Là-bas c'est un vain appui à une construction qui s'effondre, ici c'est la solide fondation d'un peuple qui croît. *S'emparer du sol*, oui, voilà le grand moyen. Ce précepte, les Canadiens-Français l'ont bien compris dans la province de Québec, mais ils ne le mettent pas assez en pratique ici. Dans dix ans il n'y aura plus de homesteads ; on a donné à l'immigration une impulsion telle qu'il eût été impossible aux Canadiens-Français (s'ils l'avaient tenté de toutes leurs forces) de la suivre à temps. Mais il faut les aider. Puisque toutes les races sont conviées à prendre possession de terres admirablement fertiles et dont il ne restera bientôt plus rien de disponible, hâtons-nous de nous en assurer notre part : c'est notre intérêt privé et c'est l'intérêt de notre race.

J'ajoute enfin que l'émigration au Canada, si elle n'est assurément pas un remède suffisant à la dépopulation en France, agira toutefois d'une manière favorable sur ce mal désastreux. Elle montrera à nos compatriotes que si, malgré un travail persévérant, l'avenir de leurs familles est plein de soucis et de difficultés en France, il y a en Amérique, parmi des populations françaises d'origine, de langue et de sentiments, pour leurs enfants, si nombreux soient-ils, une large et honorable place. Cette certitude, cette perspective encourageante empêcheront la nation française de se replier en quelque sorte sur elle-même, comme épuisée et vaincue, en plein triomphe de cette civilisation matérielle qu'elle a tant contribué à faire épanouir.



CHAPITRE IV

Achat de Vaches et construction d'une Etable — La Chasse — Nouveaux Achats de Vêtements pour l'Hiver

La saison des battages avait été magnifique et peu de jours avaient été perdus ; le maître de Bon-Espoir avait rapporté de beaux gages qu'il employa presque entièrement à l'achat de nouvelles vaches. Seul avec Léon, il construisit une grande étable. Dans le courant du printemps et de l'été, il avait défriché à ses moments perdus environ trois hectares de terre qu'il se proposait d'ensemencer, au printemps prochain, en avoine et orge, pour l'entretien de ses animaux. M^{me} Girard fit la récolte de son jardinage. Comme le jardin était nouveau et la terre peu ameublie, la récolte était maigre, bien que suffisante aux besoins de la famille. Loin de se décourager, la ménagère se promettait bien d'augmenter ses semences. « Puisque le terrain est bon, je finirai bien par réussir et l'année prochaine, si le chemin de fer marche, j'espère pouvoir vendre en ville un joli excédent. »

Pour se familiariser avec ses futurs devoirs d'institutrice, Madeleine alla passer trois mois à son couvent où les bonnes sœurs l'avaient du reste demandée pour les aider à faire la classe aux plus jeunes enfants, dont le nombre avait considérablement augmenté.

Léon chassait canards, oies, grues, tout en s'occupant activement des travaux de la ferme. Devenu un habile chasseur, il entretenait souvent, disait-il, la cuisine. En femme prévoyante, sa mère recueillait

tout le duvet tant pour ses besoins que pour une vente possible.

Un jour que M. Rolland se trouvait à Bon-Espoir, Léon lui avait demandé quels étaient au juste les règlements de la chasse.

— Autrefois, dit le fermier, la chasse était entièrement libre, mais aujourd'hui il y a des règlements qui deviennent de plus en plus sévères :

Les ours, loups, renards, autres bêtes fauves et les lapins peuvent encore se tirer en tout temps et sans aucun permis. Cependant, c'est en hiver qu'on en fait surtout la chasse, puisque c'est l'époque où leurs fourrures atteignent le plus haut prix. Beaucoup de municipalités donnent une prime pour chaque loup tué dans l'enceinte de la commune. Cette prime généralement de deux dollars, payée moitié par la commune et moitié par la province, s'ajoute pour le chasseur au prix de la fourrure.

Tout habitant peut également tuer sans permis, canards, oies, outardes, cygnes, etc..., mais seulement aux époques fixées par le gouvernement provincial. Il en est de même pour les rats musqués et tous les autres petits animaux à fourrures.

La chasse aux castors est actuellement interdite.

Quant aux orignaux, cerfs, chevreuils, la chasse ne peut s'en faire actuellement que du 1^{er} au 15 décembre de chaque année et encore avec une permission spéciale du Ministre de l'Agriculture, qui coûte 2 dollars à l'habitant de la province, 50 dollars à un Anglais ne demeurant pas au Manitoba et 100 dollars à tout étranger. De plus, chaque chasseur n'a droit de tuer qu'un seul mâle de chaque espèce et enfin il doit rendre compte au ministre du résultat de sa chasse.

Joli sujet de dissertation et qu'il est flatteur d'adresser à un ministre ! Mais avec des Nemrods

un peu hâbleurs. Son Excellence doit lire de fantastiques histoires de chasse.

— De simples statistiques. Tu sais, Léon, qu'on ne trouve ces derniers animaux que dans le grand bois et que tu auras peu de chance d'en tuer si un Métis ne t'accompagne pas.

— Oui, je le sais, mais j'irai avec un vieux chasseur qui a promis de m'accompagner et je vais faire de suite, pour lui et pour moi, la demande de permis.

— Très bien, mais sois prudent. Tu as vu dans les journaux combien chaque année il arrive d'accidents avec cette chasse, où l'on tire à la carabine à de si grandes distances.

— Moi aussi, dit M^{me} Girard, j'ai un renseignement à vous demander : Les vêtements de dessous que j'ai apportés de France pour toute la famille commencent à s'user et il faut que je les renouvelle cet hiver. Quel est le moyen d'achat le plus économique ?

— Si vous n'avez que quelques articles à acheter, prenez-les au village, chez M. Morris. Si, au contraire, vous avez une toute commande à faire, adressez-vous à une grande maison de Winnipeg. Vous aurez plus de choix et malgré les frais de transport, cela vous coûtera moins cher. Je vous ai donné deux ou trois catalogues, faites votre choix et envoyez l'argent avec la commande écrite sur la feuille imprimée *ad hoc*.

— Mais ces catalogues sont en anglais et je ne m'y reconnais pas.

— Regardez à la table des matières, le mot : Undershirtt, que les Canadiens traduisent par *corps* et puis vous avez vos enfants pour vous renseigner.

— Maman, dit Madeleine qui était venue avec

M. Rolland en congé de deux jours, tu devrais m'acheter un *honey comb wool toque* (sorte de coiffure en forme de bonnet de coton, se fait en coton, laine et soie, très gracieuse pour jeunes filles).

— Moi, dit le maître de la maison, j'ai besoin de deux *corps*.

— Et moi, ajouta Léon, je voudrais bien un sweater (gros tricot qui s'enfile par le cou et, se mettant en-dessus de la chemise, remplace le gilet et même l'habit) et une demi-douzaine de chokers (faux-cols) de quatre pouces de haut.

— Pourquoi de quatre pouces ? questionna la maman.

— Je vais te le dire ma petite mère, répondit Madeleine. c'est pour plaire à sa *blonde*. Pour être un homme très chic au Manitoba, les chokers doivent avoir au moins cette hauteur. Et toi, que vas-tu acheter ?

— Seulement un châle de laine, que je mettrai sur ma tête, quand je sortirai l'hiver.

— Mais, maman, dit Madeleine, tu ressembleras à une sauvage ou à une vieille Métisse.

— Cela m'est fort égal, c'est du moins fort commode et surtout très chaud.

— Enfin, le jeune François, que chacun choyait et qui emplissait la maison de son encombrante petite personne, ne fut pas oublié. Le parrain, après entente avec la marraine, se chargeait de sa garde-robe.



CHAPITRE V

Construction de l'église -- Les frais du culte -- Encore la chasse -- Le mal des raquettes -- Retour du printemps

Pour remplacer la chapelle de mission devenue insuffisante, on avait construit dans le courant de l'été et à l'automne une spacieuse église. M. Fortin avait offert le terrain ; d'autres avaient donné des sommes parfois considérables, au moins en égard à leur situation de fortune ; d'autres enfin, les plus nombreux, parmi lesquels M. Girard, étaient allés, lorsque l'ouvrage était moins pressant, abattre des arbres, équarrir le bois, apporter les matériaux, aider à la construction selon leurs capacités. Il fallait voir la bonne volonté et l'entrain avec lesquels les colons avaient travaillé à édifier la maison de la consolation et de la prière. Aussi, l'église fut-elle aménagée intérieurement avant les grands froids et, à la joie générale, elle fut consacrée dans le courant de novembre par Mgr l'Archevêque qui félicita les paroissiens de leur esprit de concorde et les encouragea à vivre d'une vie toujours plus chrétienne. La cérémonie de la dédicace est solennelle et laisse dans l'esprit un souvenir durable et profond ; dans ce jour de fête, deux hommes étaient particulièrement heureux, le Père Febvre, devenu curé résidant, et l'abbé Thiéblot, le créateur de la nouvelle paroisse. Sur la demande de ce dernier, l'église avait reçu pour patron saint Germain qui fut, dans l'ancienne France, un saint presque aussi populaire que saint Martin et qui était un peu un *pays* pour notre missionnaire.

M. Rolland fit à ses amis le plaisir de passer les fêtes de Noël et du Jour de l'An à *Bon-Espoir*.

— Paie-t-on des impôts pour l'entretien du clergé et des églises ? lui demanda M. Girard. Jusqu'à présent, en dehors de ce qui a été fait pour la construction de Saint-Germain, on ne m'a rien demandé et je n'ai donné qu'aux quêtes et aussi au bazar.

— Dans la province de Québec, la dîme est due et peut être collectée par voie judiciaire. Au Manitoba, il n'est légalement rien dû ; mais tout catholique tient en honneur de payer volontairement ce qui lui est régulièrement réclamé. Dans chaque paroisse, la dîme annuelle, qui ne se fait plus en nature, est fixée par l'autorité supérieure qui tient compte, dans chaque paroisse, du nombre et de la situation pécuniaire des habitants. Généralement, le curé perçoit cette dîme, lors de sa visite paroissiale. Elle est toujours réclamée avec douceur et bien souvent le curé attend patiemment que le colon ait gagné son argent pour le payer.

Comme en France, le curé a droit également à son casuel. De plus, il touche la location des bancs d'église, dont il fixe les prix lui-même, car, ici, il n'y a ni marguilliers, ni conseils de fabrique. Le curé est seul maître et administre à sa guise, sous le contrôle de ses supérieurs.

Quand l'église, le presbytère, le cimetière ont besoin de réparations ou lorsqu'il faut en construire, chaque paroissien donne volontairement son concours, comme vous l'avez fait ici-même. L'un participe aux travaux, l'autre fait les charrois. On organise des concerts, des bazars, et des soirées de paniers. Enfin, la générosité des paroissiens fait le reste au moyen de souscriptions.

Pendant les fêtes, on servit à table de l'original et

de la biche. Ces viandes furent trouvées aussi délicates et aussi tendres que celle du meilleur bœuf gras. Naturellement, Léon raconta sa chasse. Suivant lui, il avait tué la biche et le Métis Beaulieu avait abattu l'orignal. On voulut bien le croire, d'autant plus que Beaulieu confirmait son récit. On donna les têtes au fermier pour les faire empailler. La viande fut partagée, mais on donna les peaux au Métis pour les faire *passer* par sa femme qui devait confectionner une paire de *mocassins* à chacun des habitants de Bon-Espoir.

Peu après le départ du fermier, on reçut la visite d'un commis-voyageur en assurances. Les constructions et tout le mobilier furent prudemment assurés pour une période de trois ans, moyennant une prime raisonnable, mais payable de suite.

L'hiver, coupé de bordées de neige, n'arrête pas le chasseur intrépide. Léon, qui de plus en plus prenait goût à la vie en plein air, chassait dans tous ses moments perdus ; il réussit à tuer quatre loups et toucha les primes. Habitué maintenant aux raquettes, il s'en servait pour aller même assez loin placer les collets à prendre les lièvres. Il allait compléter les soixante peaux que lui avait demandées une vieille sauvagesse pour lui faire une couverture de voyage en peaux de lièvre (certainement la meilleure et la plus chaude) quand, à la suite d'un trop violent exercice, il attrapa le mal de jambes, dit : Mal de raquettes. Une Métisse le traita avec des remèdes sauvages, et comme le mal avait été pris au début, il en fut quitte pour un repos forcé d'une dizaine de jours, mais l'emploi des raquettes lui fut défendu pour le restant de la saison.

L'arrivée des corneilles annonça la fin des gros froids.

Bientôt la ménagère disposa d'assez de lait pour entreprendre, ce qu'elle avait à cœur, la fabrication du fromage canadien, d'autant plus que des voisins s'engageaient à lui vendre leur lait. Un *gréement* de fromagerie fut acheté d'occasion et à la fin de mai elle cessa de faire du beurre pour fabriquer le fromage.

Pendant que son mari semait en avoine et en orge tout ce qu'il avait défriché, elle agrandissait son jardin et y semait force légumes et fleurs. Mais tous deux avaient parfois pesté contre les étourneaux. Ces oiseaux suivent de près les corneilles ; on les voit venir en grandes bandes noires que certains, colorés de la tête et du cou, piquent de rouge ou de marron, de jaune ou de bleu. Ce sont d'effrontés pillards qui, messagers du printemps, en font payer l'heureuse nouvelle.



CHAPITRE VI

Demande d'organisation en municipalité — Ouverture de l'école — Madeleine institutrice — Un secret

De nouveaux colons étaient arrivés dès le printemps et la jeune colonie dépassa bien vite le nombre de cinquante âmes, exigé par la loi pour la formation de la municipalité. Convenait-il d'en constituer une? C'est ce que M. Girard, conseillé par son ami, estimait, d'accord en cela avec beaucoup d'autres.

Par une belle après-midi de la fin de mai les plus anciens et les principaux colons se réunirent chez M. Turcotte pour *faire la discussion* à ce sujet. On était loin d'être du même avis.

A peine la question était-elle exposée que quelques habitants, la plupart des Métis, se mettent à *kicker* (1). Ils s'opposent à la demande, sous prétexte que, tant qu'il n'y a pas d'organisation, ils n'ont aucun autre impôt à payer que celui relatif à l'école, unanimement désirée.

Or, les taxes « *parlez-moi z'en pas*, disait l'un, *ça n'a pas de finit:on!* » Voilà une chose grave « *Pour le sûr*, observait un autre, *c'est de valeur* ». Et cette perspective faisait *gourgousser* (murmurer) plusieurs des assistants.

C'est très vrai, répliquent les partisans de la proposition. Nous n'aurions, en ne réclamant rien, qu'une seule taxe à payer, mais, si d'une part nous esquivons des impôts d'ailleurs très raisonnables, d'autre part le gouvernement ne nous doit rien et

(1) *Fner*, en parlant de chevaux : au figuré, ne point adhérer de suite à une proposition.

par suite nous n'obtiendrons aucune subvention pour faire et entretenir nos voies de communications : chemins, ponts, etc. Avec ce système, nous resterons dans le *statu quo*, c'est-à-dire sans faire aucun progrès. Il vaut bien mieux payer quelques impôts et avoir droit à des secours comme toutes les autres municipalités.

L'éloquence propre à la race française, et que César notait déjà voilà près de vingt siècles, se donna libre carrière sur ces deux thèmes opposés.

Après une couple d'heures pendant lesquelles plus d'un *fit une grosse colère*, l'accalmie espérée se produisit.

Quelques-uns de ceux qui, jusque-là, n'avaient *pas grouillé en toute* (pas bougé) hochent la tête d'un signe d'approbation tout en continuant à fumer l'inévitable pipe. « C'est correct », déclare-t-on de divers côtés; Beaulieu, qui a beaucoup d'autorité parmi les Métis, se rallie à l'avis des promoteurs et la proposition finit par l'emporter complètement.

La réunion se termine au milieu des conversations particulières et, au déclin du soleil, l'on se disperse à travers la campagne, qui à pied, qui en voiture, vers les maisons, d'aspect modeste encore pour la plupart, disséminées jusqu'à l'horizon, les unes aux alentours de la rivière à la Perche, les autres sur le plateau mollement ondulé, auprès de quelque bouquet d'arbres aux feuilles naissantes.

On s'occupa promptement d'adresser au gouverneur de la province la demande d'organisation et de remplir toutes les formalités nécessaires.

En juillet, l'école était accordée; on dressa une liste des colons ayant droit au vote et l'on procéda par élection à la nomination des trois *trustees* (commissaires) exigés par la loi, pour s'occuper des détails matériels de l'école. On loua une maison

située à un demi mille de la maison de M. Girard et qui se trouvait libre par suite du décès de son propriétaire. Enfin, grâce à l'influence de l'inspecteur, Madeleine fut engagée comme institutrice pour la première année scolaire, du 1^{er} septembre au 30 juin, aux appointements mensuels de 40 dollars.

Il est difficile de décrire la joie de ses parents à cette heureuse nouvelle. Une jolie situation et si près d'eux ! Quant à Madeleine elle est également ravie. Comme elle va se dévouer à ses bambins, garçons et filles (car l'école est mixte, comme dans la plupart des centres ruraux). Comme elle va leur donner avec soin l'enseignement du français qui a été réclamé par les commissaires et qui servira de support à celui de l'anglais ! Et comme cet enseignement sera vraiment français, l'institutrice y mettant tout son esprit et tout son cœur ! A vrai dire, elle a conscience de faire, quoique très simplement, œuvre de patriote.

M. Girard, estimant qu'il avait assez de travail chez lui, avait décidé de ne plus aller aux battages. Avec Léon et un engagé pris pour deux mois, il fit une grande quantité de foin en raison de l'agrandissement de son troupeau.

Sa femme soignait le jardin, s'occupait du fromage et, grâce au petit lait, engraisait un bon troupeau de porcs.

Un jour de la fin d'août, par une belle soirée très chaude et qui paraissait devoir se terminer par un orage, on se promenait après souper autour de la maison. Sous la feuillée du bosquet voisin passaient et repassaient à intervalles assez rapprochés une infinité de petites lueurs. On eût dit de minuscules lanternes vénitiennes que le vent aurait fait balancer à droite et à gauche ; c'étaient de simples mouches lumineuses, qui brillent surtout par les nuits chaudes

et orageuses comme en France les vers luisants. Les fortes senteurs de la prairie et les parfums délicats des fleurs du jardin se mariaient dans l'air lourd. Après les durs travaux d'heures ensoleillées, l'âme languissante et le corps las, on s'abandonnait, sans penser, au doux enveloppement de la nature. La conversation s'égrenait en phrases clairsemées, et, aux réflexions de ses parents, Madeleine répondait à peine. Ils s'en aperçurent et lui en firent la remarque. « Ne voyez-vous pas, dit plaisamment Léon, qu'elle rêve à son cavalier? » Elle rougit légèrement dans l'allée déjà obscure; et l'oiseau-mouche, habillé de vert tendre, qui, voltigeant rapide de fleur en fleur la frôla en passant, fut seul à recueillir son secret.



CHAPITRE VII

Le Complet Irlandais

Dans les premiers jours de septembre, M. Girard eut l'occasion d'aller à Vauquelin et il passa quarante-huit heures à la Sapinière. Les journaux relaient à ce moment un fait qui suscitait une vive émotion : un curé irlandais d'une paroisse canadienne-française de la Nouvelle-Angleterre avait interdit aux enfants d'apprendre le catéchisme en français, au risque de l'ignorer complètement. M. Girard s'en montra fort surpris. « Le rôle du clergé n'est-il pas de conserver la foi et les mœurs ? Ne voit-on pas dans tous les pays prêtres et missionnaires étudier les langues indigènes au lieu d'imposer la leur ; et, s'ils l'enseignent ensuite, n'est-ce pas du consentement volontaire des habitants ? »

— « Mon cher, répondit son ami, un clergé et deux Etats font exception à cette règle. Le clergé irlandais, du moins dans son ensemble, est avant tout un clergé d'anglicisation tant aux Etats-Unis qu'au Canada. Les faits comme celui qui vous indignent à l'heure actuelle, sont légion et ils ont causé de nombreux scandales. Entre des milliers d'autres, je vous en citerai quelques-uns de ces dernières années, rapportés par les journaux canadiens.

Dans le diocèse de Portland (Maine), où les Franco-Américains sont en grande majorité ; l'évêque Mgr W O'Connell n'avait cessé pendant cinq ans de leur témoigner son hostilité. En 1906, chargé d'une mission au Japon, il exprime sa volonté d'interdire à son retour l'emploi de la langue française dans toutes les églises de sa juridiction.

L'émotion fut considérable. Les Franco-Américains résolurent d'en appeler au nonce et, s'il le fallait, au pape. Mais Mgr O'Connell réussit dans sa mission et fut promu archevêque de Boston; là, dans un diocèse où notre élément tient une large place, son premier soin fut de nous témoigner son mépris en ne choisissant pas un seul prêtre de langue française pour l'une des soixante-treize charges de sa haute administration. Cependant les Français de Portland se réjouissaient de son heureuse promotion. Son successeur, Mgr Walsh, fut pire. Dans les paroisses mixtes, jamais un sermon en français, et les Canadiens finissent par abandonner l'église. En certaines localités, par exemple à Skowhengan, les intrigues de l'évêque obligent à fermer l'école paroissiale française; il impose le catéchisme anglais dans les orphelinats franco-américains, une chose que l'on ne fait pas dans les pénitenciers du Rhode-Island; à Biddeford il refuse aux sœurs la permission de bâtir à neuf et exige la fermeture de leurs institutions de charité précisément sous le prétexte que les bâtiments ne sont pas en bon état; à Brunswick, il maintient un curé irlandais de conduite fâcheuse et lorsque celui-ci monte en chaire les paroissiens indignés se lèvent et quittent l'église.

Dans les provinces maritimes du Canada, les Acadiens sont aussi traités avec la dernière injustice par des prêtres et des évêques qui n'ont qu'un but : l'assimilation. A Moncton, où l'on comptait il y a quelques années quatre mille catholiques français contre douze cents d'autres langues, un seul vicaire connaissait le français. Le collège Saint-Joseph de Memramcouk, construit par les pauvres Acadiens au prix de gros sacrifices, a été pratiquement transformé par l'évêque en école de sport. A Amherst,

diocèse d'Halifax, feu Mgr O'Brien n'a jamais voulu nommer de vicaire français, et la population catholique y est française presque entièrement. L'un des évêques a refusé de recevoir des religieuses venues de France et qui ne demandaient aucun secours ; il a déclaré qu'il ne tolérerait jamais de religieuses françaises enseignantes dans son diocèse. Dans une paroisse où il existe une forte population française. l'évêque a déclaré : « Si vos enfants ne savent pas leur catéchisme en anglais, ils ne feront pas leur première communion. » Dans une autre il veut obliger le curé canadien à expulser du couvent les religieuses de Montréal qui le dirigent et émet la prétention d'en installer d'autres à leur place ; mais le terrain et le couvent appartiennent au curé et à divers paroissiens, Monseigneur est obligé de céder. »

— « Mais cela est abominable ! »

— « Les Irlandais, prêtres et laïcs, ont très souvent ici la haine de tout ce qui est français. Ce qui augmente l'odieux de leur conduite, c'est que, persécutés dans leur île, ils ont eu la chaude sympathie et l'appui de la France et que, réfugiés en Amérique, ils ont été accueillis à bras ouverts par les Canadiens et par les Acadiens.

Tous les moyens leur sont bons pour arriver à leurs fins. Ils se sentent peu de vocation pour les missions lointaines ou dures, mais ils s'efforcent de supplanter le clergé français dans les postes de choix, cures importantes et évêchés, et ils y réussissent trop souvent grâce aux intrigues qu'ils ourdisent à Rome. Dans ces hautes situations ils mettent leur autorité sacerdotale ou épiscopale au service de leurs passions politiques, usent d'armes spirituelles pour imposer le sacrifice des droits sacrés sur lesquels ils n'ont pas de juridiction. Bref, par l'abus de la force morale, aussi terrible que celui de

la force matérielle, ils traitent les Français d'Amérique comme font les Allemands des Alsaciens-Lorrains ou des Polonais.

En 1905, une haute personnalité irlandaise du Canada envoyait mystérieusement au cardinal Merry del Val une brochure dirigée contre le clergé français et qui n'est qu'un tissu de mensonges et d'outrages. On avait l'audace d'y réclamer de nouveaux évêques de langue anglaise, alors que dans l'épiscopat les prélats français n'étaient qu'en faible majorité (dix-neuf contre quatorze, dont le même nombre d'archevêques) tandis que les trois quarts des catholiques sont de langue française. A ce mémoire, il fut mot à mot et victorieusement répondu par un Canadien-Français éminent. Cependant, servis par certaines influences à Rome, très probablement appuyés par le délégué apostolique qu'ils avaient circonvenu, les Irlandais enlevèrent trois diocèses aux Canadiens - Français, parmi lesquels celui d'Ottawa.

Un grave incident se produisit à cette époque, fin 1910. Mgr Fallon venait d'être nommé évêque de London, Ontario.

Autrefois professeur à l'Université d'Ottawa, il avait laissé de mauvais souvenirs à ses élèves français, traitant avec mépris les Canadiens - Français d'« hommes de chantiers », autant dire de « charpentiers », ce qui est assez piquant dans la bouche d'un apôtre du Christ. Anglifier cette Université était son rêve. Or, il est bon de savoir qu'elle a été fondée, comme Université bilingue, par le zèle et le travail de la Congrégation française des Oblats. A peine Mgr Fallon est-il installé à London, le bruit court qu'il veut supprimer l'enseignement du français dans les écoles. Protestation énergique et catégorique du prélat, insérée dans les journaux.

Réunion de l'Association Canadienne - Française d'éducation d'Ontario, qui est exclusivement catholique ; elle prend connaissance de documents assermentés établissant que l'évêque a bien interdit à des communautés religieuses de continuer à enseigner la langue française et qu'il a prononcé dans une assemblée d'ecclésiastiques des paroles caractéristiques à cet égard. Suffisamment édifiée, l'Association déclare solennellement qu'elle ne peut ajouter foi aux dénégations du prélat.

La situation devenait « inconfortable » pour ce dernier. Il protesta qu'il n'en voulait pas au français, mais à l'instruction bilingue, et cela, bien entendu, dans l'intérêt même des Canadiens-Français ! Pour apprécier la saveur de ce subterfuge, il faut se souvenir que, la connaissance de l'anglais étant à peu près nécessaire dans l'Ontario, le français n'est guère enseigné que dans les écoles bilingues, avec l'approbation du gouvernement provincial. Après avoir fourni cette ingénieuse explication, Mgr Fallon éprouva un irrésistible désir d'aller visiter la Ville Éternelle. »

— « Les évêques irlandais n'ont-ils pas un prétexte pour mettre en œuvre tous leurs procédés d'assimilation ? Ils se targuent sans doute de l'appui du pouvoir civil ! »

— « Pas en ce dernier cas, vous le voyez. Dans les provinces maritimes, le Gouvernement cède progressivement aux desiderata des Acadiens qui constituent au surplus un élément électoral important. Il en est de même dans plusieurs Etats de la Nouvelle-Angleterre. Quant aux paroles réconfortantes, aux encouragements adressés aux Français d'Amérique par de hauts personnages, gouverneurs d'Etats ou de la Puissance, on ne les compte plus. Les Anglais ou les Yankees d'esprit ouvert ou de

sentiments élevés comprennent que les diverses races tiennent à leur origine, à leurs traditions, à leur nationalité propre et que cette diversité même, loin d'être une cause de faiblesse pour la nation, lui donne le profit d'une émulation louable et des qualités les plus opposées. Sans doute on trouve partout des gallophobes. Mais les plus ardents sont les Orangistes, sectaires protestants, et les catholiques irlandais.

A Rome, ces derniers exposent que l'intérêt de l'Eglise en Amérique est l'unité linguistique. Mais les événements démentent complètement cette théorie. On ne manque pas, en Europe, de faire miroiter de temps à autre les progrès du catholicisme aux Etats-Unis. On oublie que, depuis un siècle, l'immigration a conduit dans ce pays des millions et des millions de catholiques. Or, si l'on retranche du nombre total des catholiques qu'il devrait y avoir de ce fait, actuellement, dans la grande République, le nombre de ceux qui s'y trouvent en réalité d'après les statistiques, on constate un déchet *de plus de vingt millions*.

Le clergé irlandais qui a eu la haute main pendant toute cette période sur l'administration de l'Eglise n'a pas à se glorifier d'un pareil résultat.

D'innombrables exemples montrent que sa réputation à fournir aux immigrés des prêtres parlant leur langue a conduit ces pauvres gens à l'indifférentisme, parfois après un court passage dans quelque temple protestant où ils retrouvaient leur langue maternelle. Mgr Fallon a déclaré que si les Italiens perdent leur foi aux Etats-Unis, c'est parce qu'ils tiennent trop à leur langue. Mais, Monseigneur, voilà la condamnation de votre méthode. Ainsi que le font observer les Canadiens-Français, le miracle de la Pentecôte n'a pas consisté à faire entendre

l'hébreu à tous les étrangers accourus à Jérusalem, mais à faire parler aux apôtres tous les idiomes connus. Vouloir imposer l'anglais comme condition de catholicisme en Amérique, c'est un acte pur et simple de tyrannie en même temps qu'une hardiesse doctrinale peu commune.

Combien différente est la conduite du clergé français ! Tenez, dans cet Ouest Canadien où se mêlent tant de peuples, c'est son souci constant de leur procurer, au prix des plus grands sacrifices, des prêtres de leur langue et, s'il se peut, de leur nationalité.

Voici un cas typique : un grand nombre de Ruthènes, originaires de Galicie, appartiennent à un rite auquel ils sont très attachés. L'archevêque de Saint-Boniface s'employa activement à obtenir l'envoi de religieux de ce rite, prépara l'organisation d'un séminaire ruthène et, en attendant, pour parer au plus pressé, encouragea un certain nombre de ses propres prêtres canadiens-français à aller en Galicie s'initier au rite ruthène et apprendre la langue.

A Saint-Boniface, lors de la bénédiction de la nouvelle cathédrale, le regretté Mgr Duhamel, après que des sermons en français et en anglais eussent été prononcés, ajouta : « Vous allez entendre quelques mots en polonais, en ruthène et en allemand, afin que l'on comprenne bien l'amitié de l'Eglise qui traite avec le même respect et la même affection toutes les nationalités, mais qui est jalouse de la conservation de sa doctrine ». Ces paroles expriment admirablement l'attitude invariable des prêtres et des évêques canadiens-français : justice et bonté. Quel exemple et quelle leçon !

— « C'est bien ! Et quel recours les Français ont-ils contre la persécution irlandaise ! »

— « Le recours au nonce ou au délégué apostolique, puis au pape. Ils ont l'invincible espérance du succès définitif, parce qu'ils ont pour eux l'équité.

« Leur plus grand ennemi, c'est eux-mêmes; c'est cette partie influente de la nation qui, par veulerie, insouciance ou habileté, est toujours prête, sous prétexte de maintenir une paix toujours précaire, à céder jusqu'au dernier des droits de la race; ce sont les *endormeurs*. Heureusement, un réveil s'est fait. Le mot d'ordre est de s'enrôler dans les sociétés nationales. Contre les curés et les évêques assimilateurs, en attendant la sentence de Rome, la résistance respectueuse et ferme sera de principe. On ira, s'il le faut, jusqu'à rompre avec eux toute relation non indispensable : *on fera le vide autour d'eux* ».

— « Il est un point que vous ne m'avez pas expliqué. D'où vient donc cette hostilité des Irlandais? »

— « C'est un mystère pour les Canadiens eux-mêmes. L'un d'eux, toutefois, un vieux prêtre, qui a donné plaisamment là-dessus son opinion dans un journal de la province de Québec (1), paraît avoir deviné juste.

— C'est bien simple, dit-il, c'est qu'ils sont jaloux.

— Jaloux? Comment cela?

— Eh bien, dit-il, ils sont comme le renard dont parle le bon La Fontaine; il s'était fait prendre et couper son plus bel ornement, la queue, dans un piège; il voulait ensuite que tous les autres renards se fissent enlever cet appendice, leur répétant que c'était une chose inutile et même nuisible. En perdant leur liberté, les Irlandais ont perdu leur

(1) *L'Avenir du Nord*.

langue : mais nous, nous avons eu assez d'énergie et de courage pour conserver la nôtre, et ils voudraient, dans leur dépit, nous l'enlever. Mais, dit le vieux prêtre, et sa voix tremblait d'émotion, il n'y a pas assez d'Irlandais, ni d'Ecossais, ni d'Anglais dans le monde entier pour empêcher les Canadiens-Français de parler la langue de leurs ancêtres. »



CHAPITRE VIII

Demande en Mariage — Pas de Dot — Droits des Femmes mariées au Manitoba

A la fin de septembre, la ménagère cessa la fabrication du fromage, pour faire à nouveau du beurre qu'elle vendit un bon prix en ville, grâce au chemin de fer où les convois commençaient à circuler. Elle vendit également tout son fromage au prix moyen de dix sous (ou cents) la livre, prix dont elle se déclara satisfaite.

M. Girard fit la récolte de son orge et avoine, et sa femme, après avoir réservé ses provisions d'hiver, vendit encore assez de produits du jardin pour acheter divers objets qu'elle désirait depuis longtemps.

Un soir du mois d'octobre, M. Rolland arriva à Bon-Espoir à l'improviste. Après souper, avec sa bonhomie habituelle, il dit à ses hôtes : Savez-vous ce qui m'amène ?

— Ma foi, non, mais vous êtes toujours le bien-venu.

— Je viens demander votre fille en mariage pour M. Lafleur.

— Madeleine est bien trop jeune. s'écrièrent les deux époux !

— Allons donc, elle a 17 ans bien sonnés et au Manitoba, c'est déjà presque une vieille fille, puisque beaucoup se marient à 14, 15 et 16 ans. Vous rappelez-vous la noce du Métis, à laquelle vous avez assisté la première année de votre arrivée ? eh bien, la mariée n'avait pas encore 15 ans.

— Ce n'est pas bien, dit M^{me} Girard en souriant,

de nous prendre ainsi par surprise. Nous n'avons rien à dire contre le jeune homme, comme cavalier de Madeleine, mais de là à devenir son mari, il y a loin. D'abord, quelle est sa situation ? Peut-il entretenir un ménage ? Nous, nous ne pourrions actuellement, sans nous gêner beaucoup, donner une dot à notre fille.

— Mais qui vous parle de dot, puisque vous savez très bien que les jeunes gens n'en exigent pas ici ? On vous demande votre fille et rien autre.

Vous reconnaissez comme moi que le jeune homme est sobre, laborieux, économe et, si j'ai bien voulu prendre sa cause en main, c'est que je crois qu'il fera le bonheur de Madeleine, à qui je sais qu'il est loin de déplaire. Quant à sa position actuelle, la voici : son père lui donnera un team de deux chevaux et six vaches laitières ; et moi, si le mariage se fait, je lui loue ma ferme pour trois ans à demi-profit, à la condition d'habiter avec eux. Au bout de cette période, si tout va bien, je la lui vendrai à un prix raisonnable et à termes échelonnés et je me retirerai au village, comme rentier, mais sans pour cela cesser de m'intéresser à eux. Il me semble que ma proposition vaut bien un examen sérieux et si c'était une surprise que je vous causais, je pensais qu'elle vous serait plutôt agréable.

— Vous avez toujours été si bon pour nous ! reprit M^{me} Girard. C'est égal, c'est un choc que vous me donnez là.

— Ah oui, je sais : la sensiblerie française. Quand on vient au Canada, on doit la laisser de l'autre côté de l'Océan. A moins de vouloir faire de Madeleine une vieille fille, vous ne pouvez avoir la prétention de toujours la garder près de vous. Il se présente une bonne occasion et vous auriez tort de ne pas en profiter.

— Comme d'habitude, dit le père de famille, M. Rolland a raison, mais la nouvelle était si inattendue qu'elle nous a forcément étonnés. Comme vous ne partez que demain, nous allons réfléchir et avant que vous nous quittiez nous vous dirons notre décision.

Le lendemain, il lui déclara d'un ton ému, tandis que la ménagère essayait furtivement une larme :

— Après nous être consultés, nous acceptons la demande de M. Lafleur, mais à la condition que le mariage sera différé jusqu'à la fin de l'engagement de Madeleine comme institutrice.

— Entendu, répondit le fermier. La noce se fera chez moi et je me charge de tous les préparatifs et de tous les frais. Ce sera mon cadeau de nocces à Madeleine. Vous choisirez l'époque où vous pourrez vous absenter le plus facilement, mais vous aurez à prendre un ménage pour garder votre ferme pendant plusieurs jours, car je veux faire une noce à la normande, c'est-à-dire qui dure deux ou trois jours et je m'opposerai à ce que les mariés se sauvent aussitôt la cérémonie faite, pour aller passer en chemin de fer les premières heures de leur union, comme c'est la mode ici.

— Puisque nous en sommes sur la question du mariage, dit M^{me} Girard, dites-nous donc quels sont les droits des femmes mariées, au Manitoba ? D'abord, fait-on un contrat ?

— Il n'y a que les gens riches qui fassent ici un contrat de mariage. On se marie généralement devant le ministre de son culte, qui remplit les fonctions des officiers de l'état-civil en France ou devant un juge de paix. Les femmes n'ont pas droit au vote dans les élections fédérales et provinciales ; mais elles votent dans leur municipalité, si elles possèdent quelque bien en propre. Elles peuvent

acheter sans le consentement de leur mari et vendre de même tout ce qui leur appartient. Si une femme possède des animaux sur la ferme de son mari, elle peut les vendre et échanger comme bon lui semble, et les créanciers du mari n'ont aucun droit sur eux. Ses gages sont à elle ; elle peut faire un dépôt à la Banque et le retirer à son gré. De son côté, le mari n'a pas besoin du consentement de sa femme pour vendre ses propres immeubles, la femme n'ayant aucune hypothèque légale sur eux. En fait, c'est un régime spécial de séparation de biens. Chacun administre sa fortune comme il l'entend, sans le concours de l'autre. Cela n'empêche pas les ménages unis de se concerter avant de prendre une détermination.



CHAPITRE IX

Demande de patente — Le mal de Neige Maladie de M. Girard

Depuis le souchet au plumage somptueux jusqu'à l'élégante sarcelle, toutes les tribus de canards avaient quitté lacs et cours d'eau qu'allait étreindre une épaisse couche de glace. Plus de poules d'eau dans la rivière à la Perche : grèbes aux couleurs variées, ces émérites nageurs avaient gagné des climats plus doux. Lapins, belettes et hermines avaient revêtu leur parure d'hiver. Le poêle ronflait à Bon-Espoir et, dans la maison toujours gaie, c'étaient, après souper, quand le long babil de François s'éteignait, d'agréables veillées où alternaient jeux, lectures et causeries.

Au commencement de l'hiver, M. Girard qui, six mois auparavant, avait *donné notice* de son intention au Commissaire des Terres à Ottawa, ayant accompli ses trois ans de résidence sur son homestead et, suivant lui, rempli toutes les charges et conditions imposées, *fit application* pour sa patente à l'inspecteur des homesteads de sa circonscription.

Un mois plus tard environ, il reçut la visite de l'inspecteur qui venait examiner le homestead pour faire son rapport à l'administration. Il trouva tout en règle et dit à M. Girard que l'obtention de sa patente n'était plus qu'une question de délais administratifs. Cependant, ajouta-t-il, il vous reste encore une chose à faire ; comme vous êtes un étranger, vous devez me justifier de votre naturalisation.

— Que faut-il faire pour cela ?

— C'est très simple : Vous présenter devant un juge de paix, un magistrat ou toute personne ayant pouvoir de certifier un *affidavit* (déclaration sous serment) et après lui avoir justifié de trois ans de résidence au Canada, prêter entre ses mains le serment d'allégeance au roi d'Angleterre. Il enverra la pièce au Juge de Comté qui fera le nécessaire et vous retournera votre certificat de naturalisation.

— Combien cela coûte-t-il ?

— En temps ordinaire de cinquante sous à une piastre environ ; mais si nous étions dans une période électorale, cela ne vous coûterait même rien. Les meneurs de chaque parti politique prennent à leur charge tous les frais et démarches de naturalisation des votants qu'ils pensent être pour eux.

— Cette naturalisation vous fait-elle perdre le titre de citoyen français ?

— Je ne le pense pas, car si elle vous donne le droit à la protection britannique tant que vous êtes sur son territoire, vous ne pouvez vous réclamer de ses agents diplomatiques dès que vous êtes reparti sur une terre étrangère. La qualité de citoyen français ne se perd pas si facilement, les divers Etats étant justement jaloux de conserver leurs nationaux.

Cette année-là, le printemps vint de bonne heure. En finissant de rentrer son foin à la ferme au commencement de la fonte des neiges, M. Girard fut atteint du mal d'yeux, dit « Mal de neige », et dut se contraindre à porter quelque temps des *coggles*, espèces de lunettes à verres noircis et entièrement closes, pour éviter la réverbération de la lumière du soleil sur la neige fondante et par suite fort reluisante. Mais peu après, il se sentit mal à l'aise,

il était abattu et avait des accès de fièvre. M. Rolland amena le docteur Paradis qui ne trouva rien de grave et prescrivit un traitement. Au bout de quelques jours, le fermier, le retrouvant dans le même état, lui conseilla d'aller à l'hôpital de Saint-Boniface. Ici, lui dit-il, le médecin demeure fort loin, ses visites vous coûteraient fort cher ; à l'hôpital, vous serez mieux soigné et à bien meilleur compte. Pour un dollar ou un dollar cinquante cents par jour, vous aurez votre chambre et aucun autre extra à payer que les médicaments et le docteur que vous choisirez.

M^{me} Girard, à qui l'idée d'hôpital répugnait un peu, comme en général à bien des Français, ne savait que répondre et demanda à M. Rolland comment faisaient les malheureux qui n'ont pas d'argent.

— Les petites Sœurs Grises qui dirigent cette maison les reçoivent quand même, mais au lieu d'occuper une chambre, ils couchent dans un dortoir commun. Quand ils sont guéris, on leur présente une note très raisonnable et ils paient quand ils le peuvent. Parfois plusieurs s'acquittent en entier ou en partie en faisant quelques travaux professionnels ; mais jamais aucune action n'est prise contre eux. Pour venir en aide à l'institution, la plupart des municipalités lui votent un secours annuel en proportion de la population et des ressources de la commune.

Le malade se décida à partir et, trois semaines plus tard, il revenait entièrement guéri et très content de la manière dont il avait été traité.

Avant son départ de Winnipeg, il alla voir la fille d'un compatriote arrivé depuis peu de France et qui étudiait à l'Académie de Sainte-Marie, dirigée par les Sœurs des saints noms de Jésus et Marie. On lui fit visiter le couvent qu'il trouva magnifique

et parfaitement agencé. Ce doit-être, disait-il en riant à M. Rolland, le *Couvent des Oiseaux* du Manitoba.

Pendant son absence de la ferme, Léon, qui était devenu un robuste gaillard, avait suffi à faire le *train* journalier. A Noël, le fermier lui avait fait cadeau d'une *train*e et de trois chiens bien dressés. En dehors de ses heures de travail, son grand plaisir était d'aller en *train*e à chiens poser et visiter ses pièges. De plus en plus, la chasse devenait sa passion.



CHAPITRE X

M. Girard reçoit sa patente — Droits et privilèges des colons sur leurs homesteads — Projets de M. Girard — Les impôts — La nouvelle Municipalité

Dans les derniers jours du printemps, M. Girard reçut sa patente et, de suite, partit pour la montrer à son ami.

— Eh bien, lui dit celui-ci, vous voilà heureux et arrivé au terme de vos désirs. Vous êtes enfin propriétaire, savez-vous bien ce que ce titre vous vaut ?

— Dame, cela veut dire que les 160 acres de mon homestead m'appartiennent irrévocablement et que je puis en disposer comme bon me semble.

— Oui, mais ce n'est pas tout. Il y a encore d'autres privilèges attachés à ce titre.

— Lesquels, s'il vous plaît ?

— D'abord, un créancier ordinaire ne peut saisir ni vendre votre homestead, tant que vous l'habitez avec votre famille. Comme disent les Anglais, c'est votre *home* et personne ne peut vous en chasser sans un acte volontaire de votre part. De plus, en cas de mauvaises affaires et de saisie de mobilier, vos créanciers sont tenus par la loi de vous laisser :

Trois chevaux de travail, trois vaches, cinq moutons, trois porcs, vingt poules ;

Tous les instruments aratoires nécessaires pour cultiver, récolter et transporter les produits de la ferme ;

Les semences nécessaires à 80 acres ;

La nourriture nécessaire à la famille et aux animaux réservés pendant onze mois ;

Enfin tous les objets de ménage qui sont nécessaires à l'entretien de la famille.

Avec toutes ces garanties, prises par le gouvernement dans l'intérêt des colons, pensez-vous qu'ils ne se trouvent pas bien protégés contre un accident malheureux, une maladie ou toute autre cause imprévue ?

— Certainement.

— Il va de soi que le colon ayant le droit de vendre et hypothéquer son homestead, il donne en agissant ainsi, aux actes qu'il signe volontairement, toute leur valeur légale, avec toutes leurs conséquences.

— Naturellement. J'ai envie de vous dire un mot de mes futurs projets. Je pense toujours à la culture des céréales et d'ici un an ou deux, si tout continue à bien aller, j'espère avoir quelques fonds disponibles. Un cousin de France qui possède quelques capitaux m'a écrit qu'il avait envie de venir me rejoindre. J'ai l'intention de m'associer avec lui et d'acheter ou de louer d'abord une ferme à blé. Léon se plait sur mon homestead ; il adore la chasse, la vie en forêt et comme il veut toujours épouser M^{lle} Ladouceur, je lui louerai ma ferme à des conditions très douces, après qu'il aura fait son service militaire. Je dois vous dire de plus que mon ami a quatre garçons de 18 à 25 ans, habitués aux travaux de ferme, ce qui nous économiserait pareil nombre *d'engagés*, toujours si onéreux et parfois même difficiles à trouver.

— Je vois que la vie d'éleveur commence à vous paraître trop monotone. Vous savez ce que je vous ai dit sur les fermes à céréales, la première année de votre arrivée ; je n'ai pas changé d'avis. A vous seul de décider. Vous avez toujours un atout sérieux dans votre jeu ; si vous ne réussissez pas, vous en serez quitte pour retourner sur votre homestead.

— Mes projets n'ont pas l'air de vous sourire.

— Vous connaissez mes idées. On ne fait pas aussi vite fortune dans l'élevage que dans la culture, mais l'avenir est bien moins incertain. Vous n'êtes pas un nouveau débarqué, un novice ; vous avez maintenant l'expérience voulue ; si vous vous croyez les reins assez forts, allez de l'avant. En résumé, comme vous êtes sobre, travailleur et économe, il vous faudrait beaucoup de malchance pour ne pas réussir. En tous cas, soyez prudent les premières années, et ne cherchez point à devenir millionnaire trop vite.

— Pendant que nous parlons de choses sérieuses, vous devriez bien me donner quelques renseignements sur les impôts. Jusqu'ici, je n'ai payé que les impôts de notre école ; mais quand nous serons organisés en municipalité, ou peut-être rattachés comme *ward* (section) à une commune, qu'aurai-je à payer ?

— Au Manitoba, on ne paie aucun impôt direct à l'Etat. Tous les impôts sont payés à la Municipalité qui verse au gouvernement la part qui lui a été fixée pour frais judiciaires ou toute autre cause. Au commencement de chaque année, le Conseil municipal nomme un ou plusieurs *assesseurs* qui se rendent chez chaque habitant et font l'évaluation de tout ce qu'il possède en biens meubles et immeubles, d'après des bases fixées par le Conseil. On a un délai pour protester contre une évaluation qu'on trouve trop élevée. Quand le Conseil dresse son budget, il calcule approximativement le montant des dépenses qu'il aura à faire dans l'année et, pour y faire face, il prélève somme pareille qui est répartie sur les habitants, au prorata de ce que chacun possède. Les paiements sont exigibles en décembre. Ceux qui paient en avance bénéficient d'un escompte de 10 % ; ceux qui paient en retard

paient un surplus de 10 %. Naturellement, les impôts varient chaque année, suivant que les dépenses à faire sont plus ou moins fortes.

En cas de non paiement, les terres, au bout d'un an ou deux, peuvent être vendues à la requête de la Municipalité, mais les expropriés ont pendant deux ans un droit de *rémeré*, c'est-à-dire qu'ils peuvent dans ce laps de temps rentrer dans leur propriété en remboursant à l'acquéreur tout ce qu'il a dépensé, plus 10 % d'intérêt par chaque année.

Outre ces impôts, vous êtes encore tenu, suivant votre évaluation, à faire un ou plusieurs jours de corvée sur les routes ; si vous ne les faites pas la Municipalité vous charge 1 dollar $\frac{1}{2}$ par chaque jour dû. Rien ne vous empêche de payer un autre individu pour faire ces corvées à votre place.

Les dernières formalités exigées par la loi manitobaine se trouvant enfin remplies, cette partie de la région arrosée par la rivière à la Perche où habite M. Girard et qui constitue déjà la paroisse de Saint-Germain est légalement érigée en *rural municipality*. Elle prend également, comme commune, ce nom de Saint-Germain, à la demande des habitants. On dresse une liste des électeurs et l'on procède à l'élection : M. Turcotte est nommé reeve (maire) et M. Girard est l'un des quatre conseillers municipaux ; deux autres Canadiens sont ensuite nommés l'un clerk (secrétaire) et l'autre treasurer (trésorier-comptable).

A cette époque, les hôtes de Bon-Espoir furent de nouveau dans l'attente d'un grand bonheur : la venue, vers le début de l'hiver, d'un petit frère ou d'une petite sœur dont le cher François serait peut-être d'abord jaloux, mais qu'il choierait ensuite bien tendrement, on en était sûr.



CHAPITRE XI

La Fête Nationale

Cette année-là, la Saint-Jean-Baptiste fut célébrée en grande pompe à Vauquelin.

La fête avait été reportée au dimanche suivant le 24 juin, mais d'importantes réunions devaient avoir lieu la veille, dans l'après-midi. Aussi, dès le samedi matin, vit-on arriver aux Trembles, par un train spécial du C. P. R. (car il n'y a qu'un convoi par jour dans chaque direction), une foule d'hommes et de jeunes gens ; les premiers étaient les délégués de sections locales de l'Association Saint-Jean-Baptiste, les autres étaient membres de l'Association de la jeunesse catholique canadienne-française. Ils furent reçus, avec force acclamations, par les organisateurs de la fête auxquels s'étaient joints bien d'autres habitants du bourg. De la gare à la place de l'église autour de laquelle les maisons se groupaient maintenant nombreuses, témoignant de l'extension que la localité avait prise depuis quelques années, la route était ornée d'arcs de triomphe et les résidences étaient toutes gaiement pavoisées. Une animation inusitée régnait dans les rues de Vauquelin. C'est à l'église, dans les deux vastes salles de la crypte que se tinrent, après le dîner, les Congrès de la jeunesse catholique et de l'Association Saint-Jean-Baptiste.

Dans ce dernier, on s'occupe principalement des bibliothèques paroissiales. A juste titre, on y voit un moyen puissant d'instruire et de distraire les habitants pendant les soirées d'hiver, de lutter contre l'anglicisation que tendent à opérer les

revues et journaux anglais trop répandus. Aussi les assistants sont-ils unanimes à préconiser la création de ces bibliothèques dans les centres qui en sont encore dépourvus. Mais la question la plus délicate et qui donne lieu à la discussion la plus approfondie est celle des colonies naissantes et des petits groupes français disséminés. Pour les uns comme pour les autres, le prêtre chargé de mission se fera volontiers le secrétaire de la bibliothèque. Mais, tandis que les premières sont seulement dans une situation transitoire, les autres resteront, pendant une durée indéterminée, dans cet état d'isolement où un appui leur est nécessaire ; à l'égard des colons ainsi abandonnés, les frères de race ont un devoir national à remplir. Aussi, à l'unanimité, décide-t-on de créer au sein de la Fédération des Sociétés Saint-Jean-Baptiste un Comité central des bibliothèques paroissiales qui aura pour mission de fonder, diriger et soutenir des bibliothèques fixes ou circulantes dans les régions où les colons français ne sont pas en état d'organiser cette œuvre capitale ; ses ressources seront constituées par des cotisations prélevées sur les fonds des bibliothèques locales en plein fonctionnement.

Tandis que les congressistes achèvent leurs travaux, le train habituel du soir, bondé, amène des fanfares, des sociétés chorales, divers clubs sportifs. On s'était ingénié à loger tout ce monde. L'hôtel de M. Timmons et celui, tout neuf, de son concurrent, M. Vaillancourt, n'y eussent pas suffi. La *bâtisse* que ce dernier a construite pour les immigrants a été d'un grand secours et l'on a transformé en dortoir la salle de la Société locale Saint-Jean-Baptiste, ainsi que celles de l'école. Enfin, la bonne volonté des habitants a été largement mise à contribution.

M. Rolland loge, outre ses amis de Bon-Espoir, plusieurs personnes parmi lesquelles un médecin de Saint-Boniface, le docteur Gosselin. Au cours du souper plantureux servi par le fermier à ses hôtes, comme on parlait avec un joyeux optimisme de la vitalité de la race canadienne-française, le docteur hocha la tête : « Nos familles sont fécondes, c'est vrai, dit-il. Mais trop d'enfants meurent jeunes, et dans le plus bas âge. Les statistiques à cet égard sont effrayantes. La mortalité infantile chez nous, Canadiens-Français, dans les grandes villes comme Montréal et à la campagne, est terrible ; elle est très supérieure à celle que l'on constate chez les Canadiens de n'importe quelle autre origine. C'est à la fois très malheureux et désastreux au point de vue de notre nationalité. Nous perdons par là une bonne partie de l'avance que nous donne notre forte natalité. *Ces bébés, ce sont des colons tout immigrants.* On devrait s'efforcer de les conserver à la patrie. Nous aurions besoin pour cela du concours de l'initiative individuelle, des gouvernements provinciaux et fédéral. Mais, *c'est à nous médecins, médecins canadiens-français qu'il appartient d'attacher le grelot. Vous devrions étudier à fond la question, discuter les mesures à prendre et adopter une série de vœux dans un de nos Congrès.* Après quoi, nous ferions une campagne dans les journaux et nous agirions auprès des pouvoirs publics jusqu'à ce que les mesures de protection des enfants soient prises et appliquées. *Je n'hésite pas à dire que je considère la solution de ce problème comme urgent et comme vital pour notre race.* »

Dimanche est le grand jour. Le ciel pur est de la fête. De bonne heure, par toutes les routes, arrivent de la campagne des gens à pied, à cheval, en fourragères, char-à-bancs, voitures de toutes sortes ornées

de drapeaux. C'est à la Mairie, afin de saluer la Municipalité et de la mettre à leur tête, que se sont donné rendez-vous les Associations parmi lesquelles figure celle des Vétérans français, groupés fièrement autour de leur drapeau et conduits par M. de Beaumont; toute la Rivière à la Perche était là pour les voir passer. En cortège, accompagnés et suivis par la population, les membres des Sociétés se dirigent vers l'église magnifiquement décorée, et dont il faut laisser les portes ouvertes, car elle ne peut contenir tous les assistants; la grand'messe en musique est célébrée par M. le curé Boussard. Le sermon, donné par M. l'abbé Bolduc, délégué par l'archevêché pour la cérémonie, développe avec éloquence et pénétration ce thème habituel : la grandeur de la race canadienne-française liée à sa foi et à sa vie religieuses; l'union de la société et de la religion, gage de la paix sociale et de l'avenir de la nationalité.

A l'issue de la messe un immense banquet réunis sait la plupart des assistants dans une prairie, à la lisière et sous l'ombrage d'un bois. D'innombrables santés furent portées, et plusieurs fournissent l'occasion de discours patriotiques qui ne sont pas seulement un hommage rendu à la coutume. Le père Febvre se félicite du bon accord qui règne entre les habitants de la région et exhorte avec la plus touchante insistance ses auditeurs, Métis, Canadiens-Français, Français et Belges à persévérer dans cette entente, à ne pas se froisser de divergences de caractère ou d'habitudes qu'expliquent suffisamment la diversité d'origine, d'éducation et de milieu.

Dans un discours vibrant l'abbé Thiéblot engage ses colons à aimer leur nouvelle patrie avec des sentiments français « Facilitez de tout votre pouvoir l'extension de la colonisation française. C'est

vosre intérêt : plus vous serez nombreux, plus vous serez forts. C'est votre devoir : vous profitez de ce qui a été fait pour vous diriger sur cette terre féconde ; faites à votre tour profiter de votre expérience vos parents et amis restés en France. S'il y a peu d'émigration de chez nous à l'étranger, il y a une formidable émigration intérieure des campagnes vers les villes. Vous savez combien de gens ont une situation difficile, terrible même, surtout s'ils ont quelques enfants ; alors toute l'organisation sociale semble dirigée contre eux, ils en supportent tout le poids. A ceux qui souffrent, qui se débattent dans ces pénibles circonstances ne vous lassez pas de fournir des renseignements : cela peut être pour eux le salut. Il est des cas où l'émigration est une solution de la question sociale. Et quand vos parents, vos amis arriveront ici, venez à leur aide en les plaçant comme employés soit chez vous, soit chez des personnes connues de vous, et suivez-les dans les premières années pour leur donner de bons avis et leur rendre service à l'occasion ».

Ces deux allocutions furent couvertes d'applaudissements ainsi qu'une brillante harangue de l'honorable Chateauvert, député du comté. Cet orateur populaire conseilla vivement à ses auditeurs d'user de tous les droits que la loi reconnaît aux Canadiens-Français et de veiller avec un soin jaloux à ce qu'ils soient scrupuleusement maintenus.

« Plus vous vous montrerez résolus et intraitables sans cesser d'être gens courtois et parfaits citoyens, plus vos députés auront d'autorité pour soutenir vos réclamations, plus ils auront de chance de les faire prévaloir auprès de collègues, généralement désireux d'union sociale et sensibles aux arguments de l'équité et de la raison. Reculer toujours est un piètre moyen d'assurer la victoire. On

ne vous saurait d'ailleurs pas le moindre gré de sacrifices soi-disant consentis à la paix générale. Dans ce pays et à l'égard de la race dominante, le seul moyen, ne l'oubliez jamais, d'avoir précisément une paix durable et d'être respectés, c'est de tenir la tête haute et de ne pas céder une syllabe de vos droits ni un pouce de vos libertés ! »

Après les vêpres, toutes sortes de jeux et de courses eurent lieu dans la prairie, comme lors de la fête des Métis, mais avec plus d'ampleur. Puis les Sociétés musicales donnèrent un concert ; on y entendit des chants populaires et des hymnes patriotiques de France et du Canada, qui soulevèrent l'enthousiasme de la foule. Quand tous les chanteurs réunis dans un chœur puissant lancèrent à travers la plaine les accents de ces chants nationaux :

O Canada, terre de nos aïeux !

.

ou bien Jadis la France sur nos bords

Sema sa semence immortelle

.

c'était vraiment l'âme de la Patrie qui planait sur cette scène émouvante.

Au déclin du jour, quand l'occident s'empourpra des derniers rayons du soleil, les hôtes éphémères de Vauquelin commencèrent en grand nombre à quitter le bourg, les uns se dirigeant vers la gare des *Trembles*, les autres s'éloignant sur les routes où, dans l'obscurité tombante, résonnèrent longtemps le trot des chevaux et les gais propos des voyageurs.



CHAPITRE XII

Renseignements sur les placements de fonds — Expositions provinciales — Sociétés agricoles

L'automne vint; sur la ligne sinueuse de la rivière à la Perche, le rideau de liards et de trembles, d'aunes et d'ormes se teinta de couleurs magnifiques et mourantes, et quand vers le soir, d'un lac formé par le cours d'eau, s'échappait la voix plaintive des plongeurs ou que sonnait le grelot des vaches maîtresses des troupeaux épars près des bosquets, à la beauté grave de ce spectacle l'âme se sentait émue d'un sentiment à la fois doux et mélancolique.

A *Bon-Espoir*, le maître de maison a construit une cuisine en appentis du côté du nord, ce qui a rendu l'appartement plus chaud. La vente du fromage et de quelques animaux lui a fait réaliser une assez jolie somme et, comme il n'en a pas besoin actuellement, il va demander conseil à son ami sur l'emploi qu'il doit en faire.

— Tout cela dépend de vos intentions. Si vous persistez à vouloir goûter de la culture, vos fonds vous sont nécessaires et le mieux est de les déposer momentanément dans l'une des banques de la province. L'intérêt de 3 % vous paraîtra probablement un peu maigre; mais vous avez du moins l'avantage de les retirer quand vous en aurez besoin.

— Quels sont les autres moyens d'employer ses fonds au Manitoba?

— Vous avez d'abord les mêmes facilités qu'en France d'acheter par l'intermédiaire des banques ou des *exchange-brokers* (agents de change) toutes

les valeurs cotées en bourse du vieux et du nouveau continent. Vous pouvez ensuite prendre les valeurs canadiennes : actions ou obligations de chemins de fer, tramways et sociétés diverses, rapportant en général de 3 à 7 % d'intérêt annuel. Vous avez encore les emprunts que font de temps les villes et municipalités de la province, prêts de toute sécurité, à d'assez gros intérêts, mais ayant le désavantage d'être faits pour une longue période et parfois remboursables par annuités. En général, ils conviennent mieux aux gros capitalistes. Restent encore les prêts aux particuliers, sur *Mortgage* (hypothèque), qui font bien mieux l'affaire du colon.

— Pouvez-vous me donner quelques renseignements sur ces derniers prêts ?

— Certainement. Ces prêts sont faits, à un taux d'intérêt plus élevé qu'en France, pour un temps généralement plus court et cependant ils offrent une garantie plus grande, tout en exigeant moins de délai, de surveillance, de formalités et de frais.

En France, dans les conditions ordinaires, le prêteur sur hypothèque exige :

1^o Un établissement de propriété régulier :

2^o Une évaluation des biens donnés en hypothèque ;

3^o Une assurance contre l'incendie ;

4^o Un état de la situation hypothécaire, au moment du prêt ;

Et 5^o une déclaration d'état civil de l'emprunteur, pour faire connaître s'il est oui ou non soumis à l'effet d'hypothèques légales non inscrites.

Au Manitoba, toutes ces conditions sont remplies et *au-delà*.

1^o Les prêts ne sont généralement consentis qu'aux individus, propriétaires d'immeubles en vertu du système d'enregistrement *Torrens*.

D'après ce système, qui part du principe que toutes les terres appartenaient originairement à la *Puissance*, c'est le gouvernement fédéral qui enregistre toutes les mutations successives et, dans son certificat du transfert, c'est lui qui garantit à l'acquéreur la possession absolue de sa terre. Les personnes actuellement propriétaires en vertu d'anciens titres, peuvent toujours, après quelques formalités ressemblant un peu à celles relatives en France à la *purge légale*, obtenir le titre Torrens, qui d'ailleurs sera bientôt le seul en existence. Le prêteur ou son conseil, en voyant que l'emprunteur possède un titre Torrens, sait donc qu'il n'a plus à s'occuper d'irrégularités antérieures ou de réclamations subséquentes. Il faut convenir que cela est plus simple, pour lui, que la nécessité qu'il y a en France pour le créancier de s'assurer si la possession trentenaire de son emprunteur est bien établie, non interrompue et s'il n'existe pas en outre de privilège ou d'action résolutoire non éteinte.

2^o En France, l'évaluation se fait parfois par le prêteur, souvent par le notaire et exceptionnellement par des experts. Ici, l'évaluation se trouve faite d'avance, tout naturellement, sans frais et de la manière la moins critiquable. Maintenant que vous êtes councillor (conseiller municipal) vous savez et je vous l'ai du reste déjà dit, que chaque année, le Conseil municipal nomme des experts qui se rendent chez chaque habitant, pour estimer ce qu'il possède en biens meubles et immeubles, afin de donner une base à la répartition des impôts. Si l'on trouve l'estimation trop élevée, on a un délai pour réclamer; mais on n'a certainement aucun intérêt à la faire augmenter. De plus, ces estimations sont faites d'après des principes généraux fixés par la municipalité. Ne trouvez-vous pas que cette esti-

mation officielle faite régulièrement chaque année, n'a pas plus de valeur que l'estimation accidentelle faite à l'occasion d'un prêt? Du reste, rien n'empêche le prêteur, s'il a quelque doute, de procéder à une nouvelle estimation.

De plus, les terrains en France sont arrivés depuis longtemps à leur plus haute estimation. Ici, c'est le contraire, à part quelques lots de ville dont les prix paraissent exagérés, les terres n'ont encore qu'une valeur presque insignifiante et certainement bien au-dessous de celle qu'elles doivent forcément atteindre dans un avenir prochain. Le prêteur n'a donc pas à craindre la baisse comme en France; au contraire, la hausse du prix des terres est pour lui une quasi-certitude.

3^e Comme en France, l'emprunteur est tenu d'assurer contre l'incendie toutes les constructions édifiées sur les immeubles hypothéqués, pour une valeur fixée dans l'acte de prêt, de payer les primes et d'en justifier au prêteur.

Là s'arrête la ressemblance. Au Manitoba, à défaut par l'emprunteur de remplir cet engagement, le prêteur a le droit de faire cette assurance lui-même, d'en payer les primes qui s'ajoutent à sa créance et en cas de sinistre, la compagnie ne peut valablement se libérer qu'entre ses mains.

Si le prêteur veut encore une plus grande garantie, il peut assurer son emprunteur sur la vie, lui faire payer les primes ou les payer lui-même et en cas de décès, il touche le montant de l'assurance, à concurrence de ce qui lui est dû.

4^e Le prêteur peut requérir du receveur d'enregistrement du district, qui fait alors les fonctions de notre conservateur des hypothèques, un certificat négatif ou révélant au contraire l'existence de dettes déjà inscrites.

5° Au Manitoba, le régime dotal n'est pas connu et ne le sera probablement jamais, ce qui est fort heureux pour les familles, mais bien regrettable pour MM. les Avocats de la province. On ne connaît pas également les hypothèques légales non inscrites des femmes, mineurs, interdits ou de l'Etat. Si l'emprunteur est marié, l'engagement de sa femme est valable et elle peut mortgager tout ce qu'elle possède, conjointement avec son mari. Elle a même le droit d'emprunter directement sans le concours et le consentement de celui-ci.

Vous voyez, M. Girard, que toutes les garanties données en France aux créanciers hypothécaires le sont également au Manitoba et dans une plus large mesure. Mais ce n'est pas tout : l'emprunteur peut donner en gage *tout son mobilier* au créancier et vous savez que souvent, surtout chez le colon nouvellement installé, la valeur du mobilier dépasse de beaucoup le prix de ses immeubles. En France, en matière de gage, pour que le privilège existe, il faut, en conformité de l'article 2076 du Code civil, que ce gage soit et demeure en la possession du créancier ou d'un tiers. La loi manitobaine n'exige pas ce nantissement et tout le mobilier du débiteur peut être donné en garantie au créancier, tout en restant à sa disposition.

— Mais ce mobilier peut déjà être le gage d'un autre créancier ?

— Un certificat délivré par le clerk (secrétaire) de la Cour du Comté, vous dira si ce mobilier est libre ou non ; car tout gage donné, pour être opposable aux tiers, doit être inscrit à la Cour de Comté.

— Qui peut empêcher l'emprunteur de distraire ce mobilier resté en sa possession ?

— La clause insérée dans l'acte de prêt, dont je

vais vous parler et qui lui ferait vendre une chose dont il n'est plus pour ainsi dire propriétaire en ce moment. Délit puni par toutes les lois canadiennes d'une manière fort sévère et dont on a fort peu d'exemples.

— Est-ce que ces gages donnés ainsi ne doivent pas affecter les transactions commerciales ?

— Nullement. Si le débiteur trouve une occasion avantageuse de vendre tout ou partie de son mobilier, il peut en profiter pourvu qu'il agisse honnêtement et qu'il remette le prix intégral de la vente à son créancier qui perd ainsi tout motif de plainte contre lui. Les échanges même, faits de bonne foi, sont également respectés.

Enfin, comme complément de garantie au prêteur, il est dit dans l'acte de prêt, que les hypothèques et gages dont il est parlé ci-dessus, sont en outre des ventes faites par l'emprunteur à son créancier et à ses héritiers, dans le sens des articles 1659 et 1662 du Code civil. Le prêteur est donc plus qu'un simple créancier hypothécaire et gagiste, il est en outre un antichrésiste et devient même un réel propriétaire sous condition. Aussi, en cas de non paiement ou d'inexécution des conditions du prêt, est-il autorisé à pénétrer dans la demeure de son débiteur, forcer portes et fenêtres, enlever le mobilier, vendre privément ou aux enchères meubles et immeubles et retenir sur le prix des ventes tout ce qui lui est dû, en principal, intérêts et frais.

Ici, pas besoin de jugement, aucun délai dans l'exécution, le créancier a le droit de se faire justice lui-même, sans le moindre concours de son débiteur.

— Bigre, voilà une mesure un peu draconienne. Et quels sont les taux normaux de ces prêts ?

— Tout dépend des gens et des circonstances. Ordinairement les intérêts vont de 5 à 10 % par an.

Vous savez que, jusqu'à présent, le Canada n'a aucune loi contre l'usure. Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Suivre votre avis. Déposer mes fonds à la banque.

— Pour l'instant, c'est le plus sage parti.

— Parlez-moi donc aussi des expositions annuelles de la province, qu'on appelle ici des *exhibitions*.

— Vous connaissez déjà par le compte-rendu des journaux les expositions annuelles de Winnipeg, Brandon et Portage-la-Prairie, les plus importantes de la province.

— Oui, et je me propose même d'aller voir l'exposition de Winnipeg, l'année prochaine.

— Vous ferez bien. C'est toujours très intéressant et souvent fort utile. Dans beaucoup d'autres endroits, les municipalités ou des sociétés de cultivateurs formées dans ce but organisent également, chaque année, dans leur commune, ce qu'elles appellent un *fair* (foire), espèce de concours agricole comme il y en a en France, et où l'on distribue des prix aux plus beaux animaux, à la ferme la mieux cultivée et aux meilleurs produits de la culture et du jardinage. Ces concours qui durent un ou plusieurs jours sont presque toujours agrémentés par des courses de chevaux et divers jeux.

— Est-ce qu'il n'y a pas aussi des associations agricoles ?

— Certainement. Des Sociétés d'agriculteurs se fondent soit pour organiser les concours dont nous venons de parler, soit pour mieux défendre leurs intérêts, soit encore pour s'assurer mutuellement contre l'incendie ou la grêle. Ces sociétés sont régulièrement autorisées par le gouvernement et ont une existence civile.

M. Rolland entre aussi dans quelques détails touchant les institutions canadiennes-françaises soit de banque, soit de crédit foncier.

Le jardinage de M^{me} Girard était magnifique cette année. Elle put vendre quantité de pommes de terre et d'oignons à un prix fort rémunérateur. J'ai bien fait de persévérer, disait-elle, et l'année prochaine j'agrandirai encore mon jardin.



CHAPITRE XIII

Mariage de Madeleine — Naissance de Geneviève — Léon bâcheren et chasseur

Vers la mi-septembre, on célébra le mariage de Madeleine avec M. Lafleur. D'ordinaire, c'est une toilette de couleur que porte la mariée ; mais, selon la coutume française, M^{me} Girard a tenu à ce que sa fille fût en blanc, ce qui a émerveillé toutes les vieilles métisses et sauvagesses des environs. La noce à la normande donnée par M. Rolland dans sa ferme n'a pas moins causé d'étonnement ; on a chanté d'anciennes romances et fait de pantagruéliques festins ; il avait d'ailleurs, afin de ne pas rompre avec les habitudes du pays et ne méconter personne, tenu table ouverte l'après-midi du premier jour pour tous les gens du village.

Au Manitoba, dans les classes populaires, le mariage n'a guère de solennité et, dans les classes riches, il comporte, comme en France, un lunch après la cérémonie religieuse ; puis les époux, accompagnés à la gare par les invités qui les inondent de riz, *partent pour voyage*.

La noce terminée, M. et M^{me} Lafleur allèrent passer quelques jours à Winnipeg et aux environs, puis ils revinrent s'installer définitivement à la *Sapinière*, le mari prenant la direction de la ferme au 1^{er} octobre.

A *Bon-Espoir*, le départ de Madeleine n'avait pas été sans déchirer le cœur de son excellente mère et attrister toute la famille ; mais François, le petit égoïste ! accaparait l'attentions de tous et jetait dans la maison une note de turbulence et de

gaieté. D'ailleurs, bientôt survint la naissance attendue : M^{me} Girard *fit cadeau* à son époux d'une enfant aux yeux bleus, que l'on baptisa du nom de Geneviève et dont M. Turcotte et M^{me} Fortin furent parrain et marraine. Et bébé fournit un nouvel aliment à la tendresse de son père et de sa mère.

Léon s'occupe de plus en plus de la ferme et, en outre du train ordinaire, le voici qui fait du bois de corde. A la campagne, chacun fait son bois ; jusqu'à présent le charbon n'est guère utilisé au Manitoba que dans le sud-ouest et aussi dans toutes les villes pour chauffer les *fournaises* des grandes maisons. Pour venir en aide à des compatriotes voisins qui manquent actuellement d'ouvrage, Léon leur fait également couper du bois pour son compte. Il transporte ce bois au fur et à mesure près de la gare du chemin de fer et, au printemps, il l'expédiera en ville. Son père, heureux de le voir ainsi travailler, le laisse faire et, pour l'encourager, lui abandonne même tout le bénéfice de la vente.

Léon préfère la vie en plein air. La chasse est son grand divertissement et quand il peut économiser quelques heures, il est heureux de parcourir les bois d'alentour avec sa traîne à chiens. Devenu chasseur émérite, il ne compte plus les loups, lynx, skunk, etc., qu'il a tirés. Quel malheur, lui disait un jour M. Rolland, que tu ne sois pas né un siècle ou deux plus tôt, tu aurais fait un excellent *coureur des bois*.

Léon connaît les projets de son père et il est très content de savoir qu'il restera sur son cher homestead ; il lui tarde d'avoir accompli son service militaire pour pouvoir épouser M^{lle} Ladouccur.



CHAPITRE XIV

Les fiançailles des poules de prairie — Arrivée du cousin de France

Finies ces matinées où, au saut du lit, l'œil à la fenêtre, on était ébloui par un givre épais couvrant arbres, arbrisseaux et plantes, que les rayons obliques du soleil naissant faisaient scintiller de mille feux ! Mars s'achève ; et si parfois une chute brusque de neige, si des gelées fréquentes encore avertissent que l'hiver n'a pas définitivement pris congé, cependant le printemps approche. Dans les clairières les poules de prairie se réunissent ; le bec lisse, les plumes nettes, les mâles font la roue, sautillent, lancent leur chant d'amour, faisant indéfiniment entendre ce cri *goune, goune, goune*, trois fois répété sur des notes descendantes *mi, do-do* ; ce sont les fiançailles des poules de prairies ; elles durent plusieurs jours, après lesquels les couples s'envolent construire leurs nids. Dans les bois aussi les perdrix poussent leur cri singulier qui va s'affaiblissant comme perdu dans le lointain et qui ressemble à un roulement éloigné de tonnerre.

Au commencement d'avril, M. Girard reçoit de France une lettre de son cousin qui lui annonce sa prochaine arrivée. De plus en plus, il ne rêve que culture.

A son dernier séjour chez M. Paterson, avec lequel il est resté en excellents termes, celui-ci lui a dit qu'il se sentait vieillir et que n'ayant pas d'enfants, il louerait ou vendrait sa ferme à la première occasion, soit montée ou non, au gré de l'acheteur, et qu'il donnerait toutes facilités de paiement si

celui-ci lui plaisait et offrait de sérieuses garanties. Du reste, avait-il ajouté, j'ai parlé dernièrement de mes intentions à M. Rolland.

Ce fut au début du mois de mai que le cousin de France, M. Carpentier, arriva avec sa femme et quatre robustes garçons, tous habitués à la culture. Types solides de Normands que l'alcoolisme n'a pas marqués pour une décrépitude honteuse et prématurée, comme, hélas ! tant de leurs compatriotes.

A Winnipeg, ils furent assaillis d'obligeants conseils et de pressantes offres de service par un marchand de terres. Ancien huissier à Pantin-sur-Odon, où il essuya quelques contrariétés, Zéphirin Maubec avait laissé son ingrate patrie. Embusqué dans la capitale manitobaine, il consacrait sa vie à l'exploitation de ses compatriotes naïfs et crédules qu'il happait, effarés, au saut du train. C'était un petit homme replet et sautillant, aux yeux ronds et mobiles, qui, dans un flux de paroles, tournait cordial et bon enfant autour de sa proie. — La rivière à la Perche ! Mais c'était un pays perdu, aux gelées précoces qui balayaient tout. Il connaissait de magnifiques terres, à proximité de la grande ville, qu'il céderait à un prix doux, dans le seul but d'obliger des compatriotes ! — Et le digne homme, une fois parti, ne s'arrêtait plus. Heureusement, prévenus de longue date par M. Girard, les Carpentier ne se prirent pas à la glu ; et après un arrêt à Vauquelin où leur parent vint les chercher, ils se rendirent à Saint-Germain par une jolie matinée de printemps ; des traînées de brumes légères glissaient sur les prairies et les feuilles naissantes mettaient aux bosquets de fines dentelures.

Quelle gracieuse et cordiale réception à *Bon-Espoir* ! Quelle aimable scène d'attendrissement familial ! Quand, à l'ombre naissante des lilas

on se mit à mordre à belles dents les canards sauvages aux morilles apprêtés par la ménagère et que voltigeaient à l'entour du jardin, grives, mésanges ou hirondelles revenues des pays plus chauds, que de souvenirs, que de récits, que de projets, que de gais propos!



CHAPITRE XV

Acquisition de la ferme Paterson

Le premier projet de M. Girard, qui lui permettrait de quitter sa ferme, était de la louer à quelqu'un de confiance jusqu'à ce que Léon pût la reprendre à son retour du service. Il avait jeté les yeux sur un frère de M^{lle} Ladouceur, récemment marié, qui désirait faire encore quelques économies avant de s'installer à son compte. Son attente ne fut pas trompée : M. Ladouceur s'entendit avec lui pour louer la ferme pendant une durée déterminée s'il consentait à la quitter. Aussitôt il se rendit avec M. Carpentier chez M. Rolland pour tâcher de mettre leur plan à exécution le plus vite possible.

Le soir, chez le fermier, après souper, tout en fumant leurs pipes, l'affaire fut remise sur le tapis.

— Vous savez, dit M. Girard à son hôte, que M. Paterson consentirait à louer ou à vendre sa ferme, s'il trouvait une occasion favorable.

— Oui, je sais, et je vous vois venir. Cependant, pour commencer, il me semble que le morceau est un peu gros pour vous. M. Paterson possède une section entière, c'est-à-dire 640 acres et le tout est en culture. Il faut un certain capital pour faire valoir une ferme pareille. De quelle somme pouvez-vous disposer ?

— M. Carpentier a apporté une somme de 15000 fr., qu'il a déposée dans une banque de Winnipeg. Moi, avec mes économies et quelques animaux que j'ai à vendre, je disposerai de 5000 fr. Ces deux sommes permettraient de payer une partie du mobilier et M. Paterson pourrait nous faire quelque

crédit. En tous cas, avant tout, il est nécessaire que mon cousin visite la ferme pour savoir si elle lui plaît et que nous connaissions les conditions définitives de M. Paterson. Quant aux articles de notre association, ils seront facilement réglés entre nous.

— Vous avez raison et demain nous irons voir M. Paterson. Maintenant que les circonstances me paraissent plus favorables, je ne demande pas mieux que de vous servir d'intermédiaire et cela d'autant plus que je sais que mon ami, qui a toujours été satisfait de votre conduite chez lui, a gardé de vous un excellent souvenir.

Le lendemain, on allait chez M. Paterson, qui venait de finir ses semailles. On lui fit part du but de la visite.

— Je suis très content d'apprendre cela, dit M. Paterson à M. Girard, je sais ce que vous valez et je vous préfère à tout autre acheteur. Vous connaissez la ferme, faites-la visiter dans tous ses détails à votre futur associé, prenez tout le temps voulu pour faire vos estimations et si comme je le crois et l'espère, nous finissons par tomber d'accord sur le prix, vous me trouverez tout disposé à vous accorder pour le paiement le délai que vous jugerez nécessaire. Si même cela vous agréé, je suis disposé à vous céder les récoltes de cette année et, ayant en ville une maison meublée, actuellement disponible, j'abandonnerai la ferme aussitôt que vous voudrez en prendre possession.

— Merci, répondit M. Girard et soyez convaincu que je resterai digne de votre estime et de votre confiance.

Après deux jours employés à visiter la ferme et à faire les estimations on tomba d'accord.

Il fut convenu que MM. Girard et Carpentier achèteraient conjointement :

1^o Le corps de ferme et 320 acres de terre formant la moitié sud de la section ;

2^o Tout le mobilier de maison, les animaux et les instruments aratoires, à l'exception des batteuses et locomobiles, dont M. Paterson ferait une vente à l'encan ;

3^o Toutes les semences du printemps, avec droit exclusif aux récoltes de la section entière, M. Paterson leur louant pour trois ans l'autre moitié nord de la section, avec faculté pour eux d'acheter dans ce délai.

L'entrée en jouissance de la ferme était fixée au 1^{er} août.

Les 20000 francs que versaient les acheteurs en prenant possession étaient à valoir d'abord sur les semences et le mobilier. M. Girard aurait bien voulu garder quelques fonds pour faire face aux frais de la récolte et des battages ; mais M. Rolland promit de lui faire toutes les avances nécessaires.

Pour le montant restant dû, ils devaient se libérer en trois ans ; chaque paiement serait effectué en décembre ou janvier de chaque année, c'est-à-dire après la vente de leurs grains. Il ne leur était chargé qu'un intérêt de 5 % par an et ils avaient la faculté de pouvoir anticiper leur libération.

Le lendemain de l'accord on alla en ville signer les contrats. Dans un acte séparé entre M. Girard et M. Carpentier, il fut convenu :

1^o Que tous les bénéfices à faire sur la ferme seraient partagés par moitié dès que M. Paterson serait intégralement payé ;

2^o Que sur les 20000 francs à verser en acompte, M. Carpentier payant 15000 francs et M. Girard

seulement 5000, ce dernier redevait à M. Carpentier une somme de 5000 francs avec intérêts à 5 %;

3^e Enfin que les gages des quatre enfants seraient prélevés chaque année sur les récoltes, avant le partage de tout bénéfice.

En revenant chez M. Paterson, ce dernier dit à M. Girard : vous paraissez heureux et je le suis également. Je suis convaincu que vous réussirez; mais si, contre toute attente, les récoltes de cette année étaient mauvaises, vous trouverez en moi, non un créancier, mais un ami qui se fera un plaisir de vous accorder un an de plus pour faire votre premier paiement.

— Je suis bien reconnaissant de toutes vos bontés et c'est certainement grâce à vous, si j'ai pu aujourd'hui réaliser mes désirs et me livrer à la grande culture. Cela a toujours été mon but, depuis que je suis au Manitoba, mais, aujourd'hui que j'ai acquis l'expérience nécessaire, je reconnais franchement que c'eût été une grande imprudence et même une folie de ma part de satisfaire mon désir en arrivant ici et je vous remercie, ainsi que M. Rolland, des bons conseils et de l'aide que vous avez bien voulu me donner tous deux.

De retour à Bon-Espoir, M. Girard et M. Carpentier annoncèrent à leurs femmes que la transaction était faite.

M^{me} Carpentier était contente parce que ses enfants allaient rester près d'elle et pourraient, tout en travaillant sur la ferme, se préparer une situation pour l'avenir.

M^{me} Girard approuvait bien l'achat, mais, ne connaissant la place que pour y avoir été une seule fois voir son mari, elle avait peur de ne pas s'y accoutumer. A vrai dire, elle commençait à aimer

son homestead, elle s'y plaisait et surtout regrettait son jardin.

— Tu auras à la ferme un jardin plus grand et plus beau, lui disait son mari.

— C'est possible, mais le nôtre ici, c'est moi qui l'a créé. Et puis, nous serons plus tard bien loin de Léon.

— Console-toi. Dans l'hiver, il y a peu à faire sur la ferme et tu pourras à loisir aller voir tes enfants. Le domicile de M. Rolland se trouve juste à moitié route, cela te permettra de rester quelque temps avec ta fille, en allant et en revenant de chez Léon.

— Tu as raison et puisque la nouvelle acquisition te plaît et comble tes vœux, je suis satisfaite. C'est égal, je commençais à bien me plaire à Bon-Espoir !



CHAPITRE XVI

Conclusion

Plusieurs années se sont écoulées. Léon, revenu de France après avoir terminé son service, s'est marié avec M^{lle} Ladouceur et, son beau-frère ayant quitté *Bon-Espoir*, il a pris la suite de son bail.

M. et M^{me} Lafleur, aidés des conseils de M. Roland, toujours aimable et bon, ont maintenu *La Sapinière* dans un état satisfaisant de prospérité.

Quant aux familles Girard et Carpentier, elles ont remboursé entièrement M. Paterson ; puis elles ont acheté la moitié nord de sa section dont le paiement se règle en trois années.

Cinq paroisses françaises grandissent présentement dans la région de la rivière à la Perche, et, comme généralement dans les colonies françaises de l'Ouest canadien, la natalité y est beaucoup plus forte qu'en France ; aussi leur développement est-il rapide et leur avenir assuré.

Ce soir, pour fêter le dixième anniversaire de leur arrivée, M. et M^{me} Girard ont réuni autour d'eux leurs enfants et leur bienfaiteur. Quel joli spectacle que celui de ces familles unies et heureuses ! de tous ces bambins à l'œil vif : François et Geneviève sont entourés de neveux et de nièces, sans compter les enfants des fils Carpentier tous mariés à cette heure. Comme cette scène respire une paix sereine, une honnête gaieté !

— Eh bien ! demande à la fin du repas M. Roland, en seriez-vous à ce point si vous étiez resté en France et regrettez-vous d'être venu dans l'Ouest canadien ?

— Non certes ! En France, avec le petit capital dont je disposais, je serais resté locataire ou très petit cultivateur, sans grande chance d'améliorer ma position. Voilà dix ans que je suis ici et je possède une ferme de cent soixante acres, bien montée, qui sert actuellement à mon fils à gagner sa vie, tout en constituant pour moi, en cas de nécessité, une retraite sérieuse. Mes deux enfants sont bien établis. De plus, je suis avec mon associé à la tête d'une grande ferme de culture et tout me fait espérer que l'année prochaine nous en serons complètement propriétaires. Cependant, à part les époques enflévrées des semences, récoltes et battages, le travail est bien moins pénible qu'en France.

Pour mes enfants, c'est *l'aisance qui vient* ; pour moi, elle est venue, et fort largement.

Peu de contrées offrent, au même degré que le nôtre, au colon français, s'il est laborieux, sobre et économe, aussi grande chance de réussite.

Quant à moi, je rends grâce à la Providence d'avoir conduit mes pas sur cette terre bénie. Puisse notre patrie bien-aimée voir prospérer ici un grand nombre de ses enfants ! Puisse, sur ce sol d'Amérique, une forte race de loyaux Canadiens, fils de la France, lui apporter, dans les luttes complexes de la vie mondiale, l'appui précieux de leur inaltérable affection !

FIN

TABLE DES MATIÈRES



Première Année

	Pages
Chapitre I	
L'arrivée	9
Chapitre II	
Conseils et renseignements sur les fermes à céréales, les fermes d'élevage et les fermes mixtes	15
Chapitre III	
Visite de la ferme.....	22
Chapitre IV	
Proposition de M. Rolland ; cet offre est acceptée par M. et M ^{me} Girard.....	31
Chapitre V	
Visite au presbytère — Achats au magasin — Le bazar.....	35
Chapitre VI	
Entrée en fonctions de M. et M ^{me} Girard — Les foins, les confitures, la piquette.....	42
Chapitre VII	
Départ de M. Girard pour les battages ; on lui rend visite.....	45
Chapitre VIII	
L'école — La chasse — La bête puante — La fête du travail.....	48

	Pages
Chapitre IX	
L'automne — Les feux du soir — Le retour de M. Girard ; ses impressions — Le crédit....	52
Chapitre X	
Jour d'actions de grâces — Préparatifs pour l'hiver — Vente d'animaux gras — Mise à l'étable — Bêtes égarées — L'enclos.....	57
Chapitre XI	
L'hiver — Soirée de paniers — Fin d'année — Une noce de Métis — Les marionnettes....	63
Chapitre XII	
La provision de bois — Les poudreries — L'hospitalité.....	71
Chapitre XIII	
Le printemps — Visite de homesteads — M. Girard retourne travailler — Les morilles.	76
Chapitre XIV	
Retour de M. Girard — Principales fêtes du Canada — La fête des Métis.....	80

Fin d'Apprentissage

Chapitre I	
Anniversaire de l'arrivée — La question des homesteads — Utilité de l'anglais ; le français, langue nationale.....	87
Chapitre II	
Un apôtre de la colonisation : l'abbé Thiéblot — Décisions.....	93
Chapitre III	
Départ de M. Girard pour la moisson — L'herbe à la puce — Le petit tyran.	98
Chapitre IV	
Retour de M. Girard — La cure de pembina....	101

	Pages
Chapitre V	
Choix définitif de la concession — Vente à l'encans	105
Chapitre VI	
Un léger accident — La racine.....	109
Chapitre VII	
Journaux et revues — Vêtements.....	111
Chapitre VIII	
Nouvelles acquisitions à faire — Voyage à Winnipeg et à Saint-Boniface.....	114
Chapitre IX	
Impressions — L'œuvre française dans l'Ouest canadien — Retour à Vauquelin.....	123
Chapitre X	
Pluviers et bécassines ; butor ; rat musqué — Départ de M. Girard pour construire sa maison — Une visite.....	127
Chapitre XI	
Feu de prairie — Oiseaux de neige — Départ définitif des époux Girard.....	133

Les Débuts d'un Propriétaire

Chapitre I	
Une visite à « Bon-Espoir » ; on garde Léon, Madeleine entre au couvent.....	138
Chapitre II	
Travaux du printemps — Les rats musqués — Une bonne nouvelle — Achats — Madeleine est reçue — Situation de M. Girard au bout de ses deux ans.....	143

	Pages
Chapitre III	
Heureux évènement — M. Girard va aux battages pour la dernière fois — Nouveaux colons — A propos d'émigration.....	149
Chapitre IV	
Achat de vaches et construction d'une étable — La chasse — Nouveaux achats de vêtements pour l'hiver.....	156
Chapitre V	
Construction de l'église — Les frais du culte — Encore la chasse — Le mal des raquettes — Retour du printemps	160
Chapitre VI	
Demande d'organisation en municipalité — Ouverture de l'école — Madeleine institutrice — Un secret.....	164
Chapitre VII	
Le complot irlandais.....	168
Chapitre VIII	
Demande en mariage — Pas de dot — Droit des femmes mariées au Manitoba.....	177
Chapitre IX	
Demande de patente — Le mal de neige — Maladie de M. Girard.....	181
Chapitre X	
M. Girard reçoit sa patente — Droits et privilèges des colons sur leurs homesteads — Projets de M. Girard — Les impôts — La nouvelle municipalité.....	185
Chapitre XI	
La fête nationale.....	189

	Pages
Chapitre XII	
Renseignements sur les placements de fonds — Expositions provinciales — Sociétés agricoles.	195
Chapitre XIII	
Mariage de Madeleine — Naissance de Geneviève Léon bûcheron et chasseur.....	203
Chapitre XIV	
Les fiançailles des poules de prairie — Arrivée du cousin de France.....	205
Chapitre XV	
Acquisition de la ferme Paterson.....	208
Chapitre XVI	
Conclusion.....	213


*Reviewed in Review of
 Historical Publications,
 1912 p. 116.*

ERRATA

Page 19, ligne 20, *au lieu de* 150 acres, *lire* 160 acres

Page 31, dans le titre du chapitre, *au lieu de* par
M. et M^{me} Rolland, *lire* M. et
M^{me} Girard.

Page 42, ligne 28, *au lieu de* Picard, *lire* Girard.

Page 79, ligne 31, *au lieu de* attendait, *lire* chassait.

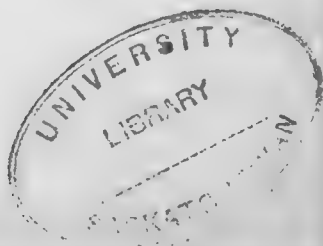
Lignes 32 et 33, *au lieu de* tournait le séparateur
de la baratte, *lire* tournait alter-
nativement le séparateur et la
baratte.

Page 93, ligne 2, dans le titre du chapitre, *au lieu
de* civilisation, *lire* colonisation.

Page 99, ligne 23, *supprimer* basses.

Page 104, ligne 9, *après* M. Bilodeau, *supprimer* le
point d'exclamation.

Page 153, ligne 19, *Entre* la réalité ! *et* la question
insérer : Sachons donc enfin
profiter des leçons de l'histoire.



QUELQUES OPINIONS

La **Collection canadienne** a reçu du public compétent le meilleur accueil. Nous nous bornerons à donner ci-dessous quelques opinions particulièrement autorisées.

★ ★

A propos de la « Terre pour rien ».

Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, la métropole religieuse de l'Ouest canadien, a daigné féliciter l'auteur de son livre qu'il a ainsi qualifié : *votre livre est un petit trésor.*

Dans sa grande Revue, *La Canadienne* a consacré à l'ouvrage un important article dont voici des extraits :

« Voilà le petit livre qu'il nous fallait et j'éprouve un véritable plaisir à le signaler à nos lecteurs.... Jamais on n'avait pris avec netteté ce double plan : point de vue philosophique et défense des intérêts de la race française, point de vue pratique et éducation positive du futur colon. Surtout on n'avait pas eu l'idée d'en faire un petit traité très simple, très précis, d'une lecture plaisante et facile comme l'est « La Terre pour Rien ».....

J'aime aussi son honnête franchise. Il se garde bien de laisser croire que tout émigrant fera fortune.... De même, l'auteur montre le danger pour le nouveau venu de s'installer tout de suite, même quand il a l'argent nécessaire pour acheter ou pour aménager sa ferme. Il faut, pendant un an au moins, s'engager au service d'un fermier du pays. Cette sorte d'apprentissage évite bien des déboires et bien des maladresses. Cela évite surtout d'être indignement volé....

Le plan adopté par l'auteur de « La Terre pour Rien » est très clair. Dans sa préface, il aborde avec une grande ardeur de convictions l'éternelle vérité que nous ne nous laissons pas d'affirmer, le triple avantage d'une émigration au Canada, pour les colons d'abord, pour le Canada ensuite et enfin pour la France qui a besoin d'essaimer dans un pays où sa race puisse garder sa vitalité.

Le court aperçu géographique et historique qui suit sert uniquement à renforcer cette démonstration... Toutes les provinces du Canada sont ensuite étudiées une à une au point de vue des avantages et des inconvénients qu'elles présentent pour le colon....

Le Grand Ouest est étudié par M. du Saguenay avec le plus grand soin et c'est la partie la plus originale de son livre. En effet, il ne se contente pas d'énumérer les ressources et le mode d'exploitation des trois provinces de l'Ouest ; il fait aussi un relevé aussi complet que possible des *groupements français*. C'est un travail on ne peut plus intéressant pour nous et qui a dû présenter bien des difficultés....

L'énumération des centres français est complétée par des renseignements détaillés sur le mode de culture, sur les frais d'installation, sur l'élevage et le rendement moyen qu'on en peut tirer....

Le dernier chapitre du livre est consacré à des notions pratiques sur le voyage et sur les moyens dont dispose l'émigrant en France et en Belgique pour se bien renseigner et prendre une décision en connaissance de cause....

« Il (le livre) répond à un réel besoin et constitue le plus solide plaidoyer en faveur de la colonisation française au Canada. Aussi, me suis-je fait bien volontiers un devoir de le recommander à nos lecteurs ».

Le Défenseur du Canada catholique et français (1), la vaillante petite Revue de M. l'abbé Gaire, missionnaire-colonisateur, s'exprime ainsi au sujet de cette « excellente brochure de propagande : « Nous devons reconnaître que l'auteur du livre mérite de grands éloges pour la précision et la clarté dont il fait preuve, ainsi que pour les cartes particulières qu'il a imaginées pour mieux atteindre l'imagination du lecteur et pour mieux lui faire voir, par un simple coup d'œil, l'enchaînement, nous allions dire le front de bataille, de nos différentes colonies catholiques françaises de l'Ouest-canadien.

L'auteur consacre un chapitre à la province orientale de Québec, et cela se comprend. Il devait cela à la vieille province française du Canada, sur laquelle tout Français de ce pays reporte ses regards avec confiance. Mais l'auteur, qui sait bien que la race française est irrévocablement maîtresse de cette immense région du Canada oriental ; cette immense région, d'une fertilité incomparable, que l'immigration enrichit chaque année par centaines de mille.

C'est là qu'affluent, en ce moment, les races de l'Europe, la race anglaise en tête. C'est là que se décident les destinées du Canada. C'est là que le patriotisme clairvoyant doit porter ceux des nôtres décidés à s'expatrier.

L'auteur traite son sujet avec une précision si parfaite, qu'on y voit à peine quelques inexactitudes de détail.

Pour s'être identifié de la sorte les réalités du Canada, il a fallu à l'auteur un grand amour du Canada français ; c'est cet amour patriotique qui lui a donné la force de creuser, si à

(1) 43, rue d'Angleterre, Lille (Nord) ; prix minimum d'abonnement 1 fr. 25. France : 1 fr. 50, Étranger.

fond, son sujet pour nous le donner ensuite avec tant de clarté.... »

★★

A propos des « quatre plaquettes ».

« *Ce sont de vrais bijoux* », a eu la bonté d'écrire *Mgr Langevin*, archevêque de Saint-Boniface.

Les Cloches de Saint-Boniface, organe de l'archevêché et de toute la province ecclésiastique, s'expriment ainsi :

« Jean du Saguenay, qui cache sous un nom de plume un intellectuel de grande distinction et un admirateur sincère de la race française au Canada, a publié dernièrement quatre plaquettes illustrées de nombreuses gravures anciennes et rares. Dans un rapide tableau, il a su dessiner à grands traits les nobles figures de Champlain, Montcalm et Lévis, et rappeler les émouvants souvenirs qu'évoque la vieille cité de Québec, le boulevard de notre nationalité.

« Jean du Saguenay met bien en relief l'idéal religieux et patriotique que poursuivaient de leurs efforts constants ces illustres morts dont il a raconté la vie avec un intérêt passionnant, les dévouements admirables de nos missionnaires et des communautés religieuses, l'œuvre sacro-sainte que ce petit peuple privilégié, sorti des berceaux les plus purs de la France, a sur accomplir sur la terre d'Amérique, au milieu de luttes sanglantes où son héroïsme pétri de foi et de constance indomptable a pu seul le préserver du naufrage.

Débarrassées de tous les détails historiques, qui parfois distraient l'œil attentif du lecteur, ces quatre brochures promènent une vive lumière sur les phases saillantes de l'épopée canadienne et font mieux saisir l'action bienfaisante de l'Eglise qui, aux heures douloureuses et angoissantes de l'abandon et de la détresse, inspire et soutient les défenseurs intrépides de notre race.

« Il semble qu'en déroulant ainsi rapidement devant nos yeux les grands événements de notre histoire, on saisit davantage les éléments de vitalité que le catholicisme déposa au sein des familles canadiennes-françaises, et la grandeur de caractère de nos ancêtres qui se sont enracinés avec une opiniâtreté inébranlable dans le sol vierge du Canada, après l'avoir arrosé si souvent de leurs sueurs et de leur sang.

« C'est avec une légitime fierté que les Canadiens liront ces pages qui condensent dans un style relevé et vibrant de patriotisme les étapes émouvantes de notre existence nationale.

« Il se dégage de cet écrit d'outre-mer le sentiment d'une haute admiration pour les gestes glorieux des fils de la Nouvelle-France. Jean du Saguenay porte une âme vraiment sœur de la nôtre... »

La Canadienne a donné des « quatre plaquettes » un long et fort élogieux compte-rendu dont voici quelques lignes :

« Ces quatre petits ouvrages répondent à une idée très noble et très utile : faire connaître ce qu'ont fait les plus hardis, les plus ingénieux et les plus énergiques de nos ancêtres sur cette terre de la Nouvelle-France dont on connaissait à peine les contours. Jean du Saguenay cherche la plupart du temps à faire parler les héros eux-mêmes dans leur langue imagée et forte et cela donne beaucoup de vie à son récit.... »

« Nous regrettons de ne pouvoir donner qu'une pâle idée des quatre charmants ouvrages de Jean du Saguenay. On y sent à chaque page son patriotisme éclairé, son ardent désir de maintenir intact le patriotisme de gloire et d'unir à nous par des liens profonds les Français d'Amérique que la politique a séparés de nous. Ses publications, joliment éditées, d'un prix très modique, seront, pour nos amis de *La Canadienne*, d'excellents moyens de propager nos idées et de gagner à notre cause beaucoup de braves gens... »

« Nous venons de recevoir, disait le *Défenseur du Canada catholique et français*, quatre délicieuses plaquettes aussi intéressantes pour le fond qu'elles sont élégantes pour la forme.... »

« Le même auteur nous donne d'excellentes cartes postales illustrées... »

« En remerciant l'auteur pour l'envoi de ses remarquables plaquettes, nous sommes heureux de lui offrir l'hommage de notre admiration pour des ouvrages aussi habilement exécutés qu'ils sont bien conçus ».

De *Review of Historical Publications relating to Canada*, vol. XIII : « The writer who calls himself Jean du Saguenay has written the most attractive series of articles conneted with the celebration. They commemorate in separate pamphlets *Champlain, Montcalm, Lévis*, and *Québec historique*. The reproductions of old drawings are excellently done. There is nothing new in the letterpress, but it is in an animated style. »

Traduction : « L'écrivain qui a pris comme pseudonyme Jean du Saguenay a publié la plus attrayante collection de brochures en rapport avec la célébration (1). Elles commémorent, dans des plaquettes séparées, *Champlain, Montcalm, Lévis* et *Québec historique*. Les reproductions de vieilles gravures sont excellentes. Le récit ne révèle rien de nouveau, mais le style en est bien vivant ».

(1) du tricentenaire de la fondation de Québec (Note de l'auteur).

LIGUE POPULAIRE

des Pères et Mères de Familles nombreuses de France

Siège social : 89, rue Richelieu, Paris (2^e)

Directeur-Fondateur : Capitaine en retraite Simon Maire

Elever un enfant,
c'est payer un impôt

Les familles nombreuses
font la force de la Nation

La Ligue groupe, sans distinction politique ni confessionnelle, tous ceux qui veulent faire aboutir les justes revendications des familles nombreuses.

La France s'en va, faute d'enfants. *L'accroissement de la population française, en présence du développement formidable des autres peuples, est une condition indispensable de la prospérité de notre pays et même de son indépendance politique. Or, les familles nombreuses ont contre elles toute l'organisation sociale : créancières de l'Etat, elles réclament justice.*

Elles réclament une répartition différente des charges et des avantages de la société : remplacement des taxes sur les aliments essentiels, réforme des taxes locatives, des impôts sur les successions, liberté de tester, attribution aux fonctionnaires d'une partie de leur traitement à titre d'indemnité de famille, reconnaissance aux familles de l'influence électorale dont elles sont frustrées, etc...

Que tous ceux qui ont à cœur l'intérêt national, qui est l'intérêt de chacun, apportent leur concours à la Ligue !

Tous debout, pour la justice et pour la Patrie !

Envoyer adhésions et cotisations (facultatives) au siège social.

Prix de l'abonnement au Journal de la Ligue : 3 francs.

BLOUD et C^{ie}, Éditeurs, 7, place St-Sulpice, Paris 6^e

COLLECTION

DES

Grands Écrivains Étrangers



Volumes parus :

CHAUCEUR, par E. LUGOIS, professeur à la Sorbonne.

LES SŒURS BRONTË, par E. DIMNET, agrégé de l'Université.

TENNYSON, par Firmin Roz.

POUCHKINE, par E. HAUMANT, professeur à la Sorbonne.

Pour paraître prochainement :

NOVALIS, par H. LICHTENBERGER, professeur à la Sorbonne.

EDGAR POË, par E. LAUVRIÈRE.

MEREDITH, par André CHEVILLON.

KEATS, par E. HOVALACQUE, inspecteur de l'Université.

HERZEN, par E. HAUMANT, professeur à la Sorbonne.

IBSEN, par André BELLESSORT, professeur de Rhétorique au Lycée Louis-le-Grand.

CALDERON, par P. MARTINSCHE, professeur à la Sorbonne.



UNIVERSITY
LIBRARY

De nombreux volumes

UNIVERSITY
LIBRARY

BLOUD et C^{ie}, Éditeurs, 7, place S^t-Sulpice, Paris 6^e

Maurice BARRÈS, de l'Académie française. — **Vingt-cinq années de Vie littéraire.** Introduction par Henri BAR-MOND. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Emile GEBHART, de l'Académie française. — **La Vieille Eglise.** — 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Du même auteur : **Les Jardins de l'Histoire.** 1 vol. in-16. Prix. 3 fr. 50

Du même auteur : **Souvenirs d'un vieil Athénien.** 1 vol. in-16 3 fr. 50

Amédée GUIARD, docteur ès-lettres. — **Virgile et Victor Hugo.** 1 vol. in-8^o 7 fr. 50

Du même auteur : **La Fonction du Poète.** Etude sur Victor Hugo. 1 vol. in-16 3 fr. 50

A. KOSZUL, docteur ès-lettres. — **La Jeunesse de Shelley.** 1 vol. in-16. 4 fr. »

Etienne LAMY, de l'Académie française. — **Au Service des Idées et des Lettres.** Introduction de Michel SALOMON. 1 vol. in-16 3 fr. 50

Du même auteur : **Quelques Œuvres et quelques Ouvriers.** 1 vol. in-16 3 fr. 50

C. MARÉCHAL, agrégé de l'Université. — **Lamennais et Lamartine.** Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. in-16 3 fr. 50

Du même auteur : **Le véritable « Voyage en Orient » de Lamartine,** d'après les manuscrits originaux de la Bibliothèque nationale. (*Documents inédits*). Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. in-8^o. 7 fr. 50

Du même auteur : **Josselin,** d'après les manuscrits originaux de la Bibliothèque nationale. (*Documents inédits*). 1 vol. in-8^o 10 fr. »

Ernest SEILLIÈRE. — **Barbey d'Aurevilly, ses Idées et son Œuvre.** 1 vol. in-16 3 fr. 50

Vicomte E.-M. DE VOGÜÉ, de l'Académie française. — **Les Routes.** Préface par le Comte d'HAUSSONVILLE, de l'Académie française. 1 vol. in-16 3 fr. 50

THIS BOOK
MAY NOT BE TAKEN
FROM THE LIBRARY

105161

BLOUD et C^o, Éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6^e)

BOISSARD (A.), professeur à la Faculté libre de Droit de Paris.
— **Contrat de Travail et Salarial.** *Introduction philosophique, économique et juridique à l'étude des conventions relatives au travail dans le régime du salariat.* 1 vol. in-16.
Prix 3 fr. 50

CALIPPE (Abbé Ch.). — **L'Attitude sociale des Catholiques français au XIX^e siècle.** *Les premiers Essais de Synthèse. J. de Maistre, de Bonald, Chateaubriand, A. de Tocqueville, Ballanche, Buchez, Bordas Desmoulins, François Huet, Lamennais.* Préface du comte Albert DE MUN, de l'Académie française. 1 vol. 3 fr. 50

CLÉMENT (Henry). — **La Dépopulation en France.** Ouvrage récompensé par l'Académie des Sciences morales et politiques. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

DEHERME (Georges). — **La Crise sociale.** 1 vol. in-16. 3 fr. 50

DILIGENT (V.), avocat, docteur en droit. — **Les Orientations syndicales.** 1 vol. in-16. 3 fr. .

FONSEGRIVE (George). — **Morale et Société.** 1 vol. in-16.
Prix. 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.

GARRIGUET (L.) — **Traité de Sociologie d'après les Principes de la Théologie catholique.** 3 vol. in-16 :

I. *Régime de la Propriété,* 1 vol. 3 fr. 50

II. *Régime du Travail,* tome I. 1 vol. 3 fr. 50

III. *Régime du Travail,* tome II. 1 vol. 3 fr. 50

Chaque volume se vend séparément.

Du même auteur : **La Valeur sociale de l'Évangile.** 1 vol. in-16 3 fr. 50

MELIN (Gabriel), chargé de cours à la Faculté de droit de Nancy. — **L'Organisation de la Vie privée.** *Orientation particulariste.* 1 vol. in-16 2 fr. 50

OLPHE-GAILLARD (G.), docteur en droit. — **Le Problème des Retraites ouvrières.** 1 vol. in-16. 3 fr. 50

SCHWALM (R. P.). — **Leçons de Philosophie sociale.** I. *Introduction. La Famille ouvrière.* Préface par M. G. MELIN, chargé de cours à la Faculté de droit de Nancy. 1 fort vol. in-16 4 fr. .

Demander le Catalogue

Paris. — J. Marech, imp., 6 bis, av. de Châtillon. — 8953